BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

COURS
D'HISTOIRE UNIVERSELLE
A L'USAGE DE LA JEUNESSE

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Atlas complet de géographie physique, politique et historique, ancienne, du moyen âge et moderne, à l'usage des établissements d'instruction publique, composé de 58 cartes dessinées par M. Charle, ingénieur-géographe attaché au dépôt général de la guerre, qui a obtenu à l'exposition de 1855 la grande médaille d'or pour la perfection de ses cartes géographiques, et gravées sur acier par M. Langevin. 1 vol. grand in-4, demi-reliure... 10 fr.

Cet atlas se vend aussi par parties séparées, suivant les besoins de chaque classe; en voici le détail :

Atlas de 50 cartes, géographie ancienne, du moyen âge et moderne, contenant toutes les cartes énumérées à l'Atlas complet, sauf les cartes physiques. Grand in-4, demi-reliure..... 8 fr.

Atlas de 26 cartes, destiné à l'étude de la géographie moderne. In-4, cartonné..... 4 fr. 50

Atlas de 13 cartes, comprenant la géographie mathématique et la géographie physique, la mappemonde, les quatre parties du monde, la France en 89 départements, la France par provinces, l'Europe centrale, donnant tous les chemins de fer, l'Algérie et les Colonies françaises, les tableaux de la hauteur comparative des montagnes et la longueur des fleuves. Grand in-8, cartonné. 6 fr. 50

— *Le même*, Atlas classique élémentaire, composé de 10 cartes écrites auxquelles on a ajouté 13 tableaux de texte explicatif, par M. P. Z. Guibert, membre de l'Académie de T... Grand in-8, cart. 3 fr. 50

Atlas de 10 cartes, contenant la géographie mathématique, la géographie physique, le planisphère, les quatre parties du monde, la France et les États allemands. Grand in-8 cart. 2 fr.

Atlas de 8 cartes, contenant la mappemonde, les cinq parties du monde et la France en 89 départements. Grand in-8, cartonné. 2 fr.

— *Le même*, Petit Atlas élémentaire, nouvelle édition, revue et corrigée, accompagné de 8 tableaux de texte explicatif, par M. P. Z. Guibert, membre de l'Académie de T... Grand in-8, cartonné. 3 fr.

Corbeil, typ. et stér. de Crété.

233

COURS
D'HISTOIRE UNIVERSELLE
A L'USAGE
DE LA JEUNESSE
DEPUIS LA CRÉATION DU MONDE JUSQU'AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. M.

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION PAR M. CARTIER.

L'homme s'agite, et Dieu le mène.
FÉNELON.

C'est dans l'histoire que se trouvent
les fondements de notre croyance.
DOM GUÉRANGER.

Ire PARTIE

HISTOIRE ANCIENNE

DEPUIS LA CRÉATION DU MONDE JUSQU'A LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN D'OCCIDENT.

BIBLIOTHEQUE S.M.E. QUEBEC

TOME DEUXIÈME.

DEPUIS JÉSUS-CHRIST JUSQU'A LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN D'OCCIDENT.

Ouvrage approuvé par S. E. le Cardinal de Bonald, Archevêque de Lyon.

LIBRAIRIE CLASSIQUE DE PERISSE FRÈRES

PARIS
NOUVELLE MAISON
RÉGIS RUFFET ET CIE, SUC^RS
RUE SAINT-SULPICE, 38

LYON
ANCIENNE MAISON
RUE MERCIÈRE, 49
ET RUE CENTRALE, 34

1863

CORBEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ

HISTOIRE ANCIENNE

Ier SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

SOMMAIRE.

L'empire a remplacé la république ; les limites de la domination romaine sont celles de la civilisation : au delà il n'y a plus que des barbares. Mais cette gloire et cette puissance ne peuvent cacher l'affreuse corruption qui mine la société païenne. Tout à coup la vérité se fait entendre en Orient ; Jésus-Christ, le Messie, le Fils de Dieu, que la Judée a vu naître, la prêche aux Juifs ; puis il fonde son Église pour la porter jusqu'aux confins de l'univers. Une ère nouvelle commence pour le monde avec la religion chrétienne, que le paganisme cherche à étouffer dans le sang.

Juifs.

La puissance romaine était à son apogée, Rome ne voyait partout que des sujets ou des tributaires ; mais, en retour de leur obéissance et de leurs richesses, elle n'avait ni vérité ni morale à leur donner. Le monde se mourait épuisé par les débauches et les excès qu'avaient enfantés les erreurs du paganisme, et déjà, depuis plusieurs siècles, par la bouche de Socrate et de Platon, il avait jeté ce cri de détresse : *Il n'y a qu'un Dieu qui puisse nous éclairer. N'espérez pas sans lui de réussir jamais dans le dessein de réformer les mœurs des hommes.* Tous les peuples attendaient un libérateur ; tous les regards se tournaient vers l'Orient, comme pour at-

tester la vérité des prophéties contenues dans les livres des Juifs. Les sept semaines d'années prédites par Daniel étaient accomplies, le trône de Judas était occupé par un étranger, la Synagogue divisée par des sectes ennemies. C'est alors qu'Auguste, après avoir pacifié le monde, ordonna dans son orgueil, un recensement général des populations qui obéissaient à ses lois. Une jeune vierge, Marie, de la race de David, se rendit avec son époux Joseph dans la ville de Bethléem pour se faire inscrire au rôle. C'est là qu'elle mit au monde le Fils de Dieu, devenu son Fils par l'opération mystérieuse du Saint-Esprit. Des anges annoncent cette grande nouvelle à de pauvres bergers qui gardent leurs troupeaux, et ils accourent adorer le Messie. Bientôt des Mages arrivent de l'Orient sur la foi d'une étoile ; ils se prosternent devant le berceau de l'Enfant divin et lui offrent ainsi avec des présents les prémices de la gentilité. Hérode, instruit par eux de la naissance de ce nouveau roi de Juda, s'effraie et ordonne le massacre de tous les enfants au-dessous de deux ans, sans même épargner le sien. Mais Dieu veille sur Jésus ; Joseph, averti par un ange, le dérobe à la fureur de ce prince cruel et l'enmène en Égypte avec Marie. Quelques années après, lorsque Archélaüs eut succédé à son père Hérode, la sainte famille revint dans sa patrie, et Jésus vécut à Nazareth dans le travail et l'obscurité. Dès l'âge de douze ans, il laissa paraître un rayon de sa sagesse aux yeux étonnés des docteurs réunis dans le temple de Jérusalem ; mais ce ne fut qu'à l'âge de trente ans environ qu'il commença sa mission en allant recevoir sur les bords du Jourdain le baptême de Jean

son précurseur. Le Christ se retire ensuite dans le désert pour donner aux hommes l'exemple de la pénitence et de la prière qu'il leur prêchera un jour.

Au sortir de la solitude, il fait entendre aux Juifs une parole nouvelle qui les émeut jusqu'au fond de l'âme : *Bienheureux ceux qui pleurent; bienheureux ceux qui sont doux; bienheureux ceux qui souffrent la persécution; bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice.* Aussitôt de pauvres pêcheurs s'attachent à lui ; quelque grossiers qu'ils soient, il en fera les apôtres de sa parole. Avec eux Jésus parcourt les villes et les bourgades de la Judée; le peuple le suit en foule; avide de l'entendre, il oublie la faim et la fatigue. La doctrine qu'il enseigne à la multitude attentive, il la résume lui-même dans l'amour de Dieu et du prochain. Aux hommes vindicatifs, il prêche le pardon des injures; aux orgueilleux, il adresse cette éloquente leçon : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur;* à ceux qui souffrent il dit avec tendresse : *Venez, vous qui souffrez et qui êtes affligés, et je vous soulagerai.* Il accueille les pécheurs, prend la défense de la femme coupable, appelle les petits enfants et les caresse, et n'a de sévérité que pour les pharisiens dont il démasque l'orgueil et l'hypocrisie.

Jésus confirme sa doctrine par des miracles; la maladie, la mort lui obéissent; la foule se presse sur ses pas; il guérit ses malades et multiplie le pain pour la nourrir; à une mère affligée il rend un fils unique, à un père sa fille qu'il pleure, à des sœurs leur frère qui est aussi son ami. Aux disciples de Jean qui l'interrogent sur sa mission divine il répond : *Allez, dites à votre Maître ce que vous avez entendu et ce que vous*

avez vu : les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris et l'Évangile est annoncé aux pauvres.

Pendant trois ans Jésus-Christ instruisit ainsi les hommes et ses apôtres en particulier. « Tout se soutint en sa personne : sa vie, sa doctrine, ses miracles ; « la même vérité y brilla partout ; tout concourut à y « faire voir le maître du genre humain et le modèle de « la perfection ; et lui seul, au milieu des hommes et « en face de ses ennemis, a pu dire : *Qui de vous me « convaincra de péché ?* et encore : *Je suis la lumière du « monde.* » (Bossuet, *Hist. univ.*)

Cependant son précurseur Jean-Baptiste avait dit de lui : *Il faut qu'il croisse et que je diminue* ; cette brillante étoile qui avait annoncé le soleil de justice allait disparaître. Hérode Antipas, gouverneur de la Galilée, après avoir répudié sa femme, avait épousé sa belle-sœur Hérodiade ; Jean lui adressa des reproches ; Hérode lui répondit en le faisant mettre en prison, et peu de temps après, il accorda sa tête à Salomé, fille d'Hérodiade, en récompense de ce qu'elle avait bien dansé devant lui.

Dans le même temps que Jean expiait par sa mort la sainte liberté avec laquelle il avait repris le vice, Jésus était en butte à la jalousie des pharisiens et des docteurs de la loi qui conspiraient contre lui avec les prêtres de la Synagogue ; leur haine n'attendait qu'une occasion d'éclater. Jésus-Christ avait annoncé à ses disciples que l'heure de sa mort était venue ; et tandis qu'il les fortifiait contre les douleurs et les épreuves de cette séparation, en instituant le sacrement de l'Eucharistie et en répandant tout son amour dans l'admirable discours

de la cène, un de ses apôtres, Judas, le trahit et offre à ses ennemis, réunis pour le perdre avant la fête de Pâque, de leur livrer son Maître pour trente pièces d'argent : l'inique marché est conclu. Le Fils de l'homme va au-devant de ses persécuteurs. Pilate le déclare innocent et le condamne à mort. Jésus souffre les plus grandes douleurs sans se plaindre et meurt en priant pour ses bourreaux. Alors les rochers du Calvaire se fendent, les pierres des sépulcres se brisent, attestant que leur Créateur meurt sur la croix; et dans la fuite ou le silence de tout le judaïsme, la gentilité proclame par la bouche du centurion : *Cet homme était vraiment le Fils de Dieu!* (LUDOLPHE LE CHARTREUX.)

« Aucune religion, aucune philosophie ne pouvait se « vanter de posséder un type qui se rapprochât de « celui-là. Chaste et pur dans ses mœurs, Jésus ne re- « chercha ni les honneurs ni les richesses. Il vécut avec « les pauvres et les petits ; il passa sur la terre en faisant « le bien ; ami affectueux, il pleure la mort de Lazare « et laisse Jean s'endormir sur son sein ; il est plein de « tolérance pour la chananéenne, pour la femme pé- « cheresse, pour Madeleine ; il aime sa patrie, sur la- « quelle il gémit dans la prévision de ses désatres. Il « se dérobe à ceux qui veulent le faire roi, et quand le « moment est venu, il se livre volontairement à ses en- « nemis ; il endure tranquillement la mort, et quelle « mort ? Enfin son dernier soupir sur la croix est une « parole de miséricorde, un pardon pour ses meur- « triers. Aussi Rousseau, s'écrie : *Si la vie et la mort de « Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus- « Christ sont d'un Dieu.* » (CANTU.)

Cependant les disciples de Jésus s'étaient enfuis dès qu'ils l'avaient vu entre les mains de ses ennemis; jugeant les choses humainement, ils avaient livré leur cœur au découragement et à la crainte. Mais trois jours après, Jésus-Christ ressuscite selon sa promesse ; pour affermir leur foi, il se montre souvent à eux, puis il remonte au trône de son Père et leur envoie l'Esprit divin; aussitôt ces hommes ignorants et timides sont changés en docteurs intrépides et éclairés, capables d'accomplir cette mission qu'il leur a laissée comme héritage : *Allez, enseignez toutes les nations. Ne craignez rien, je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.*

Église.

Jésus-Christ n'avait pas apporté la vérité aux Juifs seulement ni à une seule génération de la terre; tous les hommes, tous les siècles étaient appelés à la posséder, puisqu'il n'y a de salut que par elle ; il avait donc dû assurer la diffusion de cette lumière, c'est-à-dire pourvoir à la propagation de son Évangile à travers tous les âges. C'est ce qu'il a fait en fondant son *Église* par la vocation de ses douze Apôtres, à la tête desquels il a mis Simon-Pierre. Avant de monter au ciel, il leur avait dit : *Comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie : toute-puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre ; allez, prêchez l'Évangile à toute créature; enseignez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.*

L'Église est donc en quelque sorte Jésus parlant et enseignant, Jésus vivant toujours au milieu des hommes :

« l'Église est comme l'incarnation permanente du Fils de « Dieu. » (MŒHLER.)

« Dans Jésus-Christ la divinité et l'humanité, bien que « distinctes entre elles, n'en étaient pas moins étroite- « ment unies ; de même l'Église, sa manifestation per- « manente, a aussi un côté divin et un côté humain. « Humaine par les hommes qui la composent, et divine « par l'esprit qui l'anime et la régit, l'Église est main- « tenant chargée du dépôt de la vérité jusqu'à la fin du « monde. » (L'abbé RIVAUX.) Nous la verrons, toujours fidèle à sa mission, ne recueillir le plus souvent que l'ingratitude et la persécution en retour de ses bienfaits ; on pourra dire d'elle ce qui a été dit de son divin Fondateur : *Il est venu au milieu des siens, et ils l'ont rejeté... Celui-ci est un signe auquel on contredira.*

Mais si l'Église est en quelque sorte la personnification permanente de Jésus-Christ à travers les siècles, elle doit continuer sa lutte contre le mal, et l'esprit de ténèbres la poursuivra de sa haine jusqu'au dernier jour !

C'est en effet ce que l'histoire nous montre à chaque page. La guerre que Satan a déclarée à Jésus-Christ, il l'a déclarée à son Église ; cette guerre revêt différents caractères selon les diverses époques. C'est d'abord la persécution, puis l'hérésie, les barbares, l'orgueil impérial, la révolte de l'intelligence et la révolution ; mais au fond et partout c'est toujours la même guerre commencée dans le paradis terrestre : l'unique ennemi de l'Église, c'est l'ennemi de Dieu, c'est le démon.

On comprend d'après cela l'intérêt et l'importance de l'histoire de l'Église et le soin que l'on doit apporter à l'étudier. Depuis son établissement sur les ruines de la

Synagogue infidèle, l'Église est la clef de voûte de la société, car elle seule possède les vérités qui la font vivre et se développer dans le temps. Mais avant d'entrer dans le récit des faits, il faut dire un mot de la constitution extérieure de l'Église et des caractères qui la distinguent des sectes et qui prouvent sa divinité. Il ne nous restera ensuite à faire que quelques observations sur la manière d'envisager certains événements que l'histoire nous racontera.

Au sortir du Cénacle, l'Église se présente à nous toute constituée; elle a un chef, saint Pierre, qui possède la plénitude de l'autorité et de la foi, car c'est à lui que Jésus a dit : *J'ai prié pour que ta foi ne défaille pas;* puis des évêques, les apôtres, qui, eux aussi, ont reçu l'ordre d'enseigner les nations; au-dessous, les disciples déjà nombreux et que la prédication de Pierre va multiplier encore. Telle est l'Église, la première fois qu'elle se montre aux Juifs quelques jours à peine après la mort sanglante de son divin Fondateur.

Quant aux caractères qui prouvent sa divinité, les siècles nous les ont fait connaître et nous répètent chaque jour avec des preuves nouvelles : l'Église est *une, sainte, catholique, apostolique.* Nous verrons en effet ces grands et divins caractères se développer au milieu de la lutte contre l'esprit du mal et sortir plus distincts et plus forts de chaque attaque. L'hérésie nous prouvera l'unité de la foi de l'Église, de sa doctrine, de ses sacrements, par l'inutilité de ses efforts pour les diviser; les saints et les œuvres de l'Église nous diront sa *sainteté* toujours féconde et inépuisable, que les sectes séparées essaient en vain d'imiter; l'histoire nous la fera voir

pénétrant chez les peuples les plus sauvages, atteignant les rives les plus lointaines et vraiment *catholique*, c'est-à-dire universelle, embrassant le temps et l'espace; car l'Église n'a fait que remplacer la synagogue, société des fidèles adorateurs du vrai Dieu jusqu'à Jésus-Christ; et, par Moïse, Abraham et Noé, elle remonte à Adam. Le schisme à son tour, en se séparant volontairement du successeur de saint Pierre dont il revendiquera vainement pour lui la filiation non interrompue, nous dira que l'Église seule est *apostolique*, parce que seule elle a été fondée par les apôtres qui lui ont transmis sans interruption l'autorité qu'ils tenaient de Jésus-Christ.

L'histoire nous montrera aussi l'Église *romaine*, c'est-à-dire établie à Rome par le concours d'événements que la volonté des hommes a si peu préparés, qu'il faut bien y reconnaître la volonté de Celui qui distribue les empires et les trônes comme il lui plaît.

C'est ainsi que le temps, qui détruit toute œuvre humaine, rend de plus en plus évidente la divinité de l'Église, en traçant avec des lignes plus précises les caractères auxquels tous les siècles doivent la reconnaître. Son souffle qui use la pierre et le bronze grave au contraire plus profondément les traits de cette noble figure de l'Église; et, au-dessus des ruines qu'il amoncelle, il nous la montre toujours jeune, toujours forte, parce qu'elle est toujours *une, sainte, catholique, apostolique*.

Mais si l'Église est divine dans son institution, divine par l'esprit qui l'anime, elle est humaine dans sa réalisation, c'est-à-dire par les hommes qui la composent; il ne faut donc pas s'étonner, bien moins encore se scandaliser, si l'histoire nous parle d'abus, nous raconte les

faiblesses des hommes de l'Église. « Ces tristes récits, « qui témoignent des passions de l'humanité, attestent « en même temps la force du bras de Dieu, qui soutient « son œuvre. » (Dom. P. Guéranger.) La lutte du mal contre l'Église commença dès son entrée dans le monde. « Il entrait dans le plan divin, dit le P. Lacordaire, que « la puissance de l'Église commençât par une longue « douleur, et que la première couronne de la papauté « fût la couronne du martyre. » En effet, des trente-trois premiers papes, deux seulement ne sont pas morts victimes de la persécution.

Reprenons maintenant le récit des événements depuis l'Ascension de Jésus-Christ.

Les Actes des apôtres nous disent qu'ils se retirèrent alors dans le Cénacle avec Marie, les saintes femmes et les disciples, et qu'ils y persévéraient dans la prière. C'est à l'occasion de l'élection de Matthias, choisi pour remplir la place que le traître Judas avait laissée vide, que Pierre, établi chef de l'Église par Jésus-Christ, commença à en remplir les fonctions en prenant la parole au milieu de l'assemblée.

Les apôtres étaient depuis dix jours dans le Cénacle, lorsque le jour de la Pentecôte, vers neuf heures du matin, le Saint-Esprit descendit sur eux au milieu d'un grand bruit qui retentit dans toute la ville de Jérusalem. Dès ce moment s'accomplit en eux d'une manière visible cette parole de Jésus-Christ : *Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* A cette heure commence réellement l'histoire de l'Église, que Jean-Jacques Rousseau appelle avec vérité, *une histoire de prodiges.*

Les apôtres, transformés en hommes nouveaux par

le Saint-Esprit, et subitement instruits de tout ce qu'ils devaient enseigner aux hommes, sortirent du Cénacle autour duquel le bruit qui venait de se faire entendre avait rassemblé une foule de Juifs alors à Jérusalem pour célébrer la fête de la Pentecôte. Pierre, en vertu de l'autorité qu'il avait reçue, non-seulement sur le collége apostolique, mais sur toute l'Église présente et à venir, éleva la voix et enseigna la multitude attentive. Plus de trois mille personnes se convertirent et se joignirent aux premiers fidèles. Une seconde prédication de Pierre en convertit cinq mille; dès lors l'Église vit le nombre de ses enfants croître rapidement, Dieu confirmant la doctrine de ses envoyés par de nombreux et éclatants miracles. Cependant ce ne fut pas dès le début que les disciples de Jésus-Christ, les chrétiens, se séparèrent des Juifs; leur religion venait accomplir celle que figurait et annonçait la loi de Moïse; mais il était dit que la synagogue serait rejetée, et cette prophétie, les Juifs eux-mêmes en provoquèrent l'accomplissement en repoussant et en persécutant l'Église du Christ.

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

Les Juifs en effet s'émurent des progrès de la religion nouvelle, et trois fois ils traduisirent les apôtres devant leur tribunal. Là encore c'est Pierre qui parle au nom de tous; et comme on veut leur défendre de prêcher l'Évangile : *Jugez*, leur dit-il, *s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu*. Le Sanhédrin, confondu par les réponses des apôtres et irrité contre eux, voulait les faire périr; Gamaliel, docteur de la loi, calma les emportements des chefs de la synagogue par ces paroles remarquables: *Cessez d'inquiéter ces hommes; car si leur entreprise est humaine, elle périra; mais si elle est de Dieu, vous ne*

pourrez la détruire, et vous seriez en danger de combattre contre Dieu même. Les apôtres furent alors flagellés, puis renvoyés.

Les nouveaux croyants donnaient au monde l'exemple de la plus parfaite charité. Tout était commun entre eux; les plus riches vendaient leurs biens, et le prix en était distribué à ceux qui étaient dans l'indigence. Ils s'assemblaient pour la célébration des saints mystères, et ces réunions se terminaient par un repas pris en commun et appelé *agape* ou charité. Le nombre des chrétiens s'étant considérablement accru, les apôtres élirent des diacres, chargés de la distribution des aumônes et aussi de porter le corps et le sang de Jésus-Christ aux fidèles qui n'avaient pu se rendre à l'assemblée. Le plus célèbre d'entre ces diacres fut Étienne, bientôt victime de la fureur des Juifs et premier martyr de Jésus-Christ.

Un jeune homme de Tarse en Cilicie se faisait alors remarquer par sa rage contre les chrétiens; c'était Saul, qui, pendant qu'on lapidait Étienne, avait gardé les habits de ses meurtriers. Comme il allait à Damas, muni de pouvoirs contre les disciples de Jésus-Christ, il fut renversé par une grande lumière, et une voix lui dit en hébreu : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* Saul, devenu aveugle et tremblant, répondit : *Seigneur, qui êtes-vous? Je suis Jésus que tu persécutes. Mais lève-toi, va à Damas, et là on te dira ce qu'il faut que tu fasses.* Saul, changé, se fit conduire à Damas où Ananie, disciple des apôtres, le baptisa et lui rendit la vue. Depuis ce moment, sous le nom de *Paul*, il se mit à prêcher Jésus-Christ dans la Judée, dans l'Asie Mineure, la Grèce, la

Macédoine. Mais auparavant il avait été voir saint Pierre à Jérusalem. On pense que c'est alors que le chef des apôtres lui conféra, par l'imposition des mains, le caractère sacerdotal.

Cependant la fureur des Juifs, en dispersant les chrétiens par la persécution suscitée contre Étienne, ne fit que répandre au loin le nom de Jésus-Christ. L'apôtre saint Jacques, dit le Mineur, fut établi comme évêque pour veiller sur les fidèles de Jérusalem, tandis que les autres allaient évangéliser les contrées éloignées, appelant à la foi les gentils aussi bien que les Juifs. On croit que les apôtres, avant de se séparer définitivement, rédigèrent en commun le symbole qui porte leur nom, « et qui devait être le nœud de l'unité pour toutes « les églises. » (FLEURY.) Après cela Pierre, le chef du collége apostolique, s'établit à Antioche; c'est là que, pour la première fois, le nom de *chrétiens* fut donné aux disciples de Jésus-Christ; plus tard il quitta cette ville avec saint Marc, son secrétaire, et alla se fixer à Rome, où saint Paul le rejoignit lorsqu'il y fut conduit enchaîné pour la foi. Saint Jacques le Mineur resta à Jérusalem dont il était évêque, saint Philippe porta l'Évangile en Phrygie, saint Thomas chez les Parthes, saint Barthélemy dans l'Arménie, puis dans l'Inde; saint André chez les Scythes, saint Simon dans l'Arabie, saint Matthias dans l'Éthiopie; saint Jean suivit la sainte Vierge à Ephèse. Les autres apôtres évangélisèrent l'intérieur de l'empire. Tous scellèrent de leur sang les vérités qu'ils annonçaient.

On a peu de détails sur la mission de chacun des apôtres; on en a davantage sur celle de Paul, longtemps

associé à Barnabé et chargé surtout de prêcher Jésus-Christ aux gentils. Il est difficile de le suivre dans les nombreux voyages qu'il entreprit pour le besoin des églises naissantes dont il était la lumière, la consolation et la force. Pendant qu'il était à Antioche, quelques Juifs devenus chrétiens voulaient imposer aux fidèles certaines observances mosaïques. Paul et Barnabé s'y opposèrent; puis ils allèrent à Jérusalem, où se trouvaient alors Pierre et Jean avec quelques autres apôtres, et ils s'assemblèrent pour juger cette question (50). Ce fut le premier concile tenu dans l'Église. Après qu'on eut examiné les difficultés proposées, Pierre se leva et, avec l'autorité qu'il possédait comme vicaire de Jésus-Christ, il décida contre les observances judaïques; cette décision fut adressée à l'église d'Antioche dans une lettre qui commence par ces mots remarquables : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous.*

A mesure que l'Église s'étendait et gagnait de nouveaux enfants, la haine des Juifs devenait de plus en plus violente ; ils se saisirent de Paul, et cet apôtre n'échappa à la mort que par un appel à César, en faisant valoir son titre de citoyen romain (58). On le conduisit donc au gouverneur de la Palestine, nommé Félix, qui le retint deux ans en prison avant de l'envoyer à Rome (61). C'est alors qu'il comparut devant Agrippa, roi de Judée, et l'étonna par la sagesse de sa doctrine. Cependant les Juifs, furieux de ce que Paul leur avait échappé, se vengèrent sur Jacques, évêque de Jérusalem, et le précipitèrent du haut de la terrasse du temple. Agrippa voyant que le supplice de saint Jacques avait fait plaisir aux Juifs, pour augmenter sa popularité, fit arrêter saint

Pierre, dont la garde fut confiée à seize soldats; mais la nuit qui précéda le jour où il devait être mis à mort, l'ange du Seigneur descendit dans son cachot, brisa ses chaînes, ouvrit les portes et le ramena au milieu des fidèles que sa présence combla de joie.

Après deux ans de captivité, d'abord en Judée, puis à Rome, saint Paul, s'étant justifié des injustes accusations des Juifs, fut rendu à la liberté et retourna en Orient où il visita les nombreuses églises qu'il avait fondées. Vers l'an 65, il se dirigea de nouveau vers la Ville éternelle.

« Une tempête plus terrible que celle que l'Église « avait éprouvée jusque-là, grondait alors dans l'empire « des Césars. Le vieux monde, le monde païen, profon- « dément miné par l'incrédulité et usé de débauche, « irrité de se voir troublé dans ses voluptés par « cette nouvelle doctrine, armait ses bourreaux, dres- « sait ses bûchers, rassemblait ses bêtes féroces et « préparait ses édits sanglants de persécution. » (L'abbé Rivaux.)

Néron régnait alors à Rome. Il est glorieux pour la religion, dit Tertullien, que le premier de ses persécuteurs ait été Néron, l'ennemi de toutes vertus. Le feu ayant été mis à Rome et ayant consumé une partie de la ville, on en accusa l'empereur. Pour détourner les soupçons, Néron rejeta ce forfait sur les chrétiens dont on commençait à parler, et il lança un édit de persécution (64). Aussitôt on les arrêta, et la haine du paganisme contre les ennemis de ses dieux fit inventer les plus atroces supplices pour satisfaire la rage des bourreaux. « On couvrit les uns de peaux de bêtes pour les livrer en-

« suite à la dent des chiens; on enveloppa les autres « de tuniques enduites de poix et de cire; on les at- « tacha à des croix et à des poteaux, et on y mit le feu « afin qu'ils servissent de flambeaux pendant la nuit. « Néron voulut que ses propres jardins fussent le théâ- « tre de ces spectacles affreux, et lui-même, en habit de « cocher, conduisait ses chars à la lueur de ces flammes « horribles. Dieu seul, qui a couronné leur victoire, con- « naît le nombre incalculable de martyrs qui moururent « dans ces épouvantables supplices. » (L'abbé Rivaux.)

A cette époque périt Simon le Magicien, dont nous n'avons pas encore parlé, afin de ne pas interrompre le récit intéressant des actions des apôtres. Simon, surnommé le Magicien à cause des prestiges avec lesquels il séduisait le peuple, se convertit en entendant la prédication du diacre Philippe, à Samarie. Frappé des miracles que faisaient les fidèles sur qui le Saint-Esprit était descendu, il offrit de l'argent aux apôtres pour en obtenir le pouvoir de faire les mêmes prodiges. Pierre le repoussa avec horreur, et dès lors Simon devint l'ennemi des chrétiens et le premier hérésiarque, enseignant une doctrine absurde et grossière. C'est en souvenir de son crime que, de son nom, on a depuis dix-huit siècles appelé *simonie* le trafic des choses saintes.

Simon était allé se fixer à Rome où, par ses coupables enchantements, il s'était fait une grande réputation, surtout auprès de Néron, passionné pour la magie, et il lui avait même promis de s'élever dans les airs en sa présence. Saint Pierre et saint Paul, alors à Rome, effrayés de l'audace de cet imposteur, ordonnèrent un

jeûne et des prières pour obtenir de Dieu qu'il fût confondu. Une foule considérable était accourue pour jouir de ce spectacle. Tandis que les deux apôtres priaient, le magicien s'éleva en effet dans les airs aux grands applaudissements de la multitude; mais tout à coup, comme frappé par une main invisible, il fut précipité sur le pavé et expira aux pieds mêmes de Néron.

L'empereur, dans sa colère d'avoir été confondu, raviva contre les chrétiens le feu presque éteint de la persécution (65). Saint Paul fut saisi l'un des premiers ; le tyran lui en voulait particulièrement à cause des conversions qu'il avait opérées dans sa cour même. Saint Pierre, cédant aux instances des chrétiens, consentit à quitter Rome ; mais à peine était-il hors des portes de la ville que Jésus-Christ lui apparut : *Où allez-vous, Seigneur ?* lui dit l'apôtre. *Je vais à Rome pour y être crucifié de nouveau*, répondit le Sauveur. Pierre comprit l'ordre caché sous ces paroles et retourna sur ses pas. Peu après il fut arrêté et enfermé avec saint Paul dans la prison Mamertine, au pied du Capitole. La prison se changea en un temple où les deux apôtres prêchaient l'Évangile à ceux qui venaient les visiter : quarante-sept personnes se convertirent en les entendant.

Le 29 juin de l'an 65 avait été fixé pour le jour de leur martyre ; saint Pierre et saint Paul, en se séparant, s'adressèrent de sublimes adieux. Le premier fut, à sa prière, crucifié la tête en bas, ne se jugeant pas digne de mourir comme son divin maître ; saint Paul, en qualité de citoyen romain, fut décapité.

Les corps des saints apôtres furent ensevelis par les soins des chrétiens à l'endroit où depuis des églises ont

été élevées en leur honneur. Saint Pierre avait gouverné l'Église de Rome pendant vingt-cinq ans : c'est le plus long pontificat dont il soit parlé dans l'histoire ecclésiastique. Il eut pour successeur saint Lin, martyrisé l'an 76. Après lui, saint Clet ou Anaclet fut placé à la tête de l'Église ; exilé sous Vespasien, il revint à Rome l'année 79, et montra sa charité dans une peste qui ravagea alors l'Italie. Saint Clet fut l'une des premières victimes de la persécution ordonnée par Domitien. Saint Clément lui succéda et eut à lutter pendant tout son pontificat contre les païens et les hérétiques. Il mourut aussi martyr sous Domitien.

Avant de poursuivre l'histoire de l'Église, il est à propos de nous arrêter un peu sur les écrits des apôtres et de deux de leurs disciples.

Peu d'années après la mort de Jésus-Christ, saint Matthieu, à la prière des fidèles, écrivit son Évangile en hébreu, alors la langue vulgaire des Juifs ; cet Évangile est comme la suite de l'Ancien Testament auquel il s'attache par la généalogie de Jésus-Christ. Vers l'an 43 de l'ère chrétienne, saint Marc, disciple de saint Pierre, écrivit en grec, presque sous sa dictée, un récit des actions de Notre-Seigneur, récit connu sous le nom d'Évangile de saint Marc. Un peu plus tard saint Luc, d'un esprit cultivé et disciple de saint Paul qu'il suivit longtemps, publia un Évangile pour l'opposer à des histoires mensongères répandues par de faux docteurs. On dit qu'il tenait de la sainte Vierge les détails qu'il raconte sur la naissance et l'enfance de Jésus-Christ. Saint Luc est aussi l'auteur des Actes des apôtres. Ce fut au retour de l'exil auquel il avait été condamné par l'empereur Domitien, et à l'âge de 97 ans,

que l'apôtre saint Jean, le disciple bien-aimé, écrivit son Évangile, dont la première page inspirée par l'extase a été de tout temps l'objet de la vénération des chrétiens et de l'admiration des philosophes. Le but que saint Jean s'est surtout proposé dans ce livre divin, était de défendre et de prouver la divinité de Jésus-Christ déjà attaquée par les hérétiques.

Pendant les nombreux voyages que faisaient les apôtres pour prêcher l'Évangile, ils entretenaient de paternelles relations avec les fidèles des diverses églises qu'ils avaient fondées, et leur écrivaient des lettres admirables de conseils, d'instruction et de tendresse qui témoignent de leur sollicitude pastorale. On a conservé un grand nombre de lettres de saint Paul, dans lesquelles se révèlent la sublimité de son esprit vigoureux et lucide et sa noble simplicité. On a deux épîtres de saint Pierre, trois de saint Jean, qui respirent la plus tendre charité, une de saint Jacques et une de saint Jude, toutes riches de vérité et d'instructions utiles à tous les siècles.

Saint Jean écrivit aussi son Apocalypse, livre mystérieux qui contient plusieurs prophéties dont l'obscurité ne sera levée qu'au moment où ce sera nécessaire au bien de l'Église.

Ces divers écrits composent la partie de l'Écriture sainte appelée le *Nouveau Testament*, que l'Église recommande de lire avec foi et respect, mais dont elle défend la libre interprétation aux fidèles, s'appuyant sur l'autorité même de saint Pierre dans sa seconde épître.

L'histoire de l'Église ne nous dit rien de la sainte Vierge, depuis le jour de la Pentecôte, où elle reçut le Saint-Esprit avec les apôtres et bénit en quelque sorte

par sa présence le berceau de l'Église. D'après la dernière recommandation de Jésus sur la croix, saint Je ne quitta plus la Mère divine de son bien-aimé Maît l'entoura de sa tendresse et de son respect filial. Il est présumer que tant qu'elle vécut, Marie fut la lumière et le soutien des apôtres, et l'objet de l amour des premiers disciples de son divin Fils. On croit qu'elle mourut à Jérusalem vers l'an 45 ou 47 de l'ère chrétienne. Une tradition que l'Église a approuvée et sanctionnée par une fête solennelle, dit qu'elle ressuscita peu de jours après sa mort et fut enlevée au ciel en corps et en âme. La même tradition nous montre tous les apôtres réunis miraculeusement pour assister à son glorieux trépas.

Peu de temps avant leur mort, saint Pierre et saint Paul avaient averti les chrétiens du prochain accomplissement des prédictions de Jésus-Christ contre Jérusalem : l'heure de la ruine de la ville déïcide approchait. Déjà depuis plusieurs années, la haine contre les Juifs éclatait de toutes parts; la division régnait entre le gouverneur romain Félix et le grand prêtre qu'il fit massacrer ; des factions armées ravageaient le pays et s'entre-déchiraient, tandis que de faux prophètes annonçaient la prochaine arrivée d'un Messie libérateur et conquérant.

« Des présages et des signes effrayants annonçaient « l'approche de la vengeance divine. Aux fêtes de Pâques « de l'an 65, une lumière aussi éclatante que celle du « jour environna, pendant la nuit, l'autel et le temple. « La porte orientale, qui était d'airain, et si pesante que « vingt personnes pouvaient à peine l'ébranler, s'ouvrit « d'elle-même, malgré les verroux et les barres de fer « qui la retenaient. Le jour de la Pentecôte, un bruit

« affreux se fit entendre dans le sanctuaire, et une voix « lugubre prononça distinctement ces paroles : *Sortons « d'ici ! sortons d'ici !* Les saints anges, protecteurs du « temple, déclaraient ainsi hautement qu'ils l'abandon- « naient. — Il y paraissait sans cesse de nouveaux pro- « diges, de sorte qu'un fameux rabbin s'écria un jour : *O « temple ! ô temple ! qu'est-ce donc qui t'émeut ? et pourquoi « te fais-tu peur à toi-même ?* » (L'abbé Rivaux.)

Vers la fête des Tabernacles, un paysan juif nommé Jésus, poussé par une impulsion surnaturelle, se mit tout à coup à crier : *Malheur à Jérusalem ! malheur au temple ! Une voix se fait entendre des quatre vents ! une voix crie contre Jérusalem ! une voix crie contre le peuple tout entier !* Jour et nuit il répétait ce sinistre avertissement, et aucune autre parole ne sortit de sa bouche pendant sept années. Il la disait à ceux qui le maudissaient ou le frappaient comme à ceux qui le nourrissaient. Plus tard, quand les Romains vinrent assiéger Jérusalem, il s'enferma dans la ville, tournant infatigablement autour des murailles en faisant entendre la même malédiction. A la fin il ajouta : *Malheur à moi-même !* et tomba frappé par une pierre lancée du camp romain.

Cependant les Juifs, poussés à bout par les exactions et la tyrannie des gouverneurs de la Judée, se révoltèrent contre l'empire (66) ; on les haïssait, et la guerre commença par le massacre que les populations firent des Juifs à Damas, à Césarée, à Ptolémaïs et même à Alexandrie. Néron confia une armée à Vespasien avec la mission de châtier les rebelles. Alors les chrétiens quittèrent Jérusalem selon le conseil que le Sauveur leur avait donné, en annonçant la ruine de cette coupable cité. Sur ces

entrefaites, l'empire ayant été délivré de Néron, le trône fut occupé successivement par Galba, Othon et Vitellius qui ne firent que paraître. L'armée, lasse de ces changements, élit enfin Vespasien.

Le nouvel empereur revint à Rome après avoir donné à son fils Titus le commandement de l'armée et la direction de la guerre.

Titus mit le siége devant Jérusalem, au moment où la fête de Pâques y avait amené une grande multitude de Juifs qui augmentèrent le désordre et hâtèrent la famine en consommant les vivres (70). Non contents de soutenir la guerre contre les Romains, les malheureux habitants de Jérusalem s'égorgaient entre eux et refusaient d'écouter les paroles de paix que leur faisait porter Titus. C'est bien alors que se réalisa le souhait déïcide des Juifs demandant la mort du juste par excellence : *Que son sang retombe sur nous !*

Titus ayant cerné la ville, on y éprouva bientôt les angoisses de la plus cruelle famine, et l'on recourait à tous les moyens pour se procurer quelques aliments. Une femme, réduite au désespoir par la faim, égorgea son enfant et le fit rôtir pour le dévorer. L'odeur de cet affreux repas, ayant attiré quelques factieux, elle leur montra les restes de son enfant, et les voyant saisis d'horreur : *Vous pouvez bien en manger après moi*, leur dit-elle, *vous n'êtes pas plus délicats qu'une femme, ni plus tendres qu'une mère.* Titus avait juré l'extermination de cette ville rebelle, et il fit pousser le siége avec vigueur. Tous les Juifs qui fuyaient de la ville étaient crucifiés : bientôt l'espace manqua aussi bien que les croix. La peste vint se joindre à la famine et aux hor-

reurs de la guerre, et les Juifs résistaient toujours.

Enfin, après plusieurs combats, la ville fut emportée d'assaut et les habitants passés au fil de l'épée. Titus avait ordonné d'épargner le temple ; mais un soldat romain y ayant jeté un tison enflammé, l'édifice fut réduit en cendres. « Le symbole matériel de la religion mosaïque était « la proie des flammes presque en même temps que le « capitole, centre de la religion païenne, comme si l'un « et l'autre avaient voulu faire place à l'Église du Dieu « vivant. » (CANTU.)

Titus se reconnut hautement dans cette circonstance l'instrument de la vengeance divine. Les chefs des factieux furent réservés pour le triomphe du vainqueur ; la ville fut rasée et l'on passa la charrue sur l'emplacement qu'elle occupait. Onze cent mille Juifs périrent dans ce siége, sans compter plus de deux cent mille qui avaient été massacrés dans d'autres villes. « Alors le peuple déïcide « commença sa vie errante à travers les siècles et les na- « tions, voyageant, malgré lui, à côté de l'Église nouvelle « et lui servant de témoin : témoin qui en proclame la « vérité, car ses livres attestent la divinité de Jésus-Christ ; « témoin non suspect, car il hait l'Église ; témoin univer- « sel, car il est par toute la terre ; témoin perpétuel, car « les tempêtes qui dévorent tous les autres peuples ne le « font pas périr. » (L'abbé RIVAUX.)

Avec Jérusalem disparurent une foule de sectes ennemies du christianisme et nées de la Synagogue. Mais bientôt d'autres esprits orgueilleux et insoumis prêchèrent des erreurs contraires à l'enseignement de l'Église et séduisirent quelques fidèles. Ces hérésies donnèrent aux apôtres et à leurs successeurs l'occasion de définir

d'une manière plus claire et plus précise les dogmes présentés à la foi des chrétiens.

La mort de Néron avait fait cesser la persécution; mais sous Domitien, l'un de ses successeurs, elle se ralluma avec violence par la haine de cet empereur contre les chrétiens qu'il rencontrait jusque dans son palais et dans sa famille (95). Parmi les martyrs qui glorifièrent cette époque, il faut citer l'apôtre saint André; Timothée, disciple de saint Paul, Denys l'Aréopagite, et surtout saint Jean l'évangéliste, que Domitien fit jeter dans une chaudière d'huile bouillante; l'apôtre n'en reçut aucun mal; le tyran humilié le relégua à Patmos, île de l'archipel, pour y travailler aux mines. C'est là que saint Jean écrivit son Apocalypse.

Domitien ayant été assassiné (96), la paix fut rendue à l'Église et saint Jean retourna à Éphèse, où, malgré son grand âge, il continua à instruire les disciples dont il était toujours entouré. *Mes chers enfants*, leur répétait-il sans cesse, *aimez-vous les uns les autres*. Ceux-ci lui demandèrent enfin pourquoi il leur disait toujours la même chose. *C'est*, leur répondit-il, *le précepte du Seigneur; si vous l'accomplissez, cela suffit*.

« La vieillesse de saint Jean n'était point chagrine; il ai-
« mait qu'on prît des récréations innocentes, et il en don-
« nait lui-même l'exemple. Un jour qu'il s'amusait à cares-
« ser une perdrix apprivoisée, un chasseur parut étonné de
« voir un si grand homme prendre plaisir à un jeu d'enfant.
« *Cet arc que tu tiens à la main, pourquoi ne le laisses-tu pas*
« *toujours tendu*, lui demanda saint Jean? *Parce qu'il se*
« *briserait*, répondit le chasseur. *C'est pour la même raison*,
« reprit ce saint, *que je donne quelque repos à mon esprit*.

Mais rien ne fait mieux connaître saint Jean, le disciple bien-aimé, l'apôtre de l'amour, que son zèle plein de tendresse pour les pécheurs. Ayant rencontré un jeune homme annonçant d'excellentes dispositions pour la vertu, il le confia à un évêque avec les plus pressantes recommandations. A son retour, Jean lui redemanda son fils. *Il est mort,* répondit l'évêque ; *il a abandonné la loi de Dieu et s'est joint à des brigands qui infestent la montagne où ils attaquent les voyageurs.* A cette nouvelle, l'apôtre gémit dans toute l'amertume de son cœur, puis il s'en alla vers le bois habité par les voleurs qui lui avaient ravi son fils. Dès que celui-ci l'eut reconnu, il se prit à fuir; mais Jean, malgré son grand âge, le suivit, en le suppliant de ne pas se dérober à la tendresse de son père. Le jeune homme vaincu se jeta à ses pieds et se convertit.

Saint Jean mourut à Éphèse, âgé de cent ans environ. Avec lui finirent les temps et l'enseignement apostoliques.

Empire romain.

La république n'existait plus que de nom. Toute l'autorité était aux mains d'Auguste qui, aux titres d'empereur, de prince du sénat, joignait, avec une sorte d'affectation, ceux de consul, de proconsul, de censeur, de tribun et de grand pontife. Pour flatter les sénateurs, il leur témoigna toujours les plus grands égards, n'ayant l'air d'agir que d'après leurs conseils; quant au peuple, il se l'attacha par des fêtes, des spectacles et des distributions, aussi bien que par la simplicité qu'il affichait sur sa personne et dans sa manière de vivre.

Auguste s'appliqua à la réforme des mœurs par de sages lois; mais ces lois ne corrigèrent rien; elles jetèrent à peine un voile sur des désordres qui augmentaient chaque jour.

Sous l'administration du nouvel empereur, Rome s'embellit et s'agrandit au point qu'elle renfermait une population de plusieurs millions d'habitants, dont plus de deux cent mille étaient nourris aux dépens du trésor public.

Auguste entretint des armées permanentes pour la garde des frontières et le maintien de son autorité, mais il n'y toléra jamais la licence comme Sylla et Antoine; il y fit régner au contraire une sévère discipline, après avoir purgé les légions de tous les esclaves qui s'y étaient enrôlés.

« Selon l'ancien usage, le triomphe était accordé seu-
« lement à celui sous les auspices duquel la guerre avait
« été conduite; ce fut dès lors à l'empereur seul qu'en
« revinrent les honneurs. Mais le système des conquêtes
« perpétuelles avait cessé avec la république, et la guerre
« ne devait plus avoir pour but que de conserver la tran-
« quillité. » (Cantu.)

L'empereur faisait sentir sa domination non-seulement sur les provinces réunies à l'empire, mais sur les peuples voisins ou tributaires. Ayant été pris pour arbitre entre Phraate et Tiridate, compétiteurs au trône de Parthie, il refusa de les soutenir, si ce n'est à la condition qu'on lui renverrait les enseignes enlevées à Crassus et tous les prisonniers romains; on n'osa pas lui refuser.

A la mort d'Hérode qui, ainsi que nous l'avons vu, avait obtenu en Judée le titre de roi, Auguste accorda à Archélaüs, fils d'Hérode, la plus grande partie des États paternels (6), mais plus tard il l'exila en Gaule. Hérode

Antipas, autre fils d'Hérode, avait été nommé tétrarque de la Galilée. La Judée, devenue province romaine, fut alors gouvernée par un procurateur dépendant du proconsul de Syrie. Ponce-Pilate, le juge inique qui condamna à mort Jésus-Christ, était procurateur de la Judée. Vers l'an 37, Agrippa, petit-fils d'Hérode, reçut de Caligula le titre de roi avec une partie de la Judée; son fils ne put lui succéder.

Cependant Tibère avait quitté Rhodes où il s'était retiré et il était retourné en Germanie. Avec le secours de Germanicus, fils de Drusus, son frère puîné, il battit de nouveau les barbares; à peine s'était-il éloigné, qu'une révolte éclata parmi ces tribus vaincues plutôt que soumises, et poussées à bout par la cupidité des gouverneurs romains. Arminius, prince chérusque, se mit à la tête de ses compatriotes et tailla en pièces les légions de Varus, qui se tua de désespoir. A la nouvelle de ce désastre, Auguste déchira ses vêtements en s'écriant : *Varus, Varus, rends-moi mes légions!* Puis il laissa croître ses cheveux en signe de deuil et arma toute la jeunesse romaine comme dans les grands dangers.

Tibère et Germanicus furent envoyés contre les Germains; mais déjà la division avait éclaté parmi eux, et Arminius, soupçonné d'ambition, avait été assassiné. Sa mort facilita l'expédition confiée à Germanicus. A son retour la flotte romaine fut presque détruite par une violente tempête.

Auguste était entouré de tous les honneurs et comblé de toutes les louanges; mais sa famille lui causait les plus amers chagrins. Sa fille Julie, qui avait épousé le général Agrippa dont elle avait deux fils, le déshonora

par d'affreux scandales; son neveu Marcellus, qu'il voulait adopter, mourut à dix-neuf ans. Alors les intrigues de Livie son épouse lui firent adopter Tibère qu'elle avait d'un premier mariage. Auguste y mit une condition, ce fut l'adoption par Tibère de Germanicus, fils de Drusus.

Auguste, âgé de soixante-seize ans, était à Nole quand il sentit sa fin approcher. Il fit sa toilette et demanda à ceux qui l'entouraient : *Ai-je bien joué ma comédie?* puis il ajouta aussitôt : *Applaudissez*, et rendit le dernier soupir (14). Il avait régné quarante-quatre ans. « L'huma-« nité entière n'était pour lui qu'une comédie, et l'homme « rien de plus qu'un acteur. Toute son existence n'avait « été en effet qu'une comédie dans laquelle il avait plus « cherché à paraître qu'à être. Sans caractère propre, il « s'était réglé sur les circonstances; indifférent au vice et « à la vertu, prêt à proscrire Cicéron ou à pardonner à « Cinna qui avait conspiré contre lui. Il faut convenir, « en effet, qu'il joua bien son rôle, si, après les proscri-« ptions, il put se faire passer pour humain, et pour brave, « après tant de fuites et de frayeurs. » (CANTU.)

A la mort d'Auguste l'empire était à l'apogée de sa puissance; il était borné à l'est par le Rhin, le Danube, la mer Noire et l'Euphrate; au sud par les déserts de l'Arabie, par l'Éthiopie et les sables de la Libye; à l'ouest et au nord par l'Océan. Plusieurs contrées qui n'étaient pas encore réduites en provinces romaines et qui le furent plus tard, étaient alors tributaires ou au moins dépendantes de Rome. La lassitude des proscriptions et des guerres avait fait accepter l'autorité d'Auguste quelque despotique qu'elle fut; à sa mort les choses avaient changé, aussi ses successeurs s'appliquèrent-ils à avilir la na-

tion pour la dominer plus facilement : la décadence de l'empire marcha avec rapidité.

Auguste avait institué pour son héritier Tibère, dont il avait dit en mourant : *Je plains le peuple romain; il va être broyé sous de bien lentes mâchoires.*

Le premier soin du nouveau maître de l'empire fut de faire faire à Auguste de magnifiques funérailles et de le faire mettre au rang des dieux. Tibère, qui avait épousé Julie, fille d'Auguste, affecta tout d'abord de se montrer ami de la liberté; cruel et ambitieux, il feignit de refuser le pouvoir dont on le priait de se charger, et refusa les titres de seigneur, de père de la patrie, de divin; corrompu et débauché, il ne parlait que de réformer les mœurs.

Pendant sa retraite à Rhodes, il se plaisait à interroger les devins, qu'il faisait ensuite précipiter du haut des rochers si leurs réponses lui paraissaient suspectes. Le grec Trasyle lui ayant annoncé la couronne : *Que t'arrivera-t-il à toi?* lui demanda Tibère. Le devin lui répondit qu'un péril le menaçait : Tibère surpris lui voua une grande amitié.

Une fois empereur, ce prince ne sut pas pousser la dissimulation jusqu'à paraître bienveillant et généreux, et il refusa d'acquitter les legs faits par Auguste. Son caractère féroce commença à se révéler par la mort des fils d'Agrippa qui, ainsi que Germanicus, lui portaient ombrage. Ce dernier était alors en Germanie; les légions, dont il était chéri, lui offrirent l'empire; son refus amena une violente sédition qu'il apaisa difficilement. Les soldats rentrés dans le devoir allèrent battre les Germains et venger Varus. Tibère, redoutant ce jeune héros, le rappela

à Rome; puis, inquiet de sa popularité, il saisit le prétexte de quelques troubles survenus en Orient pour l'éloigner, en le chargeant de pacifier ces provinces.

Tibère nomma en même temps gouverneur de la Syrie Pison, sa créature; lui et Plancine sa femme, chargés des instructions secrètes de l'empereur, entravèrent par tous les moyens les bonnes intentions de Germanicus et finirent par l'empoisonner. Il expira en chargeant Agrippine sa femme et ses amis du soin de le venger. Tous le pleurèrent. Les barbares eux-mêmes firent éclater leur douleur en apprenant sa mort; mais nulle part il ne fut plus regretté qu'à Rome, où sa veuve fut reçue avec de grands honneurs lorsqu'elle y rapporta les cendres de son époux.

Tibère, dès lors, cessa de dissimuler sa tyrannie. Il abolit les comices, ôta au peuple l'élection des magistrats et transféra tous ces droits au sénat, devenu si servile, que lui-même ne pouvait s'empêcher de s'écrier: *Ah! les misérables, nés pour l'esclavage!* Sous prétexte qu'il était le représentant du peuple, il s'appliqua la loi portée contre ceux qui offensaient la majesté du peuple romain. Alors les délateurs se multiplièrent, et tout devint motif d'accusation contre ceux qu'on voulait dépouiller de leurs biens. Parmi les délateurs se fit remarquer Séjan que ses criminels services élevèrent à la dignité de préfet du prétoire, c'est-à-dire général de la garde prétorienne, exclusivement réservée au souverain. Encouragé par ses succès, Séjan rêva le diadème. Pour se frayer le chemin au trône, il fit périr Drusus, fils de Tibère, et pour gagner de plus en plus les bonnes grâces de l'empereur, il trama avec lui la perte de la veuve de Germanicus, Agrippine, qui fut exilée à Pandatarie.

Tibère, craignant les Romains, s'était retiré dans l'île de Caprée, sur la côte de l'Italie, près de Naples, afin de s'y livrer à ses débauches en toute liberté. C'est là qu'il apprit la mort de sa mère Livie, sans en témoigner la moindre douleur. Séjan avait toute l'autorité ; il se croyait déjà en possession du trône, lorsque Tibère découvrit ses prétentions. L'empereur, effrayé, jura sa perte (31). Il écrivit au sénat et confia cette lettre à Macron, tribun du prétoire ; elle commençait par des plaintes contre Séjan et finissait en ordonnant de le mettre à mort. Le ministre, étourdi de ce coup inattendu, ne chercha pas à se défendre ; tous ses amis l'abandonnèrent et il fut massacré par le peuple ainsi que ses enfants.

Tibère, après avoir tremblé de l'ordre qu'il venait de donner, apprit avec joie la mort de son ministre. L'empire crut qu'il allait respirer ; il se trompait, et le vieillard de Caprée ne devint que plus féroce, justifiant ce que son maître avait dit de lui dans son enfance, lorsqu'il l'avait appelé : *Masse de boue détrempée avec du sang*. Les délateurs, de plus en plus récompensés, multipliaient les victimes que Tibère prenait plaisir à voir expirer dans les supplices. Ce qui console la vertu, c'est que ce monstre, tourmenté par le remords, ne goûta pas un instant de repos.

Enfin il se décida à sortir de Caprée, cherchant partout un bonheur qu'il ne rencontrait nulle part. Accablé d'infirmités précoces, fruits de ses débauches, il demandait en vain du soulagement à la médecine. Quand il fut sur le point de rendre le dernier soupir, il désigna pour son successeur Caïus Caligula, fils de Germanicus (37). Le peuple se réjouit de la mort du tyran, et réclama son

corps à grands cris pour le traîner aux gémonies (1).

Sous le règne de Tibère, qui disait qu'il voudrait que sa fin fût celle de l'univers, un théâtre de Fidènes, surchargé de spectateurs, croula sous le poids de la foule et tua ou blessa cinquante mille personnes.

Avant de quitter Rome pour Caprée, Tibère avait nommé Ponce-Pilate procurateur de la Judée. Peu de temps après, Jésus-Christ commença sa vie publique, et Tibère régnait sur l'empire romain, lorsque le Fils de Dieu donna sa vie sur la croix pour le salut du monde.

Quelques guerres avaient occupé les légions sur les frontières depuis la mort d'Auguste; sur plusieurs points les armées romaines furent battues; mais Tibère n'eut ni honte ni souci des affronts subis par l'empire. Il y eut des soulèvements dans la Gaule, dans la Dacie; partout ils furent facilement comprimés. L'événement militaire le plus remarquable de ce règne fut la conquête de la Cappadoce.

Tibère avait dit de Caligula : *J'élève un serpent pour le peuple romain,* cependant une grande joie salua l'avénement au trône du fils de Germanicus, et, en moins de trois mois, on égorgea cent-soixante mille victimes pour lui rendre les dieux propices (37). Les rois alliés lui firent hommage et tout semblait annoncer de beaux jours à l'empire. Caligula en imposa au peuple pendant près d'une année. A peine relevé d'une maladie qu'il fit à cette époque, il ne fut plus un homme, mais un monstre, et l'on ne sait si l'on doit appeler ses actions des crimes ou des folies. Il commença par se dire dieu, eut son

(1) Lieu où l'on exposait les corps des criminels suppliciés.

temple, ses prêtres, ses victimes ; sa tête remplaça, par son ordre, celle de toutes les statues de Jupiter, et les peuples s'agenouillèrent devant ce nouveau dieu. S'étant pris d'un fol amour pour son cheval Incitatus, il lui fit faire une écurie de marbre, une auge d'ivoire et des colliers de perles, lui donna des meubles, et des esclaves chargés de punir ceux qui troublaient son sommeil. Il voulait, dit-on, le faire consul.

A ces scènes grotesques, il mêlait le sang et la débauche : pour lui rien de sacré. Par caprice il força son beau-père Silanus à se tuer. Il nourrissait des animaux avec la chair des criminels qu'il leur faisait jeter vivants, la viande de boucherie étant trop chère : auparavant il exigeait qu'on leur arrachât la langue pour ne pas être importuné par leurs cris. Si quelqu'un n'applaudissait pas aux jeux qu'il faisait donner, il le faisait scier en deux : il obligeait les pères d'assister au supplice de leurs enfants, puis il les invitait à dîner, les avertissant de ne laisser paraître aucune affliction. *Fais en sorte*, disait-il au bourreau en lui livrant des victimes, *qu'ils se sentent mourir*. Ce monstre regrettait que le peuple romain n'eût pas qu'une tête pour l'abattre d'un seul coup. Jaloux de tout mérite, il voulait anéantir Homère, et bannissait des bibliothèques Virgile et Tite-Live.

Ses débauches passent toute croyance et ne peuvent se raconter. Il se baignait dans des essences précieuses et dépensait deux millions dans un repas.

Caligula voulait être aussi conquérant. Il se rend donc sur les bords tranquilles du Rhin tantôt avec une rapidité que les légions ne peuvent suivre, tantôt dans une litière portée par des esclaves ; là, ne trouvant pas d'en-

nemis, il en suppose, et revient en toute hâte ; mais, comme il fallait des prisonniers pour orner son triomphe, il prend des Gaulois de haute taille et les jette en prison en attendant son retour à Rome.

Il fit apporter à Lyon des meubles précieux de ses ancêtres pour les vendre à un encan qu'il présida lui-même, forçant les plus riches citoyens de les acheter au prix indiqué. De retour en Italie, il multiplia ses excès et ses cruautés.

Les Juifs seuls osèrent résister à ce monstre et refusèrent de l'adorer ; pour justifier leur conduite, ils lui députèrent leurs meilleurs orateurs. Caligula leur adressa des reproches, mais, les accusant de folie plutôt que de crime, il les laissa vivre.

L'irritation de la noblesse était à son comble : le tribun des cohortes prétoriennes, ennemi personnel de Caligula, conjura avec d'autres prétoriens et le poignarda. Sa femme et sa fille eurent le même sort (41).

« Si les folies impitoyables de cet infâme empereur « furent sans influence sur les destinées des nations, elles « montrent du moins où en étaient les hommes au mo- « ment le plus splendide de l'antiquité. » (CANTU.)

A la nouvelle de la mort de Caligula, le sénat, recouvrant un peu de son ancienne énergie, déclara qu'il voulait rétablir la république ; mais le peuple et l'armée demandèrent un empereur. Pendant ces discussions et le tumulte qui les accompagna, un soldat qui errait dans le palais, ayant aperçu, caché derrière une tapisserie, Claude, le frère de Germanicus, l'oncle et le jouet de Caligula, le salua empereur, tandis que le stupide Claude se jetait à ses pieds et lui demandait la vie. Tous les

autres soldats applaudirent, et le nouvel empereur fut porté en triomphe jusqu'au camp. Le sénat et le peuple furent contraints de ratifier ce qu'avait fait l'armée.

Depuis longtemps l'imbécillité de Claude était devenue proverbiale, et il était la risée de la cour; cependant il ne manquait pas de connaissances, ce que prouvent les mémoires et des histoires considérables qu'il a laissés, dont une partie est écrite en grec. En montant sur le trône il agit d'abord avec sagesse, refusa d'être adoré, abolit les accusations de lèse-majesté et adoucit le sort des esclaves. Il s'occupa de travaux utiles, fit réparer le port d'Ostie et travailler à dessécher le marais Fucin dans le pays des Marses.

Mais la timidité et la faiblesse de Claude lui attirèrent le mépris des Romains; incapable de se conduire par lui-même, il s'abandonna à la conduite des autres; et par faiblesse, il commit autant de crimes que Tibère par atrocité (43). Ce qui, en effet, a rendu odieux le règne de ce prince, ce fut la puissance des favoris et les débauches de son indigne épouse Messaline, dont le nom est devenu une injure. Claude, le maître du monde, obéissait à des affranchis et à des eunuques tels que Polybe, Narcisse et Pallas : grâces, faveurs, punitions, tout dépendait d'eux. Ils faisaient signer au faible empereur des dons et des condamnations à leur gré; c'est ainsi qu'ils firent mettre à mort un grand nombre de sénateurs, de chevaliers et d'autres personnages illustres.

Claude passa en Bretagne à la tête des légions; aidé par le géneral Aulus Plautius, il soumit le midi de cette contrée à la domination romaine (44).

Cependant il était de plus en plus le jouet des Romains et l'objet de leur mépris. Juger était une de ses récréations ; il ne manquait jamais de siéger et prononçait quelquefois des sentences absurdes. S'il lui arrivait de s'endormir au bruit des plaidoiries, il s'écriait en s'éveillant : *Je donne gain de cause à celui qui a raison.* Une autre de ses passions fut le jeu, et rien ne lui était impossible pour la satisfaire.

On ne parlait à Rome que des excès et des désordres de Messaline : Claude seul les ignorait. Cette femme infâme osa épouser publiquement un jeune homme, nommé Silius. Alors le favori de l'empereur, Narcisse, qu'elle avait offensé, vint en prévenir Claude et en obtint la condamnation de Messaline. Claude la révoqua bientôt ; mais c'était trop tard, son odieuse épouse n'était plus. Il fut si peu ému de cette mort que quelques jours après il l'avait oubliée et demandait, en se mettant à table, pourquoi l'impératrice ne paraissait pas.

L'empereur ne tarda pas à épouser sa nièce Agrippine (48), fille de Germanicus et sœur de Caligula, aussi débauchée et plus ambitieuse que Messaline. Déja veuve, elle avait un fils nommé Domitius Néron, qu'elle donna pour époux à Octavie, fille de Claude ; fière et impérieuse, la nouvelle impératrice força l'empereur à adopter Néron, au détriment de son propre fils Britannicus qu'il avait eu de Messaline. Elle venait d'en obtenir la promesse de le désigner comme son héritier, lorsqu'elle le vit tout à coup rendre sa tendresse à Britannicus. Inquiète de ces dispositions, elle en prévint les conséquences en empoisonnant Claude (54).

Sous le règne de ce prince, la Mauritanie fut soumise et divisée en deux provinces, la Césarienne et la Tingitane.

Le crime d'Agrippine assura le trône à Néron, sous le nom duquel elle espérait régner, car il avait à peine dix-sept ans. Elle avait donné pour maîtres à son fils Burrhus pour l'art militaire, Sénèque pour l'éloquence et la morale. Personne ne réussit plus mal que celui-ci dans l'éducation d'un prince; Néron n'apprit de son précepteur que quelques phrases et l'art de déguiser ses vices.

Rome cependant crut à une ère de bonheur. Après avoir célébré l'apothéose de Claude, Néron se concilia tous les cœurs par ses largesses et sa bonté : *Plût au ciel que je ne susse pas écrire!* s'écria-t-il un jour, en signant la condamnation d'un criminel; et cette parole, répétée de bouche en bouche, fit concevoir les plus belles espérances, après les règnes sanglants des bourreaux et des affranchis.

Néron se lassa de dissimuler. Fatigué de la domination de sa mère, il résolut de l'éloigner; Agrippine, dans un accès de colère, parla alors des droits de Britannicus; c'en fut assez pour que ce jeune prince fût empoisonné et Agrippine éloignée du palais. Elle se retira dévorée de rage tandis que son fils cherchait les moyens de s'en débarrasser. Il feignit donc de se réconcilier avec sa mère et l'invita à une fête à Baïa; le navire chargé de la reconduire, disposé à cet effet, s'ouvrit et la malheureuse princesse tomba à la mer, mais elle s'échappa à la nage. La haine de son fils sut découvrir sa retraite; il l'envoya tuer par un affranchi : *Frappe ce sein qui a porté Néron*, lui dit-elle, dès qu'elle l'aperçut, et elle tomba baignée dans

son sang. Dès lors le remords s'attacha au parricide, et pourtant le peuple et le sénat applaudirent à ce crime.

Rentré à Rome, Néron joignit la folie à la cruauté : tour à tour poëte, comédien, musicien, il paraissait sur le théâtre et les spectateurs devaient applaudir. Pour refaire son trésor, il avait recours aux confiscations et aux emprisonnements ; chaque jour était marqué par de nouveaux meurtres et de nouvelles injustices : les provinces étaient ruinées, les temples des dieux pillés ; mais le peuple aimait Néron qui multipliait les fêtes, les distributions de vivres et d'argent. Les sénateurs avilis se prosternaient devant l'empereur, le redoutant plus encore qu'ils ne le haïssaient.

Néron, choqué de l'irrégularité des constructions de Rome, conçut et fit exécuter l'odieux projet de brûler cette ville (65) : l'incendie dura six jours et sept nuits. Pendant ce temps l'empereur contemplait cet affreux spectacle du haut d'une tour, chantant sur sa cithare la destruction de Troie. Il éleva sur les ruines qu'il avait faites le palais d'or, d'une magnificence à peine croyable. Les villes et les provinces furent dépouillées pour subvenir aux frais de ces splendides constructions.

Les grands de Rome, que menaçait la tyrannie de Néron, conspirèrent contre lui ; leur dessein fut découvert. Les premiers arrêtés dénoncèrent les autres, et les coupables furent livrés à l'infâme Poppée, pour laquelle l'empereur avait répudié Octavie, et à Tigellin, son digne ministre. Sénèque et Lucain son neveu, enveloppés dans la conspiration, furent condamnés à mort et s'ouvrirent les veines. Pison, le chef du complot, n'attendit pas sa condamnation, il se tua.

La conspiration de Pison avait suivi de près l'incendie de Rome ; Néron, pour détourner la haine des Romains, rejeta tout l'odieux de ce crime sur les chrétiens déjà nombreux. C'est alors qu'eut lieu l'affreuse persécution dont il a été question dans l'histoire de l'Église, et qui a légué à tous les siècles le nom de Néron écrit en lettres de sang.

Pendant que les cruautés de l'empereur effrayaient Rome, les légions se couvraient de gloire sur les frontières. Les Bretons avaient repris les armes ; Paulinus, lieutenant de l'empire, pour détruire leur nationalité voulut anéantir leur culte ; les indigènes reculèrent devant la persécution jusque dans l'île de Mona, (Anglesey) centre du Druidisme. Paulinus alla les y attaquer, les écrasa, et construisit des forts où il laissa garnison. L'insurrection gagnait à l'est : Baodicée, reine, prêtresse et général, conduisit ses sujets contre les Romains et les battit ; mais elle ne put tenir devant la discipline romaine ; vaincue, elle s'empoisonna et Paulinus força les Bretons à la paix.

La guerre civile n'avait pas cessé chez les Parthes dont les princes s'entr'égorgaient pour conserver la couronne ou s'en emparer. Les Romains se bornaient à quelques froides protestations, à quelques mouvements de troupes, attendant que leur intérêt leur indiquât d'agir avec vigueur. Corbulon était à la tête des légions en Orient ; sur un ordre de Néron, il attaqua Vologèse, roi des Parthes, lui enleva l'Arménie dont il s'était emparé, et la rendit à Tigrane, descendant des anciens rois de cette contrée. L'empereur, jaloux de Corbulon, le remplaça par Pétus ; celui-ci ayant été battu, on rappela Corbulon.

Le général Romain mit de nouveau les Parthes en déroute et plaça sur le trône Tiridate, frère de Vologèse.

Néron conçut alors le désir de faire des conquêtes; il passa en Grèce avec une armée nombreuse composée de comédiens et de chanteurs, aussi se contenta-t-il de la victoire dans les jeux olympiques, puis il rentra à Rome en triomphe, faisant parade de dix-huit cents couronnes qu'il s'était fait décerner. Corbulon fut à ce moment rappelé et condamné à mort en récompense de ses services.

Tout à coup on apprit qu'une révolte venait d'éclater en Espagne et dans les Gaules (68). Vindex, qui commandait dans cette dernière province y avait excité un soulèvement général, et Galba, gouverneur de l'Espagne, avait accepté le titre d'empereur à la prière de Vindex. A la tête d'une armée nombreuse Galba marcha sur Rome où se trouvait alors Néron. Le lâche empereur perdit la tête à cette nouvelle, hésitant entre les partis extrêmes. Dans son désespoir, en apprenant que les légions l'abandonnaient, il se frappait la tête contre les murs de son palais. Le peuple se tournant brusquement contre lui abat ses statues, « les prétoriens désertent; ses gardes lui enlè-« vent jusqu'aux couvertures de son lit, et une petite « boîte de poisons préparés par la trop célèbre Locuste « qui, par son ordre, avait fait périr tant de victimes. » (Cantu). Néron voulait se tuer; le courage lui manqua. Il prit la fuite chez son affranchi Phaon. Comme ses ennemis approchaient il saisit un poignard; mais il fallut lui conduire la main : *Oh! quel dommage*, s'écria-t-il en mourant, *qu'un tel musicien périsse!* Il n'avait pas 32 ans (68).

Le peuple, ivre de joie, courait par les rues coiffé du bonnet de la liberté. La famille des Césars s'étant éteinte

dans Néron, l'empire va devenir la proie du plus fort et du plus ambitieux.

Arrêtons-nous un instant pour étudier Rome sous les Césars. Rien ne donne plus l'idée de la dépravation des mœurs romaines que le spectacle hideux de la vie des empereurs depuis Auguste; mais si l'on regarde attentivement la société, où la vertu et l'humanité n'avaient plus même de nom, on reconnaît que cet égoïsme universel résultait de la négation de tout dogme : les Romains ne croyaient plus aux dieux, ils n'avaient que des superstitions. Passionnés pour les divinations, tout homme riche avait un astrologue parmi ses esclaves. Il n'y avait plus ni religion ni morale; tout était permis au plus fort, au plus riche, au plus adroit; aussi vit-on alors une corruption plus profonde qu'en aucun autre temps. Est-il étonnant que les Romains, après avoir épuisé toutes les émotions douces, en fussent venus à prendre plaisir à voir couler le sang dans les cirques et sur les théâtres?

« Ce n'était pourtant pas un peuple ignorant et gros-
« sier que le peuple romain; la culture de l'esprit et la
« civilisation y étaient arrivés au comble, et les jouissances
« d'aujourd'hui sont loin de pouvoir soutenir la compa-
« raison avec ce qui était alors. Les plus belles poésies,
« les ouvrages historiques les plus admirables circulaient
« dans les mains de tous. La multitude recevait sans
« travail sa nourriture; elle assistait à des spectacles
« gratuits d'une magnificence inouie; elle se promenait
« sous des portiques, prodiges d'art et de richesse.
« Huit cents thermes lui offraient les plaisirs du bain,
« d'où elle sortait pour courir au théâtre. » (Cantu).

Mais à côté de ce peuple libre que les Césars nourris-

saient et auquel on prodiguait les spectacles, souffraient et travaillaient des milliers d'esclaves, chargés de tous les travaux, nourris à peine avec du pain et du sel, et qu'on enfermait la nuit dans des espèces de souterrains appelés *ergastules*. Leurs maîtres avaient sur eux droit de vie et de mort, et quand on lit ce que raconte l'histoire de la manière dont ils étaient traités, on se demande ce qu'était cette civilisation dont Rome était si fière.

Quant aux riches, leur luxe et leur mollesse passent toute croyance. Des centaines d'esclaves entouraient le Romain, faisaient tout pour lui et ne lui laissaient que le sentiment de la jouissance et le travail de la pensée. Mais ce luxe égoïste avait développé à Rome la passion de la bonne chère à tel point, que c'était à qui engloutirait cinq dîners par jour, et ces dîners coûtaient des sommes considérables. Sous Tibère, un seul poisson fut vendu quatre-vingt-dix-neuf mille francs. Apicius se tua, croyant ne pouvoir vivre avec une fortune de deux millions. Le cuisinier était en conséquence l'esclave le plus important. Mais, plus encore que la mollesse et la gourmandise, la passion de ce temps était la manie de l'extraordinaire dans les palais, les meubles et les objets d'art.

Un des caractères bizarres de ce siècle était une sorte de dégoût de la vie qui saisissait parfois les heureux, les lâches aussi bien que les forts, et les conduisait au suicide. « Quelques-uns y avaient recours par simple lassitude de « vivre, pour n'avoir plus tous les jours l'ennui de se « lever, de manger, de boire, de se coucher, d'avoir « froid et chaud, de voir toujours le printemps, puis « l'été, puis l'automne et l'hiver, sans jamais rien trouver

« de nouveau (CANTU). » Ce courage du suicide, dont on faisait alors parade, n'était autre chose que l'égoïsme.

« Il y avait donc à cette époque d'immenses richesses, « une grande culture d'esprit, un vaste empire, de larges « et belles routes, des armées, des flottes puissantes, un « commerce qui s'étendait aux derniers confins de la « terre. Tous les éléments dont se compose pour quel- « ques-uns la prospérité sociale se trouvaient réunis. « Mais cela suffit-il? Un regard jeté sur l'empire romain « peut résoudre la question. Qu'y trouve-t-on en effet? « Le désordre de l'intelligence, l'absence des principes « sociaux, religieux, philosophiques; une dépravation « profonde, le vice et l'impiété érigés en système ; la fé- « rocité chez les maîtres et chez les esclaves et l'adula- « tion chez les philosophes. (CANTU). »

Tel était le monde moral lorsque le christianisme parut; à l'égoïsme il opposa la charité, à l'orgueil l'humilité, au sensualisme grossier la mortification, à la corruption la chasteté. Doit-on s'étonner que le paganisme ait réagi contre cette doctrine nouvelle par trois siècles de persécution ?

Revenons maintenant à ce qui se passa quand on apprit la mort de Néron.

Galba avait tremblé un moment et hésité à prendre le titre d'empereur; mais la nouvelle de la fin du tyran le ranima, et il se dirigea vers Rome. Cependant Sabinus, préfet du prétoire, y avait pris la pourpre impériale ; l'abus qu'il fit aussitôt du pouvoir irrita ses soldats, qui le massacrèrent et proclamèrent Galba. Celui-ci, malgré une certaine réputation de douceur, était cruel comme tous les Romains, et il livra aux supplices ceux qu'il sa-

vait lui être opposés. Cependant ce qui lui aliéna surtout le peuple fut son avarice. Voulant se donner un successeur, il choisit Pison, jeune homme généralement estimé, et il l'adopta. Ce choix mécontenta Othon, favori de Néron, et qui, ayant bien servi Galba, aspirait à cette faveur. Il excita donc une révolte dans l'armée et parmi le peuple, et lorsque le vieil empereur parut pour l'apaiser, il fut massacré (69). Il avait régné neuf mois et demi et était âgé de soixante-treize ans. Othon fit aussitôt mettre à mort Pison et les favoris de Galba. Le même jour, des fêtes furent données au peuple, et le lendemain Othon fut salué au Capitole du titre de César Auguste. Dès ce moment il fut assailli par le remords de ses crimes et il ne connut plus de repos. Mais déjà il avait un rival dans Vitellius que les légions de Germanie venaient de proclamer empereur, et dont les deux généraux, Cécina et Valens, avaient une grande réputation. Maîtres de la Gaule, ceux-ci s'avançaient en Italie, ravageant tout sur leur passage. Othon marcha à leur rencontre à la tête d'une armée; il eut d'abord quelques succès, mais ayant essuyé une sanglante défaite près de Bédriac, entre Crémone et Mantoue, il brûla ses papiers, distribua son argent et se tua. Il avait régné trois mois.

Lorsque Vitellius apprit la mort d'Othon, il se dirigea vers Rome où l'avait précédé sa réputation de gourmandise. Il ne savait, en effet, que boire, manger, jouer, se parfumer. Arrivé en Italie plusieurs jours après le combat de Bédriac, il se complut à visiter le champ de bataille : *Le cadavre d'un ennemi mort sent toujours bon*, dit-il à ceux qui l'entouraient.

Abandonnant le soin du gouvernement à Cécina, à

Valens et à son favori Asiaticus, il n'avait qu'un souci, c'était de bien manger, et il faisait jusqu'à cinq repas par jour. Les trésors et les vaisseaux de l'empire semblaient destinés à servir la vile passion de cet indigne empereur. Aussi cruel et sanguinaire que gourmand, Vitellius se jouait des tortures des nombreuses victimes qu'il envoyait à la mort. Le peuple, mécontent d'un tel maître, apprit avec joie que les légions d'Orient avaient proclamé empereur Vespasien, leur général, alors occupé à soumettre les Juifs révoltés.

Cécina et Valens se mirent à la tête de l'armée de Vitellius. Le premier rencontra près de Crémone, Primus, général de Vespasien, conduisant des légions de l'Illyrie : un grand combat eut lieu ; la défection de Cécina assura la victoire à Primus. Valens se voyant perdu prit la fuite ; il fut arrêté et mis à mort. Vitellius, hors de lui, faisait massacrer tous ceux qui venaient lui annoncer ce qui se passait, et cherchait à oublier à table des malheurs auxquels il refusait de croire.

Sabinus, frère de Vespasien, était alors préfet de Rome ; fidèle à l'empereur tant qu'il put résister, il l'engagea à abdiquer quand il apprit la victoire et l'arrivée de Primus.

Tout à coup le peuple, qui l'instant auparavant haïssait Vitellius et qui devait le lendemain traîner son corps dans le Tibre, prend sa défense, attaque et brûle le Capitole et tue Sabinus. Primus, à cette nouvelle, marcha sur Rome ; après une sanglante bataille, il pénétra dans la ville le fer à la main et massacra cinquante mille hommes. Vitellius abandonné, voulut fuir, puis il se cacha dans un chenil ; on l'en arracha pour le traîner dans la

rue et le massacrer. Rome avait vu trois empereurs en moins d'un an. Vespasien était d'une famille ni ancienne ni illustre; il s'était élevé au service de Caligula, qui l'avait fait sénateur. Lorsqu'il reçut de Néron la mission de soumettre les Juifs rebelles, Vespasien se montra excellent capitaine et gagna l'affection des soldats en partageant leurs souffrances.

Le sénat, plus que jamais vil et flatteur, s'était empressé de sanctionner le choix qu'avaient fait les légions d'Orient. Vespasien fut le seul empereur qui, une fois sur le trône, se montra meilleur. Son premier soin fut de rétablir la paix et de faire régner les lois oubliées. Les Romains l'accusaient d'avarice; mais on est disposé à lui pardonner ce vice, quand on songe aux prodigalités et aux dilapidations de ses prédécesseurs; au reste, cela ne l'empêcha pas de faire exécuter de grands et utiles travaux et de venir en aide à des sénateurs dans le besoin.

Bientôt des révoltes éclatèrent sur les frontières et dans les provinces de l'empire. Les Daces donnèrent le signal et passèrent le Danube; ils furent vaincus et refoulés au delà de ce fleuve. Les Bataves, alliés des Romains plutôt que leurs sujets, s'unirent aux Gaulois sous la conduite de Civilis et eurent de tels succès que le gaulois Sabinus se fit proclamer empereur; mais des forces considérables ayant été réunies contre eux, ils furent défaits. Civilis obtint la paix, Sabinus se cacha pendant neuf ans dans une caverne avec son épouse Éponine. Ils furent enfin découverts et conduits à Rome avec leurs enfants. Éponine, se jetant aux pieds de Vespasien, lui dit en les montrant : *J'ai élevé ces deux enfants dans un antre, afin que nous fussions plus de suppliants à embrasser tes genoux.*

L'empereur n'eut pas la générosité de leur pardonner : ces infortunés furent mis à mort.

Cependant Titus, en Orient, avait continué contre les Juifs la guerre dont son père l'avait chargé, lorsqu'il avait été appelé à Rome pour recevoir le titre impérial. Quand elle fut terminée, Titus revint en toute hâte protester de sa fidélité à son père près duquel il avait été faussement accusé d'aspirer à l'empire. Dès ce moment ils partagèrent le pouvoir. C'est alors que furent élevés l'arc de triomphe qui porte encore le nom de Titus, et un temple à la paix pour attester la fin des guerres.

Vespasien, se sentant attaqué d'une maladie mortelle, dit, en se raillant de l'apothéose accordée à ses prédécesseurs : *Je sens que je deviens Dieu !* Près d'expirer, il se fit soulever, disant qu'un empereur devait mourir debout (79). Titus lui succéda et mérita le titre de *Délices du genre humain*, après avoir été comparé à Néron pour les excès et les cruautés de sa jeunesse. En effet, à peine revêtu de la pourpre, Titus démentit sa première réputation par sa générosité et sa clémence. Son frère Domitien ayant conspiré contre lui, il lui pardonna et lui offrit une part de l'autorité. Le peuple avait accès auprès de lui à toute heure, et lorsque l'occasion lui avait manqué de faire le bien : *Mes amis*, disait-il, *j'ai perdu ma journée.*

Sous son règne eut lieu la première éruption du Vésuve qui engloutit Pompéies et Herculanum; Pouzzoles et Cumes furent détruites, toute la Campanie bouleversée ; un incendie affreux dévora une partie de Rome, et une peste cruelle vint encore ajouter aux maux des Romains. Titus répara à ses frais les désastres auxquels il était pos-

sible de remédier, et se montra le père de ses sujets par un dévouement sans exemple. Une mort prématurée l'enleva à l'amour des Romains, lorsqu'il était âgé seulement de quarante et un ans (81).

Domitien, frère de Titus, fut accusé de l'avoir empoisonné pour arriver plus vite au pouvoir. Le nouvel empereur affecta d'abord une grande douceur et beaucoup de générosité; mais son naturel farouche et sanguinaire prit bientôt le dessus, et chacun put prévoir ce que Rome avait à attendre de ce maître aussi vain que cruel. Jaloux de la gloire qu'Agricola venait d'acquérir à la tête des légions en reculant les limites romaines en Bretagne, il le rappela et le relégua à la campagne.

Les Daces, repoussés au commencement du règne de Vespasien, reprirent les armes avec succès. Domitien accourut et, après plusieurs victoires, refusa la paix que lui offrait Décébale leur roi. Il eut bientôt à s'en repentir; attaquée avec fureur, son armée essuya une déroute complète, et ce fut à son tour d'acheter honteusement la paix par un tribut qu'il s'engagea de payer aux barbares.

En rentrant à Rome, Domitien se fit décerner les honneurs du triomphe et fit chanter ses exploits par les poëtes. Cruel par goût, il ordonna tant d'exécutions qu'il défendit qu'on en tînt registre; perfide à l'excès, ses caresses étaient un présage de mort. Il aimait à voir expirer ses victimes et à compter, pour ainsi dire, leurs larmes et leurs souffrances. Avare et débauché, il persécuta les chrétiens dont la vertu lui était un reproche. « Sous le « règne de ce tyran, les Romains n'osaient se communi- « quer leurs pensées ni gémir ensemble. Comme tous « les mauvais princes, Domitien avait en horreur l'his-

« toire et les historiens... Enfin il bannit tous les philo-
« sophes et les hommes de lettres. » (CANTU.)

On dit que sa femme ayant trouvé une liste de ceux qu'il voulait faire périr, et y ayant lu son nom, le prévint en le faisant assassiner par un affranchi. Il avait régné quinze ans. Le sénat, qui la veille prodiguait à Domitien les plus viles adulations, lui refusa les honneurs divins, et, pour prévenir le choix de l'armée, il nomma empereur Coccéïus Nerva, de famille consulaire, quoique de l'île de Crète (96). La douceur de son gouvernement fit oublier la tyrannie de son prédécesseur. Il rappela les chrétiens, menaça les délateurs et protégea les gens de lettres. Ayant découvert une conspiration, il fit venir les conspirateurs et, leur remettant des épées : *Essayez sur moi*, leur dit-il, *si elles sont bonnes*. Il disait aussi : *La bonne conscience vaut un royaume*. Nerva, effrayé de la licence des soldats que sa douceur ne pouvait contenir, s'associa Trajan, général espagnol, alors à la tête des légions en Germanie ; il mourut trois mois après (98).

OBSERVATION.

Nous ne dirons rien des autres nations dont nous avions parlé dans les siècles précédents; l'empire ayant étendu sa domination sur tous les peuples, ils ne nous sont connus pendant quelque temps que par leurs rapports avec les Romains, par conséquent nous voyons dans l'histoire de ces derniers tout ce qui les concerne.

BELLES-LETTRES.

« La littérature si brillante du temps d'Auguste ne dé-
« clina pas par degré; elle tomba tout à coup. Cela prouve

« qu'il influa peu sur le siècle qui garda son nom et sur « les génies dont il fut le contemporain... Après lui la lit- « térature fut plutôt anéantie que corrompue. » (CANTU.)

La véritable éloquence était étouffée sous la tyrannie qui ne tolérait pas la libre expression de la pensée, et l'on amusait les jeunes gens qui en étudiaient les règles à des exercices aussi vains qu'extravagants. Quintilien, l'un des meilleurs maîtres de cette époque, quoiqu'il ne fût pas complétement exempt d'affectation, osa le premier protester contre ce mauvais goût.

Le littérateur le plus digne d'attention de ce siècle est *Pline le Jeune*, neveu de Pline le Naturaliste. Élève de Quintilien, il se distingua par son éloquence et écrivit le panégyrique de Trajan dans un style trop étudié et sans naturel.

La poésie lyrique fut cultivée par *Lucain;* l'art dramatique ne nous a laissé aucun nom célèbre; la satire fut illustrée par *Juvénal* et *Perse*.

L'écrivain grec le plus remarquable de la fin de ce siècle fut *Lucien*.

L'histoire, plus heureuse que la poésie, s'est enrichie des œuvres de *Tacite*, historien et philosophe, resté sans tache au milieu de la corruption générale. Il a mérité d'être appelé par Bossuet *le plus grave des historiens*, et par Racine *le plus grand peintre de l'antiquité*. *Suétone*, *Paterculus*, *Valère Maxime* qui l'ont suivi, n'en ont pas approché. Le Juif *Josèphe* écrivit en hébreu moderne, puis traduisit en grec les guerres des Juifs dont il fut témoin et auxquelles il prit part; ses ouvrages furent si fort goûtés qu'on lui éleva une statue à Rome.

Plutarque, né en Grèce, vint à Rome pour faire for-

tune; il doit être cité, non à cause du mérite de son style, mais pour la *Vie des hommes illustres* qu'on lui doit et qui eut une grande réputation de son temps.

La philosophie ne nous donne que le nom du stoïcien *Épictète* et celui de *Sénèque*, le précepteur de Néron, dont la doctrine sèche et la morale sentencieuse ne furent jamais d'accord avec sa conduite et ses basses flatteries qui ne le sauvèrent pas de la mort.

Sénèque mérite aussi d'être mentionné sous le rapport de la science; il a laissé sur la physique des livres qui ne manquent pas d'un certain mérite.

Pline l'Ancien ou le *Naturaliste* a laissé une *Histoire naturelle*, vaste compilation des auteurs qui avaient écrit avant lui sur ce sujet. Dans ses ouvrages, il nie Dieu et se raille de la Providence.

Ptolémée vers la fin de ce siècle s'occupa scientifiquement de la géographie; il a donné son nom au système qui place la terre au centre de l'univers, non qu'il l'ait inventé, mais à cause de la manière dont il le soutint et l'expliqua.

Nous ne parlerons pas des écrivains ecclésiastiques, *saint Matthieu*, *saint Marc*, *saint Luc* et *saint Jean* qui nous ont laissé dans l'Évangile le récit admirable de la vie et des actions de Jésus-Christ; ni de *saint Paul*, de *saint Pierre*, de *saint Jean*, de *saint Jacques* et de *saint Jude* dont les épîtres font partie de l'Écriture sainte : leurs écrits sont par cela même l'objet de notre foi et au-dessus de toute critique.

Au-dessous de ces auteurs inspirés de Dieu, l'Église nous offre les noms du pape *saint Clément*, de *saint Ignace* et d'*Hermas* qui enrichirent les lettres et

contribuèrent à l'instruction des premiers chrétiens.

Pendant ce siècle « l'art se fit esclave des empereurs; « il ne sut plus que bâtir des amphithéâtres, construire « des maisons dorées pour Néron et remplacer la tête de « ses anciens dieux par celle de Caligula. » (E. CARTIER.)

RÉCAPITULATION DU 1er SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Église. — La naissance de Jésus-Christ ouvre ce siècle et commence l'ère chrétienne. Après trente ans d'une vie obscure et cachée et trois ans consacrés à la prédication de son Évangile, le Messie, méconnu des Juifs, meurt sur la croix, ressuscite et monte au ciel. Le Saint-Esprit vient rendre les apôtres capables de prêcher la doctrine de leur divin Maître, et l'Église sort du cénacle. Quelques années après l'Évangile est répandu presque partout. Les Juifs d'abord, puis les empereurs s'en émeuvent, et la persécution s'allume contre les disciples du Christ qui ont pris à Antioche le nom de *Chrétiens*. Néron est le premier persécuteur. Pierre et Paul sont martyrisés à Rome, les autres apôtres dans les pays qu'ils sont allés évangéliser. Domitien est digne d'être le second ennemi de l'Église naissante.

Quelques années auparavant, les terribles prophéties de Jésus-Christ contre Jérusalem se sont accomplies; la synagogue est rejetée, le temple et la ville déicide sont réduits en cendres, les Juifs massacrés et dispersés.

Les hérésies attaquent la foi que prêche l'Église;

mais la vérité et la sainteté triomphent de la corruption universelle, de la persécution, de l'esprit d'erreur ; et chaque jour voit augmenter le nombre des disciples du Christ.

Empire Romain. — L'empire a remplacé la république. Rome c'est le monde, et l'empereur c'est Rome ; aussi l'histoire, qui enregistre les moindres actions des Césars, indique en courant les victoires et les défaites des armées. Auguste, adoré des Romains, malgré ses proscriptions, règne avec gloire et douceur ; cependant ses légions sont détruites en Germanie et de cruels chagrins domestiques empoisonnent sa vieillesse.

Tibère, son fils adoptif, lui succède et porte sur le trône tous les vices de Rome païenne. Pison et Séjan sont ses dignes ministres. Caprée voit les débauches de l'infâme Tibère qui meurt dans une vieillesse honteuse et anticipée. Caïus Caligula, fils de Germanicus, le neveu de Tibère, fait paraître un instant de sagesse que ses atroces cruautés et ses monstrueuses folies font oublier.

Son oncle Claude le remplace. Ses commencements sont heureux ; mais son incapacité ressemble à de la cruauté : ses affranchis règnent pour lui et Messaline scandalise Rome si corrompue. Claude va faire la conquête du midi de la Bretagne, tandis que ses lieutenants soumettent la Mauritanie.

Néron, fils d'Agrippine, femme de Claude, efface par ses cruautés le souvenir de ses premières années. Meurtrier de sa mère, premier persécuteur de l'Église, rien ne l'arrête dans la voie du crime. Il ne pardonne jamais, pas même le succès, et son général Corbulon est mis à mort pour avoir vaincu les Parthes. L'empire s'indigne ;

une révolte éclate et Néron meurt lâchement. Il est remplacé par Galba que les légions ont fait empereur. Othon le renverse, puis Vitellius accourt de la Germanie et triomphe de son rival à Bédriac. Rome ne rougit pas d'un tel maître ; il faut que les légions d'Orient se chargent de secouer un joug aussi odieux en proclamant empereur leur général Vespasien. La modération monte un moment avec lui sur le trône. Sous son règne Jérusalem et son temple sont renversés, les Juifs dispersés selon la prédiction de Jésus-Christ.

Titus, le fils de Vespasien, lui succède. Il mérite le nom de *Délices du genre humain*. Son règne est désolé par la première éruption du Vésuve, un incendie terrible et une peste affreuse. Son frère Domitien renouvelle les cruautés de Néron et les folies de Caligula; il est le second persécuteur de l'Église et exile saint Jean à Pathmos.

Après lui Nerva, élu par le sénat, règne avec douceur et prépare de glorieux jours à l'empire en s'associant Trajan.

Belles-lettres. — Le despotisme impérial arrête l'essor de l'esprit humain et ne permet pas à l'éloquence de se développer. Cependant *Quintilien* s'y distingue après Domitien, ainsi que *Pline le Jeune* son élève, le meilleur littérateur de son temps. La poésie n'est qu'adulatrice ; aussi *Juvénal* et *Perse* réagissent contre l'esprit de leur siècle dans de violentes satires.

Tacite, comme historien, n'a ni modèle ni imitateur. *Suétone*, *Paterculus*, *Valère Maxime*, le Juif *Josèphe*, le Grec *Plutarque* racontent aussi l'histoire, mais avec moins de talent.

lâchement. Il est
ont fait empereur.
urt de la Germanie
ome ne rougit pas
gions d'Orient se
odieux en procla-
n. La modération
e. Sous son règne
sés, les Juifs dis-
ist.
ède. Il mérite le
règne est désolé
incendie terrible
en renouvelle les
gula; il est le se-
e saint Jean à

ne avec douceur
e en s'associant

impérial arrête
pas à l'éloquence
en s'y distingue
ne son élève, le
ésie n'est qu'a-
ent contre l'es-
es.
le ni imitateur.
Juif *Josèphe*, le
re, mais avec

La philosophie enregistre le nom de *Sénèque* dont la vie ne réalise pas les doctrines orgueilleuses.

La science s'enrichit des œuvres de *Pline le Naturaliste* et de *Ptolémée*.

L'Église n'est que d'hier et déjà elle prend une place distinguée dans les lettres. Ses historiens sacrés nous conservent les faits et gestes divins de Jésus-Christ dans l'Évangile, les commencements de l'Église dans les Actes des apôtres, tandis que *saint Paul*, *saint Pierre*, *saint Jude*, *saint Jacques* et *saint Jean* laissent à tous les siècles d'admirables instructions dans leurs épîtres.

Saint Clément, *saint Ignace* et *Hermas* développent la doctrine chrétienne dans de savants et admirables écrits.

CHRONOLOGIE DU Ier SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Opposition de la sainteté du christianisme à la corruption générale.

Vie obscure et cachée de Jésus-Christ à Nazareth, avec Marie et Joseph.

9. — En Germanie, défaite des légions romaines commandées par Varus.

14. — Tibère succède à Auguste par voie d'adoption ; ce prince immole à sa politique sombre et cruelle les plus illustres victimes ; il a pour ministres Pison et Séjan.

33. — Mort de N. S. Jésus-Christ ; il ressuscite, monte au ciel, envoie le Saint-Esprit à ses apôtres qui commencent à prêcher l'Évangile.

37. — Caïus Caligula, adopté par Tibère, lui succède ; il semble avoir la folie du crime.

41. — Claude I succède à Caligula. La stupidité et la cruauté réunies. Règne des affranchis.

43. — Saint Pierre fonde à Rome le siége principal de l'Église.

51. — Premier concile à Jérusalem, présidé par saint Pierre.

54. — Néron, fils d'Agrippine, prince cruel ; il n'épargne pas même sa mère. Il eut pour précepteur le philosophe Sénèque que plus tard il fit mourir.

66. — Première persécution générale contre les chrétiens par Néron. Martyre de saint Pierre et de saint Paul à Rome.

69. — Mort de Néron. Galba, Othon et Vitellius ne font que passer sur le trône.

Vespasien, élu par les légions, donne la paix à l'empire.

70. — Titus, son fils, détruit Jérusalem où périssent onze cent mille Juifs.

Devenu empereur, il est appelé les *Délices du genre humain*.

Première éruption du Vésuve qui engloutit Herculanum et Pompéies.

95. — Domitien, frère de Titus, ordonne la seconde persécution générale contre les chrétiens. Martyre de saint Jean l'évangéliste : relégué à Pathmos, il écrit son Apocalypse.

96. — Nerva élu par le sénat rappelle les chrétiens exilés.

98. — Mort de Nerva. Trajan, général espagnol qu'il a adopté, lui succède.

IIe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

SOMMAIRE.

Le premier siècle de l'Église peut être appelé le siècle de l'apostolat, et le second, le siècle des apologistes. La philosophie païenne sent son impuissance à lutter contre le christianisme ; alors, dans la personne de Trajan et de Marc-Aurèle, elle arme les bourreaux pour le renverser. De nombreuses et éloquentes apologies justifient les chrétiens des accusations portées contre eux au tribunal des empereurs et font un moment cesser la persécution ; mais elle se rallume bientôt. Le sang des martyrs est comme une semence féconde qui multiplie les enfants de l'Église.

L'empire compte encore des jours de bonheur et de gloire sous Trajan, Adrien, Antonin et Marc-Aurèle ; les lettres se relèvent sous leur protection, les provinces sont heureuses, et les barbares qui se pressent sur les frontières sont repoussés.

Église.

Depuis la première persécution ordonnée par Néron, jusqu'à Constantin, le glaive ne rentra dans le fourreau que par intervalles ; la hache était toujours prête à frapper les chrétiens, et ses coups tombaient de préférence sur les chefs du troupeau ; aussi presque tous les papes du second et du troisième siècle donnèrent-ils le témoignage de leur sang à celui dont ils étaient le vicaire. On en compte dix pendant le second siècle, et ils furent presque tous martyrs : saint Évariste, saint Alexandre, saint Sixte Ier, saint Télesphore gouvernèrent l'Église pendant que Trajan occupait le trône

impérial ; saint Higin et saint Pie II, sous le règne de son successeur Adrien ; saint Anicet et saint Soter furent victimes de la persécution ordonnée par Marc-Aurèle ; saint Eleuthère et saint Victor occupèrent la chaire de saint Pierre pendant les troubles qui suivirent l'assassinat des empereurs Commode et Pertinax.

Les chrétiens, pour fuir la persécution, s'étaient retirés, dès les temps apostoliques, dans les catacombes de Rome, vastes souterrains creusés pour l'extraction du sable appelé pouzzolane, dont les Romains composaient leur ciment. Bientôt ces retraites ne suffirent plus pour abriter la prière des fidèles et recevoir les corps des martyrs; les chrétiens ouvrirent alors de nouvelles galeries formant d'immenses labyrinthes. Dans les parois de ces étroits corridors qui se croisent dans tous les sens, on pratiquait des espèces de niches horizontales, superposées les unes sur les autres comme les rayons d'une bibliothèque ; c'est là qu'on déposait les restes sanglants des victimes enlevées à la rage des païens; autant que possible, on enfermait avec le corps, un vase contenant du sang du confesseur de la foi ou quelque chose indiquant le genre de son supplice ; puis on murait cette niche avec des pierres et de la chaux. Une touchante et simple inscription disait ordinairement le nom et l'âge du martyr.

Des sentinelles, déguisées en mendiants, veillaient à l'entrée de ces retraites pour empêcher les païens de surprendre les chrétiens réunis pour la prière, le saint sacrifice, les instructions saintes ; et ils ne laissaient pénétrer sous ces voûtes souterraines que ceux qui étaient munis du mot d'ordre servant à reconnaître les frères.

Telle fut la vie de l'Église pendant près de trois siècles.

Trajan, qui succéda à Nerva vers l'an (98), était guerrier, philosophe et habile politique ; mais sa conduite comme particulier était trop méprisable pour qu'il aimât les chrétiens dont la vie et la doctrine sainte condamnaient ses débauches. Pline le Jeune, alors gouverneur de Bithynie, ne sachant ce qu'il devait faire à l'égard des disciples de Jésus-Christ très-nombreux dans cette province, lui écrivit une lettre remarquable dans laquelle il établit qu'ils ne se rendent coupables d'aucun crime, puis il terminait ainsi : *Jusqu'ici j'ai puni ceux qui ont été dénoncés et convaincus.* Trajan lui répondit : *Vous avez suivi la marche qu'il fallait tenir.* « Dans quelle « profonde dégradation était donc tombé l'esprit hu- « main, pour qu'un homme tel que Pline fît conduire au « supplice des hommes qu'il jugeait innocents, et qu'un « prince tel que Trajan approuvât cette barbarie. » (M. Villemain.)

Cette conduite de l'empereur encouragea les païens, et la persécution se ralluma de toute part. Simon, parent de Notre-Seigneur et évêque de Jérusalem, mourut en croix à l'âge de cent vingt ans, et dans la Gaule, saint Crescent, premier évêque de Vienne, et saint Zacharie, son successeur souffrirent la mort pour Jésus-Christ. Mais le plus célèbre des martyrs de cette persécution fut saint Ignace, évêque d'Antioche, que Trajan condamna à être livré aux bêtes dans l'amphithéâtre de Rome. Il écrivit aux chrétiens de cette ville une lettre admirable dans laquelle il les supplie de ne pas mettre obstacle à son martyre. On lâcha contre lui deux lions qui le dévorèrent (107). Les fidèles recueillirent avec respect ses os

et les portèrent à Antioche où ils furent reçus en triomphe et gardés comme un précieux trésor. Adrien, qui succéda à Trajan, joignait à ses vices et à sa cruauté une superstition poussée à l'excès, aussi continua-t-il la persécution, et elle fit couler le sang d'un grand nombre de chrétiens (117). On cite, entre autres, sainte Symphorose et ses sept fils, que l'empereur voulut juger lui-même et qu'il livra aux plus cruelles tortures. Alors saint Aristide, puis saint Quadrat, évêque d'Athènes, adressèrent à Adrien des apologies du christianisme et la persécution s'arrêta (125). Vers la fin de la vie d'Adrien, son zèle pour la magie ranima sa haine contre les chrétiens ; il fit élever un temple païen sur le lieu où Jésus-Christ était ressuscité, plaça une statue de Vénus sur le Calvaire et consacra à Adonis la grotte de Bethléem.

Les Juifs s'étant révoltés, pour soutenir l'imposteur Barcocébas, il en fit massacrer cinq cent mille. Ce prince fit rebâtir Jérusalem, mais il en changea la situation et le nom ; il l'appela Ælia Capitolina, et il en interdit l'entrée aux Juifs. Sous les coups réitérés de la vengeance divine les Juifs s'endurcirent de plus en plus. Ne comprenant plus les prophéties contenues dans leurs livres saints, et aveuglés en quelque sorte par ce qui devait les éclairer, leurs docteurs rédigèrent, sous le nom de *Talmud* une compilation de traditions absurdes qu'ils mirent au-dessus de la loi de Moïse, devenue impossible depuis qu'ils n'avaient ni temple ni autel.

Antonin avait succédé à Adrien ; malgré ses vertus qui lui méritèrent le surnom de Pieux, il laissa persécuter les chrétiens et condamna lui-même à divers tourments une dame romaine, nommée Félicité, et ses sept fils.

furent reçus en
ux trésor. Adrien,
ces et à sa cruauté
ussi continua-t-il
d'un grand nom-
tres, sainte Sym-
voulut juger lui-
tortures. Alors
êque d'Athènes,
christianisme et
n de la vie d'A-
haine contre les
n sur le lieu où
statue de Vénus
tte de Bethléem.
nir l'imposteur
mille. Ce prince
a la situation et
en interdit l'en-
e la vengeance
plus. Ne com-
ans leurs livres
ce qui devait les
e nom de *Tal-*
es qu'ils mirent
ossible depuis

ses vertus qui
persécuter les
rs tourments
s sept fils.

La fureur de la persécution n'arrêtait pas les hérésies. A cette époque il en parut une foule : les unes niaient la résurrection de la chair, le pardon des péchés, la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'incarnation ; d'autres attaquaient le Saint-Esprit, le mariage, la virginité, l'unité de Dieu ou la divinité de Jésus-Christ... Ces sectes diverses prirent toutes le nom de *gnostiques*, qui signifie *sages, savants, éclairés ;* et, comme ceux qui en faisaient partie se disaient toujours chrétiens, leurs infamies retombaient sur le christianisme aux yeux des païens, incapables de distinguer la vérité de l'erreur. L'Église combattit victorieusement toutes ces hérésies et les condamna dans plusieurs conciles.

Vers cette époque, saint Justin adressa à l'empereur Antonin une apologie remarquable du christianisme, dans laquelle on trouve ce trait sublime : *Vous pouvez nous faire mourir, mais vous ne pouvez pas nous nuire.* Elle fit une telle impression sur l'empereur qu'il ordonna de cesser la persécution.

Sous Marc-Aurèle, le successeur d'Antonin, la haine des païens ralluma la persécution contre les chrétiens avec une grande violence. On pourrait être étonné, au premier abord, de voir des empereurs tels que Trajan, Antonin et Marc-Aurèle, dont l'histoire vante la bonté, persécuter les disciples de Jésus-Christ ; mais cet étonnement cesse lorsque l'on considère que ces vertus païennes, élevées si haut, s'alliaient avec tous les vices. Ainsi Trajan s'abandonnait aux plus avilissants excès ; Adrien était passionné pour la magie; Antonin se livrait aux plus honteuses passions, déifiait l'impératrice Faustine, digne émule de Messaline ; Marc-Aurèle, le philosophe

stoïque, était altier, égoïste et corrompu par système. Pour ces empereurs, réputés bons et sages, la pure morale du christianisme n'était qu'une condamnation de leur conduite ; ils devaient haïr ceux qui la professaient et accueillir avec joie les plaintes portées contre eux par les païens.

La persécution qui venait d'éclater contre l'Église était la quatrième générale qu'elle subissait. On sévit avec fureur contre les chrétiens et l'on en arrêta un grand nombre qu'on livra aux plus cruels supplices. Saint Polycarpe, âgé de quatre-vingt-quinze ans et évêque de Smyrne depuis soixante-dix ans, fut condamné aux flammes; elles le respectèrent : il fallut le tuer d'un coup d'épée (167). Saint Justin, ayant voulu élever la voix en faveur des chrétiens, dans une nouvelle apologie adressée à l'empereur, fut mis à mort. Dieu suscita alors de savants apologistes et défenseurs de la vérité; mais la persécution n'en continua pas moins dans tout l'empire.

Quelques années après, Marc-Aurèle, dans la guerre qu'il avait entreprise contre les Marcomans, allait périr de soif avec son armée, cernée dans les montagnes de la Bohême, lorsque les chrétiens qui composaient une légion appelée *Fulminante*, tombèrent à genoux et se mirent à prier; aussitôt une pluie abondante vint rafraîchir et désaltérer les Romains, tandis qu'une grêle mêlée de feu foudroyait leurs ennemis. L'empereur, témoin de ce fait, rendit aussitôt un édit où il le consigna et défendit de persécuter les chrétiens (174).

Il ne suffisait pas que la hache tombât de la main des bourreaux pour rendre la paix à l'Église. L'hérésie était

toujours menaçante ; repoussée sur un point, elle reparaissait sur un autre avec des armes nouvelles. Montan se mit à enseigner à Byzance plusieurs erreurs, entre autres qu'il ne fallait pas admettre les grands pécheurs à la réconciliation. Il fut excommunié en 173 ; mais son hérésie n'en continua pas moins ; elle s'étendit à Carthage où plus tard elle séduisit le grand Tertullien.

Malgré l'édit de Marc-Aurèle favorable aux chrétiens, trois ans après le miracle de la légion Fulminante, ils furent encore persécutés, surtout dans les Gaules où la foi avait été apportée par des disciples des apôtres ; saint Pothin avait fondé à Lyon et à Vienne des églises devenues bientôt florissantes. Les païens, jaloux des progrès du christianisme, obtinrent la permission de livrer les chrétiens aux bourreaux. Il est impossible d'exprimer les tortures qu'on fit endurer aux saints martyrs pour les contraindre de renier leur foi. La fureur du peuple et du gouverneur de Lyon se déchaîna surtout contre Sanctus, Attale et une jeune esclave nommée Blandine : les païens avouèrent n'avoir jamais vu un tel courage. Saint Pothin, évêque de cette ville et âgé de quatre-vingt-dix ans, mourut à la tête d'une foule de généreux chrétiens, « comme il convenait à un vétéran de Jésus-Christ. La « montagne de Fourvières fut le théâtre de leur glorieux « et sanglant combat. On les a nommés les martyrs « d'Ainay, parce qu'on jeta leurs cendres dans le Rhône « vers le lieu appelé pour lors Athénée, à cause « des exercices littéraires qui s'y faisaient. » (L'abbé Rivaux.)

Quelque temps après saint Valérien eut la tête tranchée à Tournus, saint Marcel fut martyrisé à Châlon-sur-

Saône et saint Symphorien à Autun, encouragé par les héroïques paroles de sa mère.

La persécution cessa à la mort de Marc-Aurèle (180). La paix dont jouit l'Église jusqu'à la fin de ce siècle augmenta beaucoup le nombre des fidèles dans tous les rangs de la société.

« Malgré les grandes vertus qui brillèrent parmi les « premiers chrétiens, on y fut aussi témoin de grands « scandales. Saint Paul parlait de graves désordres qui « éclataient dans les assemblées saintes.... Pour rendre « ces prévarications moins nombreuses, on fut même « obligé de porter des lois sévères contre ceux qui se dés- « honoraient par des crimes publics. Ils étaient *excom-* « *muniés*, c'est-à-dire, retranchés de la société des fidè- « les, et ils ne pouvaient y rentrer qu'après de longues « épreuves et de rudes pénitences. » (L'abbé Drioux.)

Parmi les écrivains ecclésiastiques de ce siècle, outre saint Justin, saint Quadrat, saint Aristide qui adressèrent aux empereurs des apologies remarquables du christianisme, il faut citer saint Irénée, second évêque de Lyon, dont Tertullien disait que c'était *un homme qui avait exploré toutes les sciences avec beaucoup d'application et de succès*. Par ses nombreux et savants écrits, il est resté une des gloires et des lumières de l'Église. Saint Clément d'Alexandrie composa plusieurs ouvrages qui renferment aussi la véritable doctrine de l'Église. Le christianisme fut encore honoré et défendu pendant ce siècle par plusieurs saints et illustres docteurs, entre autres par saint Hégésippe, premier historien ecclésiastique.

Empire romain.

Trajan, qui succéda à Nerva par voie d'adoption, fut le premier empereur d'origine étrangère (98). Ses qualités et ses talents continuèrent les jours heureux que son prédécesseur avait donnés aux Romains. Il rendit au peuple les comices et l'élection des magistrats et s'appliqua à donner les places aux plus dignes. En remettant à Suburannus l'épée de préfet du prétoire, il lui dit : *Emploie-la pour moi, si je remplis bien mon devoir; contre moi, si j'y manque.*

Les Daces ayant fait une excursion sur le territoire romain, Trajan en profita pour rompre le honteux traité conclu par Domitien. Il se précipita sur eux avec une telle impétuosité, qu'un seul combat suffit pour les mettre en déroute, et leur roi Décébale fut réduit à accepter les dures conditions que l'empereur mettait à la paix (104). Comme le roi des Daces n'avait cédé qu'à la nécessité, il se révolta bientôt et s'unit aux Scythes. Trajan accourut. Pour faciliter à ses troupes le passage du Danube, il fit construire un magnifique pont de pierre qui fut terminé en un été.

Alors il pénétra chez les Daces, prit leur capitale et réduisit le pays en province romaine (107). Décébale se tua de désespoir. L'empereur revint triompher à Rome, où la colonne Trajane s'éleva en souvenir de ses victoires. Pendant cent vingt-trois jours, le peuple fut amusé par des spectacles qui coûtèrent la vie à plus de dix mille bêtes féroces.

Depuis les victoires de Corbulon, sous le règne de Néron, l'Arménie reconnaissait la suzeraineté de l'em-

pire romain. Chosroës, alors roi des Parthes, ayant étendu sa domination sur ce royaume, Trajan se plaignit; sur le refus de Chosroës de rendre ses conquêtes, l'empereur entra en Arménie; et, pour punir le roi d'Arménie Parthannasiris, d'avoir reconnu la souveraineté des Parthes, il le priva de sa couronne et réduisit ses États en province romaine. La présence de l'empereur romain répandit la consternation en Asie; aussi tous les petits souverains lui envoyèrent des ambassades. La Mésopotamie courut au-devant de sa domination, et les Indiens sollicitèrent son amitié.

Dans l'enivrement de ses succès, Trajan traversa le Tigre, alla s'emparer d'Arbelles, de Babylone, de Séleucie et de Ctésiphonte (114). Dans ses lettres au sénat il parlait de ses victoires avec une vanité ridicule, enviant à Alexandre d'avoir commencé à régner dès sa jeunesse. Après avoir soumis tout le pays et forcé l'Assyrie de payer un tribut comme province romaine, Trajan revint à Antioche où il fut témoin d'un tremblement de terre qui renversa une partie de cette ville et désola l'Orient. Il répara ces désastres et se préparait à retourner à Rome, lorsqu'il apprit une révolte des Juifs qui avaient massacré deux cent mille personnes dans la Libye, plus encore dans l'île de Chypre, et réduit Salamine en cendres. Trajan envoya aussitôt des troupes contre eux; ils furent exterminés en Chypre. L'empereur, attaqué d'une maladie mortelle, se hâta de reprendre le chemin de l'Italie; mais il mourut à Sélinonte en Cilicie. Ses cendres furent portées à Rome et placées sous la colonne qui porte son nom (117).

Sous Trajan, l'empire atteignit ses plus extrêmes li-

mites; mais il n'avait plus la force nécessaire pour les conserver. Dès que l'empereur se fut éloigné, une partie des contrées qu'il avait soumises recouvrèrent leur indépendance.

Trajan se fit aimer des soldats dont il partageait les fatigues et qu'il conduisit toujours à la victoire; mais s'il était le meilleur capitaine de son temps, si l'histoire vante ses vertus, elle doit parler aussi de son orgueil, de sa vanité ridicule et surtout de ses mœurs qui, deux cents ans après, faisaient souhaiter par le sénat à un empereur, d'être plus vertueux que Trajan. Mais ce qui a surtout souillé sa mémoire, c'est la cruelle persécution qu'il ordonna contre les chrétiens.

L'empire passa alors aux mains d'Adrien, neveu et pupille de Trajan. « Fastueux et avare, grand et frivole, « clément et vindicatif par boutades, ce prince offrit un « mélange étonnant de vices et de vertus. Outre la phi- « losophie, l'astrologie, la magie, les mathématiques, il « possédait la médecine ; il sculptait, chantait, jouait « des instruments et s'occupait de peinture. » (CANTU.)

Quoique grand capitaine, Adrien chercha la paix et, dans ce but, se contenta de l'Euphrate pour limites de l'empire de ce côté-là. Doué de rares qualités, il s'occupa du bonheur de ses sujets et protégea les savants en tout genre. *Ne craignez point, je suis empereur*, dit-il un jour à quelqu'un qui l'avait offensé avant son élévation à l'empire. Ayant rebuté une femme qui lui demandait justice, disant qu'il n'avait pas le temps; *pourquoi êtes-vous empereur*? reprit-elle. Adrien l'écouta et fit ce qu'elle désirait. Ses mœurs étaient corrompues comme celles de Trajan, et il persécuta comme lui les chrétiens pendant quelque temps.

Ce prince fit construire les arènes de Nîmes et le pont du Gard qui subsistent encore. Pour arrêter les courses des Daces, il fit rompre le pont que Trajan avait fait jeter sur le Danube et, afin de mettre les Bretons à l'abri des incursions des Pictes, Adrien fit élever au nord de la Bretagne une haute muraille.

L'empereur se mit ensuite à voyager pour visiter les provinces de l'empire, disant qu'un souverain doit être comme le soleil qui répand partout sa lumière. Toujours accompagné de son armée, il menait la vie dure du soldat; à pied, tête nue, il parcourut la Gaule, la Germanie, l'Espagne (122). Après ce long voyage, il revint à Rome où il s'occupa beaucoup des gens de lettres, contre lesquels il laissait quelquefois paraître une basse jalousie. L'architecte Apollodore, ayant critiqué un de ses ouvrages, fut mis à mort sous un ridicule prétexte.

Adrien reprit bientôt ses voyages (125) ; il alla d'abord en Asie où sa présence fit poser les armes aux Parthes qui menaçaient l'empire. Il passa en Grèce, puis en Afrique où il fit rebâtir Carthage ; en Égypte, où il fit élever une ville en l'honneur de son infâme favori Antinoüs (133). Par son ordre Jérusalem, sous le nom d'Ælia fut reconstruite à peu près sur ses ruines et un temple y fut dédié à Jupiter.

A cette époque les Juifs s'étant révoltés pour soutenir un imposteur nommé Barcocébas qui se disait le Messie, Adrien les en punit avec rigueur, et cinq cent quatre-vingt mille d'entre eux furent massacrés. Le reste de la nation fut dispersé dans son empire.

Miné par une maladie de langueur, l'empereur, voulant se donner un successeur, adopta Commodus Vérus,

l'indigne compagnon de ses débauches; heureusement pour l'empire, le futur César mourut peu de temps après. Retiré à Tibur comme dans une nouvelle Caprée, Adrien s'y abandonna aux plus honteuses débauches (138). Dans des accès de cruauté, il fit périr plusieurs personnages illustres. Ses souffrances ayant augmenté, il demanda à la magie des remèdes à ses maux, et n'en trouvant pas, il voulait se tuer. Sentant sa fin approcher Adrien adopta Titus Antonin; puis congédiant tous ses médecins, il se mit à boire et à manger avec excès, et mourut d'une indigestion, âgé de 62 ans, après en avoir régné vingt et un. Il laissait l'empire florissant; de magnifiques monuments et quelques lois dont l'humanité indique l'influence de l'esprit du christianisme, même sur ses persécuteurs, rendirent son règne cher aux Romains.

« Le règne de Trajan avait été une guerre perpétuelle, « celui d'Adrien un mouvement continuel; Antonin « vécut dans une tranquillité constante. Il était né à « Nîmes, et sa douceur naturelle le fit aimer de ses pa« rents et de ses amis... il fut l'un des meilleurs princes « dont l'histoire fasse mention. Accueillant les plus « humbles citoyens, il écoutait leurs plaintes. Il gagna « la faveur du peuple sans la briguer; il ne voulait ni « flatter ni être flatté. Magnifique sans luxe, économe « sans mesquinerie, il se plaisait à se conformer aux an« ciens usages. » (Cantu.)

Le règne d'Antonin fut le temps le plus brillant de la grandeur romaine. La tranquillité qui régnait au dedans et au dehors et la régularité de l'administration favorisèrent partout la prospérité des provinces, celle de l'industrie, du commerce, et permirent aux lettres de

prendre un nouvel essor. On s'aperçut à peine de quelques troubles en Égypte et en Bretagne, et de quelques courses des barbares aussitôt réprimées par les lieutenants de l'empereur. Une maxime d'Antonin était qu'*il vaut mieux sauver un citoyen que de tuer mille ennemis.* Des princes et des nations de l'Orient prirent Antonin pour arbitre de leurs différents, et il reçut de ses sujets les noms de Pieux, de Père de la patrie.

On doit cependant reprocher à ce prince son indulgence inexcusable pour les excès de l'indigne Faustine, sa femme, dont il ne rougit pas de faire l'apothéose, le temple qu'il éleva à Adrien et sa conduite privée qui lui a mérité le blâme, même de ses panégyristes. Cet empereur persécuta quelque temps les chrétiens; mais à la lecture de l'apologie de saint Justin, il défendit de les inquiéter davantage.

Antonin, avant de mourir, désigna pour son successeur Marc-Aurèle, son fils adoptif, dont il avait dirigé l'éducation avec un grand soin (161).

Le nouvel empereur s'associa aussitôt Lucius Vérus, son frère d'adoption; et Rome vit pour la première fois deux empereurs. Marc-Aurèle avait montré de bonne heure un grand goût pour la philosophie et appartenait à l'école des stoïciens. Il menait une vie austère, couchait sur la dure et se livrait à l'étude jusqu'à nuire à sa santé. Quant à Vérus, indolent et vicieux, il rappelait par ses excès Néron et Vitellius.

Les Parthes, commandés par Vologèse leur roi, voulant venger leurs précédentes défaites, recommencèrent la guerre avec des forces considérables. Marc-Aurèle envoya contre eux Lucius Vérus, pour l'arracher à sa

vie indigne d'un prince, ou tout au moins l'éloigner des regards de Rome; mais il confia le commandement des troupes à Avidius Cassius, dont la vigueur et la sévérité ramenèrent dans le camp l'ancienne discipline romaine. Tandis que Vérus étonnait Antioche de ses infâmes débauches, cet habile général effrayait les barbare, s'avançait jusqu'à Ctésiphonte, brûlait le palais des rois parthes, s'emparait de Babylone, de toute la Médie, livrait Séleucie au pillage et y massacrait quatre cent mille habitants.

L'armée victorieuse fut accueillie au retour avec des transports de joie, et Vérus se fit donner les glorieux surnoms de Médique et de Parthique (164). Cependant les troupes avaient rapporté la peste de l'Orient, et elle désola l'Italie plusieurs années; la famine vint ajouter aux maux de l'empire; les victimes que firent ces deux fléaux furent innombrables.

Pour comble de malheur, les Marcomans franchirent le Danube et se jetèrent sur les terres de l'empire. Marc-Aurèle, voulant se rendre les dieux favorables, ordonna de persécuter les chrétiens; puis il partit avec Vérus. Quelques combats suffirent pour forcer les barbares à demander la paix, et les frontières parurent assurées. C'est au retour de cette expédition que mourut Vérus : on accuse Marc-Aurèle de l'avoir empoisonné. Quoi qu'il en soit, ce prince le mit au rang des dieux. Il se prépara ensuite à marcher de nouveau contre les Marcomans unis aux Vandales, aux Suèves, aux Quades et aux Alains. L'empire était épuisé et le trésor vide; Marc-Aurèle enrôla les esclaves, les gladiateurs, vendit les meubles et les objets précieux de son palais, et se

procura ainsi une armée et des sommes considérables pour fournir aux frais de la guerre (170).

L'empereur, à force de courage, de prudence et de temps, repoussa hors des frontières l'ennemi qui s'était avancé jusqu'à Aquilée; mais la guerre continua au delà du Danube. Par une ruse des barbares, l'armée se trouva tout à coup cernée dans les montagnes de la Bohême et menacée de périr de soif et de chaleur. Alors la légion Mélitine ou Fulminante, toute composée de chrétiens, se mit en prière. Aussitôt un orage extraordinaire éclate au-dessus des camps, ranime les Romains par une pluie abondante et disperse les barbares sous la grêle, les éclairs et les foudres. Quoique les païens réclamassent pour leurs divinités l'honneur de ce prodige, l'empereur reconnut qu'il était dû au Dieu des chrétiens, et un édit mit fin à la persécution qui sévissait contre eux. Marc-Aurèle poussa si vivement la guerre qu'il força les barbares à demander la paix; et plusieurs tribus se mirent à la solde de l'empire comme auxiliaires.

L'empereur s'était hâté dans la conclusion de cette guerre, car il venait d'apprendre la révolte d'Avidius Cassius, le vainqueur des Parthes, à qui il avait confié le gouvernement de la Syrie (174). Depuis longtemps on avait lieu de suspecter la fidélité de Cassius, mais Marc-Aurèle avait refusé d'ajouter foi aux avis qu'on lui avait donnés. Lorsqu'il eut vaincu les barbares, il rendit publique la nouvelle de ce qui se passait en Orient; puis il partit pour faire rentrer dans le devoir le rebelle gouverneur de Syrie. Il n'était pas arrivé qu'il apprit que Cassius avait été tué par ses propres soldats. Marc-Aurèle traita généreusement la famille de son ennemi.

et ne punit que quelques complices de sa révolte.

Cette clémence fut même un défaut du gouvernement de ce prince, parce qu'elle encouragea les gouverneurs des provinces à abuser de leur autorité. Après avoir visité l'Orient et donné le bizarre spectacle d'un empereur faisant des leçons publiques de philosophie et de morale, Marc-Aurèle revint en Italie. L'impératrice Faustine était morte ; il lui érigea des statues et des autels, faisant une déesse de celle qui avait été la honte de son sexe par ses mœurs dépravées.

Une troisième ligue des Marcomans nécessita une nouvelle expédition (178); Marc-Aurèle mourut à Vienne en Autriche au milieu de ses victoires. Il était âgé de cinquante-neuf ans et en avait régné dix-neuf. Il fut regretté de tous, d'autant plus que l'on pressentait ce qu'on devait attendre de son fils Commode, à peine âgé de dix-neuf ans (180).

Commode se pressa d'acheter la paix des barbares pour se livrer à ses inclinations perverses. On racontait de lui que, dans son enfance, trouvant son bain trop chaud, il avait ordonné de jeter le chauffeur dans une fournaise.

« Ce fut avec ces dispositions qu'il monta sur le trône, « et il s'abandonna à toutes les cruautés que put lui « suggérer un caractère atroce, excité par des méchants. « Il se complaisait à voir torturer des hommes. Comme « il se vantait d'être habile chirurgien, il faisait ses « essais sur des malheureux qu'il obligeait de recourir « à ses avis. Dans ses courses nocturnes, il coupe un « pied à l'un, crève un œil à l'autre, le tout par plaisan- « terie. Commode rencontrant un homme d'un grand

« embonpoint, le coupe en deux parts d'un seul coup, « afin de montrer sa vigueur. Il se fait voir en public « avec les attributs d'Hercule et brise, à l'aide d'une « massue énorme, la tête de gens déguisés en bêtes « féroces. » (CANTU.)

Fier de sa force corporelle, Commode prenait plaisir à descendre dans l'arène pour combattre aux applaudissements obligés des spectateurs. Il tua ainsi plus de cent lions et un nombre plus considérable de malheureux gladiateurs. La mort attendait quiconque se permettait de rire au théâtre où Commode se donnait en spectacle. Ses débauches égalaient ses cruautés, et la plume se refuse à les raconter. L'infâme empereur se jouait de toutes les magistratures; il changeait les consuls à chaque instant : on en compta cent quatre-vingt-neuf dans une seule année.

L'indignation publique était au comble, aussi plusieurs conspirations furent organisées; mais elles échouèrent et leurs auteurs furent mis à mort. Une femme qu'il aimait, nommée Marcia, l'empêcha de persécuter les chrétiens. Ce fut elle qui, ayant trouvé la liste de ceux qu'il voulait faire périr et y ayant lu son nom, ainsi que ceux de plusieurs sénateurs, leur communiqua cette découverte. Tous ensemble résolurent de prévenir le tyran, et le firent empoisonner. Un athlète hâta l'effet du poison en l'étranglant (193).

Les conjurés conduisirent aussitôt Pertinax, préfet de Rome, au camp des prétoriens, en leur annonçant la mort de Commode, et ils le firent proclamer empereur. Pertinax faisait respecter les lois et la justice, et tout semblait annoncer des jours heureux à l'empire, quand

les prétoriens, mécontents de sa sévérité, se révoltèrent et l'assassinèrent dans son palais. Le règne de ce prince n'avait duré que quatre-vingt-huit jours; il fut pourtant troublé par deux séditions.

L'empire était sans maître. La garde prétorienne le mit à l'encan et l'adjugea à Didius Julianus qui offrait une somme plus considérable à chaque prétorien. Julianus avait commandé en Germanie et rempli les fonctions de consul, puis celles de fournisseur des vivres à Rome.

Les légions refusèrent de ratifier le choix de la garde des empereurs; en Bretagne, elles proclamèrent Albinus; en Syrie, Pescennius Niger, et en Illyrie, Septime-Sévère. Celui-ci marcha aussitôt sur Rome, s'annonçant comme le vengeur de Pertinax. Chaque jour voyait grossir son armée et l'Italie ne lui opposa aucune résistance. Julianus, abandonné par le sénat et les prétoriens, demanda vainement la vie en pleurant; il fut mis à mort lorsque Septime-Sévère entra à Rome : il paya ainsi de son sang les soixante-dix jours de règne qu'il avait achetés avec son or.

Sévère, maître de Rome, cassa la garde prétorienne pour en recomposer une de l'élite des légions (194). Dès lors le titre de prétorien fut une récompense des services militaires.

Après avoir puni les assassins de Pertinax et affermi son autorité à Rome, le nouvel empereur songea à se défaire de ses rivaux, Niger et Albinus. Il marcha d'abord contre Niger, flattant Albinus pour le tromper sur ses projets. Déjà ses lieutenants avaient commencé la guerre, mais sans succès; son arrivée fit changer la fortune.

Après plusieurs combats, Sévère atteignit son rival à Issus et détruisit son armée. Niger fut atteint dans sa fuite et tué près d'Antioche. Le vainqueur ne reprit le chemin de l'occident qu'après avoir châtié sévèrement les provinces qui avaient soutenu le parti de Pescennius Niger; Byzance surtout éprouva les effets de son ressentiment. Elle résista trois ans aux horreurs d'un siége et ne se rendit que vaincue par la famine. Cette ville, le boulevard de l'empire contre les barbares, fut presque détruite par ordre de Sévère.

L'empereur ne revint en Italie que pour aller contre Albinus, endormi par ses belles paroles. Dans une lettre affectueuse, il lui annonça la mort de Niger, chargeant ceux qui devaient la lui remettre de l'assassiner. Albinus s'en défia, leur en arracha l'aveu et, à la sollicitation du sénat, passa en Gaule avec le titre d'Auguste. Il battit les généraux de Sévère; mais celui-ci étant arrivé, lui livra bataille près de Lyon et mit son armée en déroute. Albinus, blessé mortellement, expira aux pieds de son compétiteur. Sévère, cruel dans sa victoire, foula aux pieds de son cheval son cadavre encore palpitant, jeta ses membres aux chiens et envoya sa tête au sénat avec ces mots : *Voyez comment je traite qui m'offense.* La femme et les enfants d'Albinus furent massacrés et jetés dans le Rhône.

Septime Sévère rentra à Rome plein de fureur, et tout trembla à sa vue. Il loua en plein sénat les proscriptions de Marius, de Sylla et d'Octave, déifia Commode et vanta sa propre clémence. Dès lors le moindre soupçon coûta la vie; et beaucoup de sénateurs et de grands de Rome périrent comme amis d'Albinus.

La fin du règne de cet empereur fait partie du siècle suivant.

BELLES-LETTRES. — BEAUX-ARTS.

La plupart des littérateurs que nous avons cités, comme appartenant au siècle dernier, florissaient encore au commencement de celui-ci, tels que l'historien *Tacite*, *Pline le Jeune*, *Suétone*, *Paterculus* et le rhéteur *Quintilien*. La protection que les empereurs accordèrent alors aux lettres leur donna un nouvel essor; pourtant elles ne produisirent aucun chef-d'œuvre digne d'être cité : la littérature latine était en pleine décadence.

Mais, à côté de cette littérature qui avait exalté tous les vices et pris plaisir à raconter les incroyables turpitudes des maîtres du monde, commençait à paraître une littérature sainte, pure et sublime comme la doctrine qui l'inspirait. Nous avons parlé des apologies de *saint Justin*, de *saint Quadrat*, de *saint Aristide*, remarquables par la vigueur de la pensée et l'élégance de la forme, des admirables écrits de *saint Irénée*, évêque de Lyon, et de ceux de *saint Clément d'Alexandrie;* nous n'y reviendrons donc pas. Il suffit de constater que la vie intellectuelle passe dans le camp de l'Église à mesure qu'elle se retire de la société romaine, énervée par la dépravation.

Les beaux-arts, encouragés par les empereurs, ont légué aux siècles suivants la colonne Trajane, d'ordre dorique, dont *Apollodore* fut l'architecte. Adrien fit construire les arènes de Nîmes, à Rome le château Saint-Ange, alors appelé le môle d'Adrien, et une foule d'autres monuments magnifiques. La statue équestre de Marc-Aurèle,

qui orne aujourd'hui la place du Capitole à Rome, est de ce siècle.

RÉCAPITULATION DU IIe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Église. — Au siècle de l'apostolat a succédé le siècle des apologistes. Le paganisme, épouvanté de la solitude de ses temples, excite les empereurs à persécuter les chrétiens, et Trajan ordonne la troisième persécution générale. Adrien semble confondre dans une même haine les Juifs et les disciples du Christ. Quadrat, Aristide, Justin, élèvent la voix en faveur du christianisme et apaisent, par intervalles, la fureur des maîtres du monde. Marc-Aurèle croit se rendre les dieux favorables en renouvelant la persécution qui éclate surtout dans les Gaules. Le miracle de la légion fulminante rend un moment la paix à l'Église. Malgré le glaive des bourreaux, la mauvaise foi des hérétiques de plus en plus nombreux, le christianisme grandit; son influence se fait sentir jusque dans les lois et les écrits de ses persécuteurs.

Empire romain. — Trajan règne avec gloire; il repousse les Barbares qui menacent les frontières au nord du Danube; en Asie, il triomphe des Parthes, éternels ennemis du nom romain. Après avoir poussé ses conquêtes aussi loin qu'Alexandre, il revient mourir en Cilicie. Son successeur et fils adoptif, Adrien, cède une partie des conquêtes de son prédécesseur pour s'occuper en paix de l'administration de ses vastes États. Il visite les

provinces de l'empire et, malgré ses vices, répand partout ses bienfaits et protége les savants. Sous son règne les Juifs se révoltent; ils sont alors massacrés et dispersés sur la terre, et vont porter partout la terrible preuve de la vérité des oracles de celui qu'ils ont fait mourir sur une croix.

L'empire est heureux sous le gouvernement d'Antonin; mais la persécution, commencée sous les deux empereurs précédents, continue à rougir les amphithéâtres du sang des chrétiens.

Son successeur Marc-Aurèle, prince philosophe, s'associe Lucius Vérus, digne de remplacer Néron et Caligula. Tous les barbares des frontières menacent l'empire : Marc-Aurèle en triomphe par lui ou ses généraux. La clémence de l'empereur dégénère en faiblesse et encourage les gouverneurs des provinces à abuser de leur autorité. Avidius Cassius, l'un d'eux, se révolte; mais il est bientôt vaincu et tué.

L'infâme Commode, fils de Marc-Aurèle, donne au monde le spectacle de ses honteuses débauches; il est assassiné et a pour successeur Pertinax, préfet de Rome, qui meurt victime de ses efforts pour rétablir la discipline militaire. Les prétoriens, après l'avoir massacré, vendent l'empire à Didius Julianus qu'ils abandonnent à l'approche de Septime-Sévère, proclamé empereur par les légions d'Illyrie. L'armée élit Albinus en Bretagne et Pescennius Niger en Asie. Sévère renverse d'abord Julianus, marche ensuite contre Niger, le bat; et, ayant appris sa mort et puni ses partisans, il retourne en Occident contre Albinus qui est vaincu et tué. Septime-Sévère reparaît alors à Rome où il fait tout trembler.

Belles-lettres. Beaux-arts. Nous voyons encore pendant ce siècle quelques-uns des hommes de lettres qui ont commencé à briller à la fin du siècle précédent, tels que *Tacite*, *Pline le Jeune*, *Suétone*, *Paterculus* et le rhéteur *Quintilien*. Après eux la littérature latine décline.

L'Église nous donne les noms de plusieurs écrivains ecclésiastiques remarquables : *saint Quadrat*, *saint Aristide*, *saint Justin*, *saint Irénée*, *saint Clément d'Alexandrie* et *saint Hégésippe*, historien.

Les beaux-arts s'enrichissent d'une foule de monuments célèbres; on peut citer la colonne Trajane, élevée par l'architecte *Apollodore*, les arènes de Nîmes, le môle d'Adrien.

CHRONOLOGIE DU IIe SIÈCLE APRÈS JESUS-CHRIST.

Le christianisme et la philosophie païenne.

106. — Troisième persécution générale ordonnée par Trajan : martyre de saint Ignace, évêque d'Antioche.

115. — La ville d'Antioche est ruinée par un tremblement de terre. — Révolte des Juifs dans la Cyrénaïque et l'île de Chypre ; ils massacrent un grand nombre de Romains.

117. — Mort de Trajan. Adrien lui succède par voie d'adoption; instruit, brave et voyageur, il visite l'empire et élève partout de beaux monuments.

126. — Saint Quadrat et saint Aristide présentent à l'empereur des apologies du christianisme.

138. — Mort d'Adrien. Antonin qu'il a adopté lui succède ; il est surnommé le pieux.

150. — Saint Justin adresse à Antonin une apologie en faveur des chrétiens.

161. — Marc-Aurèle succède à Antonin par adoption; il est tout à la fois grand empereur et philosophe.

166. — Quatrième persécution générale, ordonnée par Marc-Aurèle: martyre de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, et de saint Pothin, premier évêque de Lyon.

174. — Miracle de la légion fulminante.

180. — Commode, fils de Marc-Aurèle, lui succède. L'extravagance et la cruauté réunies.

193. — Mort de Commode. Pertinax proclamé empereur est bientôt assassiné.

Didius Julianus achète l'empire. Il est tué. Septime-Sévère le remplace et commence les usurpateurs militaires.

199. — Cinquième persécution générale par Septime-Sévère.

IIIe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

SOMMAIRE.

L'Église continue à s'étendre et à se faire de nouveaux enfants malgré les persécutions des empereurs et les écrits des philosophes païens, qui s'efforcent de justifier leurs croyances, en présentant ce qu'elles ont de grossier comme des symboles. L'hérésie multiplie ses attaques contre la vérité; l'Église, dans de nombreux conciles, triomphe de l'erreur, après l'avoir combattue par des écrits qu'elle lègue aux siècles suivants.

Les beaux jours qui viennent d'être accordés à l'empire ont arrêté un instant sa décadence. Durant le troisième siècle tout annonce que la puissance romaine est frappée à mort, que sa mission touche à sa fin. L'unité de l'empire se brise et chaque province se donne un empereur. Pendant que la guerre civile est au dedans, les barbares forcent les frontières; et les faibles maîtres du monde leur achètent la paix qu'ils ne savent plus conquérir.

Église.

Le troisième siècle nous présente encore le sublime spectacle de l'Église en face de la persécution. Dans cette lutte cruelle où le sang ne coula que d'un côté, les vainqueurs furent vaincus par leurs victimes, et les pontifes conquirent par leur mort l'étonnante puissance morale dont leurs successeurs ont joui.

Quinze papes gouvernèrent successivement l'Église pendant le troisième siècle, au milieu du bouleversement de l'empire que se disputaient les usurpateurs. La plupart, comme dans le siècle précédent, scellèrent de leur

sang leur foi et leur autorité. On ne sait que peu de chose de leur vie; elle se résume souvent dans le récit de leur élévation au souverain pontificat et dans celui de leur martyre, qui clot toujours une vie consacrée au soin de l'Église. Nous nous contenterons donc de donner leurs noms avec la date de leur élection. Saint Zéphirin, 202. — Saint Calixte I, 219. — Saint Urbain I, 223. — Saint Pontien, 230. — Saint Antère, 235. — Saint Fabien, 236. —Saint Corneille, 251. — Saint Lucien I, 252. — Saint Étienne I, 253. — Saint Sixte II, 257. — Saint Denis, 259. — Saint Félix I, 269. — Saint Eutychien, 275. — Saint Caïus, 283. — Saint Marcellin, 296.

La persécution ordonnée par l'empereur Septime-Sévère, ouvre pour l'Église le troisième siècle. Elle commença en Égypte où elle fit beaucoup de martyrs, et sévit avec fureur à Carthage. C'est dans cette ville que moururent sainte Félicité, sainte Perpétue et leurs héroïques compagnons. L'histoire de leur admirable combat a été écrite en partie par sainte Perpétue elle-même. Dans les Gaules, la persécution fut très-cruelle, et à Lyon elle fit couler le sang de dix-neuf mille confesseurs de la foi, sans compter les femmes et les enfants. Presque toutes les villes eurent alors d'illustres martyrs, qui en sont devenus depuis les patrons et les protecteurs.

C'est vers ce temps que parut Tertullien, prêtre de Carthage; il composa une foule d'écrits où il consacra tout son génie à la défense de la foi. Le plus célèbre est son *Apologétique* en faveur du christianisme; écrite avec une rare éloquence, elle porta un coup mortel au paganisme. On y lit ce passage : « Quoique nés d'hier, « nous occupons les îles, les cités, les places fortes, les

« campagnes, le palais, le sénat, le forum ; nous ne « laissons vides que vos temples. » Ces lignes prouvent les progrès qu'avait faits la religion chrétienne. Après avoir si glorieusement servi l'Église, Tertullien se laissa séduire par les montanistes. Il fut entraîné dans l'erreur par la violence de son caractère et par son orgueil, froissé de n'avoir pas obtenu les honneurs auxquels il aspirait.

Pendant que Tertullien brillait dans l'Église d'Occident, Origène, fils du martyr Léonide, l'illustrait en Orient. Son père l'avait élevé avec le plus grand soin ; on raconte que souvent, pendant que l'enfant dormait, Léonide lui découvrant la poitrine la baisait avec respect comme le temple du Saint-Esprit. Saint Jérôme a dit d'Origène que, dès l'enfance, ce fut un saint et un grand homme. Quand son père fut arrêté comme chrétien, il était encore enfant ; sa mère fut obligée de cacher ses vêtements pour l'empêcher de courir au martyre ; alors il écrivit à Léonide : *Tenez ferme et ne vous mettez point en peine de nous* (il avait six petits frères plus jeunes que lui). *Le Seigneur sera notre héritage, et nous serons trop heureux d'avoir un père martyr.*

A dix-huit ans, Origène remplaça Clément d'Alexandrie dans la direction de l'école chrétienne, fondée dans cette ville par saint Pantène. Doué d'un génie extraordinaire, il s'occupait avec un égal succès de toutes les sciences ; la réputation faisait accourir des pays les plus éloignés. Sa vie était sainte et mortifiée, et il consacrait le jour et sa nuit à la prière ou à l'étude des saintes Écritures. Origène a laissé une si grande quantité d'écrits, qu'on ne doit pas s'étonner que quelques erreurs s'y soient glissées sur des points de doctrine que l'Église n'avait pas encore dé-

finis; peut-être même que ses ennemis les y ont introduites pour s'en servir contre lui. Lui-même disait : « Plusieurs « nous aiment plus que nous ne le méritons, et, en louant « nos discours et notre doctrine, avancent des choses « que notre conscience n'admet point ; d'autres, inter- « prétant mal nos écrits, nous accusent de penser ce « que nous n'avons jamais eu dans l'esprit. » (L'abbé Rivaux.)

Origène confessa la foi pendant la persécution de Dèce ; mais on lui laissa la vie. Il mourut dans un âge avancé.

L'empire avait eu successivement pour maîtres, après Sévère, Caracalla et Héliogabale également méprisables. Enfin il se réjouit sous le gouvernement d'Alexandre Sévère qui avait adopté cette maxime des chrétiens : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.* Il les protégea si ouvertement, que c'est sous son règne qu'on vit les premières églises publiques. En 223, le pape saint Calixte fit bâtir à Rome une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge, sous le titre de *Notre-Dame au delà du Tibre.*

Malgré les bonnes dispositions d'Alexandre Sévère, il y eut encore quelques persécutions excitées par la rage du peuple, et deux papes mêmes furent martyrisés.

Le successeur et assassin d'Alexandre Sévère, Maximin, d'origine barbare, ordonna la sixième persécution contre l'Église (235). Elle dura trois ans. Une foule de chrétiens furent mis à mort dans toutes les provinces de l'empire ; les églises furent brûlées, les évêques livrés aux bourreaux et plusieurs papes massacrés. La mort de Maximin laissa l'Église respirer quelque temps.

Les chrétiens sortirent encore une fois des catacombes; les églises se relevèrent, et des missionnaires se répandirent dans les contrées qui n'avaient pas encore reçu la bonne nouvelle. Toutes les cités des Gaules et de la Germanie virent arriver des ouvriers évangéliques envoyés par le pape saint Fabien. En même temps, l'Orient était saisi d'admiration devant les miracles de saint Grégoire, surnommé le thaumaturge. Amené à la foi par Origène dont il suivait les leçons, Grégoire avait été fait évêque dans le Pont, sa patrie; il y convertit une multitude de païens.

Les progrès du christianisme, soit pendant la paix, soit pendant la persécution, étaient pour le paganisme un sujet de colère et de terreur; il tenta donc contre lui une nouvelle attaque. Les philosophes païens réunirent leurs écoles diverses sous le nom d'école néoplatonicienne, cherchant à prouver qu'au fond leurs doctrines ne différaient que peu de celle des chrétiens; et, pour excuser leur infâme mythologie, ils s'appliquèrent à lui donner des explications allégoriques et à la représenter comme l'enveloppe sensible et grossière des mystères les plus profonds. Cette ruse n'ayant pas réussi, les païens reprirent la persécution ouverte, et en 250 ils obtinrent de Dèce, alors empereur, des édits cruels contre les chrétiens. Le pape saint Fabien fut une des premières victimes de la septième persécution. En Sicile, on admira le courage de sainte Agathe; en Orient, plusieurs évêques périrent dans les supplices et une infinité de chrétiens souffrirent le martyre.

« La persécution fut aussi cruelle que générale. On « employa les grils ardents, les huiles bouillantes et des

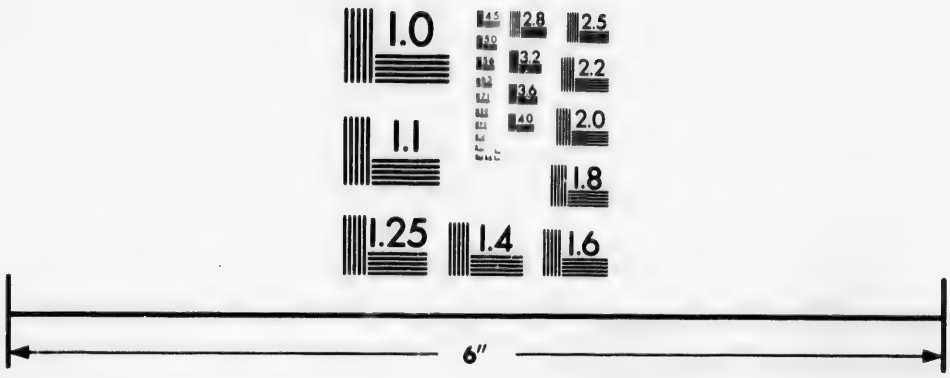
« tourments si inhumains et si outrageants qu'on ne « sait de quoi s'étonner davantage, ou de la cruauté des « bourreaux qui les ont inventés, ou du courage des « chrétiens qui les ont soufferts. On sciait les uns par le « milieu du corps, on écorchait les autres tout vivants; « on semait sur leurs plaies des sels brûlants, on les « couvrait de miel et on les exposait ainsi au soleil à la « lente voracité des insectes. » (L'abbé Rivaux.)

C'est alors que Paul, surnommé l'ermite, alla chercher un refuge à sa foi, au fond des déserts de la Haute-Égypte, où il vécut quatre-vingt-douze ans dans une prière continuelle, vivant du pain miraculeux que lui apportait chaque jour un corbeau. Vers la fin de sa vie, il fut visité par saint Antoine, autre saint solitaire, à qui Dieu avait révélé son existence et le lieu de sa retraite.

Si la persécution fit des martyrs, elle fit aussi des apostats, surtout parmi les grands du monde. Beaucoup furent aussitôt frappés visiblement par la colère divine et devinrent fous ou furent possédés du démon. Ces apostasies eurent de fâcheuses suites. Un prêtre de Carthage, nommé Novat, voulait qu'on admît à la communion les apostats sans les obliger à la pénitence exigée par l'Église; saint Cyprien, évêque de cette ville, l'ayant combattu, il passa à Rome où il troubla toute l'Église. Pour se fortifier, Novat fit nommer pape par des évêques dont il surprit la bonne foi en les enivrant à moitié dans un repas somptueux, Novatien, son collègue : c'est le premier anti-pape dont il soit parlé dans l'histoire.

Les novatiens furent condamnés dans un concile tenu à Carthage, et dans deux tenus à Rome, sous le pontificat du pape saint Corneille qui parvint à dissiper la

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

cabale de l'anti-pape Novatien. Vers l'an 253, la pourpre impériale fut donnée à Valérien qui, dès la troisième année de son règne, se laissa persuader de persécuter les fidèles. Ses édits sanglants ouvrirent la huitième persécution générale; elle mit au rang des martyrs les papes Étienne et Sixte, et Laurent, diacre de ce dernier. Condamné à périr sur le gril, Laurent souffrit cet affreux supplice avec tant de calme et de courage que plusieurs sénateurs qui en furent témoins se convertirent. Saint Cyprien, évêque de Carthage et l'une des lumières de l'Église, eut la tête tranchée. En Nubie, on massacra des populations entières et chrétiennes; en Espagne, saint Fructueux fut brûlé vif. La Gaule ne fut pas épargnée, et elle put enrichir son catalogue de martyrs de noms illustres, tels que : saint Denis, saint Saturnin, saint Patrocle et une foule d'autres. La fin tragique du cruel Valérien arrêta la persécution. Gallien, son fils, ordonna même de rendre aux chrétiens les lieux sacrés qui leur avaient appartenu.

Pendant le repos laisssé à l'Église, l'hérésie releva la tête et, dans la personne du Persan Manès ou Manichée, chercha à séduire les fidèles en enseignant, entre autres erreurs, l'existence de deux principes éternels, l'un bon, l'autre mauvais. A une doctrine absurde il joignait une morale infâme. Les païens se réunirent aux chrétiens contre cette secte impie et dangereuse; dès lors elle se propagea dans l'ombre, et le mystère dont elle s'entourait ne fit qu'augmenter ses partisans. Nous verrons les manichéens, confondus avec les gnostiques, reparaître presque dans chaque siècle, tantôt sous un nom, tantôt sous un autre, toujours condamnés par les

conciles et toujours soutenus par les ennemis de l'Église et de la paix publique. Aurélien, empereur depuis l'an 270, croyant gagner l'affection du sénat, reprit les édits de Valérien contre les chrétiens et les expédia jusqu'aux limites de l'empire, aussi leur sang fut répandu en abondance. Les principaux martyrs de la neuvième persécution furent, saint Conon et son fils en Lycaonie, le pape saint Félix et saint Sabas à Rome, saint Eutrope et ses sœurs à Porto et d'autres qu'il serait trop long de nommer (273).

Aurélien ayant été assassiné (275), l'empire passa de main en main jusqu'à Dioclétien, soldat de fortune; il s'associa Maximien Hercule, homme brutal et colère et, pour faire face aux ennemis du dedans et du dehors, chaque empereur fit un César (292). Dioclétien choisit Maxime-Galère, et Maximien, Constance Chlore qui mérita les éloges des chrétiens et des païens.

Quoique Dioclétien, au début de son règne, n'eût porté contre les chrétiens aucun édit, la persécution continua, et les martyrs furent torturés avec une cruauté inouïe dans l'Asie Mineure et dans les Gaules; des évêques, des prêtres, de jeunes vierges, des personnes de tout âge et de toute condition y confessèrent Jésus-Chrit, avec un courage admirable qui convertit souvent les spectateurs et les bourreaux. Dans la Grande-Bretagne, plus de mille chrétiens donnèrent leur sang en témoignage de leurs croyances. C'est alors qu'eut lieu, sur les bords du Rhône, le glorieux martyre de la légion Thébaine toute composée de chrétiens, et commandée par Maurice, Exupère et Candide. Sur leur refus de prendre part à un sacrifice offert aux dieux, Maximien les fit décimer trois fois sans

pouvoir obtenir une seule apostasie; dans sa colère, il ordonna le massacre de la légion entière.

C'est pendant ce siècle que l'Église, pour condamner le rigorisme excessif de certains hérétiques et le relâchement de quelques autres, régla, par des lois, la discipline ecclésiastique à l'égard des pénitences publiques. Il importe de faire observer que ces pénitences n'étaient imposées que pour des crimes publics, tels que l'idolâtrie, l'homicide, etc. Ce ne fut pourtant qu'au quatrième siècle, lorsque la paix fut donnée à l'Église, que ces prescriptions purent être suivies exactement.

Nous avons parlé des principaux écrivains ecclésiastiques, Tertullien, Origène, saint Cyprien; il y en eut encore d'autres qui méritent d'être cités, tels que saint Denis d'Alexandrie et saint Grégoire le Thaumaturge.

Empire romain.

Septime-Sévère régnait par la crainte sur l'Orient et l'Occident, depuis qu'il avait noyé dans le sang les prétentions impériales de Niger et d'Albinus (200). Il entreprit alors une foule de réformes dans l'administration, dépouilla peu à peu le sénat de ses priviléges et établit comme un droit, le despotisme impé.. l qu'il appuya sur l'armée; il aimait à dire : *Enrichissez les troupes et ne vous occupez pas du reste.*

Comme Tibère, il eut son Séjan; ce fut Flavius Plautien, dont il fit épouser la fille à son fils Caracalla. On n'arrivait que par lui à l'empereur et il disposait de tous les emplois. Plautien ayant aspiré au trône, Sévère le fit mettre à mort sous ses yeux; ses complices eurent le même sort. Après avoir anéanti ses ennemis, l'empereur

fit des lois sages, mais d'une extrême sévérité et il rendit l'empire florissant.

Les Calédoniens ayant bravé ses lieutenants au nord de la Grande-Bretagne, Sévère se mit à la tête de son armée et partit pour les combattre (208) : la résistance fut si terrible qu'elle coûta la vie à cinquante mille Romains.

Sévère était déjà gravement malade, lorsque son fils Caracalla tenta de l'assassiner : l'empereur en eut un tel chagrin que son mal s'aggrava. A cette nouvelle, les Calédoniens rompirent la trève qu'ils venaient de conclure. La guerre allait donc recommencer, quand éclata dans l'armée une sédition excitée par Caracalla. Sévère punit les coupables, mais épargna son fils. Sentant sa fin approcher et reconnaissant le vide des grandeurs, il s'écria : *J'ai été tout et rien ne sert ;* puis, pour mettre un terme à ses souffrances, il mangea jusqu'à se suffoquer. On lui fit des funérailles magnifiques (211). Comme presque tous les empereurs, il fut mis au rang des dieux. On reproche justement à Septime-Sévère d'avoir persécuté les chrétiens. C'est sous son règne que Tertullien publia sa célèbre Apologétique.

Sévère laissait l'empire à ses deux fils, Caracalla, ainsi nommé de la grande casaque gauloise dont il aimait à se vêtir, et Géta, chéri du peuple; ces deux frères se haïssaient mortellement. Dès que leur père fut mort, ils cessèrent la guerre et se séparèrent, après avoir été tous deux proclamés empereurs par l'armée. Ils revinrent à Rome où ils se partagèrent le palais impérial, avec l'intention de partager l'empire. Leur mère Julie les en empêcha et essaya de les réconcilier. A sa prière, les deux frères se rendent dans son appartement ; mais Caracalla,

se précipitant sur Géta, l'égorge dans les bras de sa mère (212).

Aussitôt il court au camp prétorien, annonce qu'il est seul empereur et, au moyen d'une gratification aux soldats, il apaise leurs murmures. Une fois maître de l'empire, Caracalla ne dissimula plus sa cruauté; sa mère Julie faillit payer de sa vie les larmes données à Géta; plus de vingt mille personnes périrent comme étant des amis de ce prince.

Cependant le remords vint troubler la conscience de ce monstre; pour se distraire, il se mit à voyager dans les Gaules où il se fit haïr. L'année suivante, il alla faire la guerre aux Allemands qui paraissaient pour la première fois; après plusieurs victoires il leur acheta la paix (214). A la nouvelle d'une invasion des Goths, il reprit les armes, leur livra quelques combats, puis continua ses voyages en Thrace, en Macédoine, en Asie. Pour se venger d'une satire, il ordonna et dirigea lui-même le massacre des Alexandrins. Le roi des Parthes lui ayant refusé sa fille en mariage, l'empereur lui déclara la guerre; bientôt, feignant de vouloir traiter de la paix, il l'attira, lui et sa noblesse, dans une grande plaine où il les fit traîtreusement envelopper et massacrer par son armée. Peu de temps après, Caracalla fut assassiné par un soldat qu'avait payé Macrin, préfet du prétoire. C'est le dernier empereur qui ait fait mettre le titre d'*imperator* sur ses médailles. Sa mère Julie mourut de chagrin d'avoir perdu l'autorité dont elle jouissait sous son fils (217).

Pendant trois jours, l'empire resta vacant; le quatrième, les prétoriens l'offrirent à Macrin, l'auteur de la mort de Caracalla, et le sénat applaudit à ce choix. Le

nouvel empereur s'occupa aussitôt avec zèle de remédier aux désordres du règne précédent. Artaban IV, alors roi des Parthes, reprit les armes contre les Romains, battit les légions près de Nisibe et ne leur accorda la paix qu'au prix d'une somme considérable ; Macrin était trop occupé à l'intérieur pour aller venger l'empire sur les frontières. Alors vivait à Émesse en Phénicie, Mésa, sœur de l'impératrice Julie. Elle avait deux petits-fils, Bassien et Alexandre ; le premier, âgé de quatorze ans, était prêtre du soleil (*Éla gabale, dieu créateur*), et très-aimé des soldats à cause de sa ressemblance avec Caracalla dont on le disait fils. L'armée, excitée secrètement par Mésa, se révolta et proclama Bassien ; Macrin accourut pour combattre son rival ; mais il fut vaincu et massacré (218). Il avait régné quatorze mois.

Le jeune empereur, du nom de son dieu, se fit appeler Héliogabale. Après avoir passé plus d'un an dans les plaisirs à Nicomédie et à Antioche, il prit la route de l'Italie, déployant dans ce voyage, un luxe inouï. A Rome, où il se montrait la tiare sur la tête, couvert de colliers, de bracelets et de pierres précieuses, les sourcils peints et les joues fardées, il exerça le souverain pouvoir, à la façon des orientaux, sans s'inquiéter du sénat. « Ce prê-« tre du soleil dépassa en impiétés, en prodigalités, en « débauches et en barbarie les monstres qui l'avaient « précédé. Au nombre des six femmes qu'il prit et répu-« dia ou tua, on compta même une vestale ; c'était un « attentat inouï jusque-là. Il attelait des femmes à son « char tout couvert d'or et de pierreries, et, du lieu qu'il « quittait jusqu'à son char, il ne devait fouler que de la « poussière d'or. » (CANTU.)

Héliogabale ne s'occupait que de son dieu figuré par une pierre noire. Il lui fit épouser Astartée (la lune), la grande déesse d'Afrique, et fit célébrer cette union avec une magnificence inouïe. Ses excès ne connaissaient plus de bornes ; il remplit ses viviers d'eau de rose, donna des fêtes sur des étangs de vin, tandis qu'il nourrissait ses chiens avec des foies d'oies, ses chevaux avec des raisins, les animaux féroces avec des faisans et des perdrix. On lui servait des petits pois mêlés de graines d'or, du riz avec des perles. Ses lampes ne consumaient que du baume, et il ne se baignait que dans des eaux parfumées à grands frais. Quant aux mœurs de ce monstre, aussi cruel que superstitieux, on ne peut les raconter.

Son aïeule Mésa ne pouvant réprimer ses excès, le détermina à adopter son cousin Alexandre. Héliogabale en devint bientôt jaloux et chercha à le faire périr ; mais il ne put tromper la fidélité qui veillait auprès du jeune prince. A la fin, les soldats, lassés d'un tel empereur, se révoltèrent contre lui ; l'infâme Héliogabale, aussi lâche que voluptueux, se cacha dans le lieu le plus sale du camp ; il fut découvert et mis à mort, ainsi que sa mère Sœmis qu'il avait placée à la tête d'un sénat de femmes (222).

Le jeune Alexandre avait à peine quatorze ans lorsque les légions le proclamèrent empereur. Plus tard on ajouta à son nom, celui de *Sévère*, à cause de sa vigueur à réformer les abus des règnes précédents. Sa mère Mamée le dirigea dans le gouvernement avec une grande sagesse et lui donna un conseil composé de seize sénateurs, présidés par le fameux Ulpien, savant jurisconsulte romain. Alexandre pratiqua toutes les vertus opposées

aux vices honteux d'Héliogabale et répara les maux que son indigne prédécesseur avait faits à l'empire.

On croit que Mamée était chrétienne ; elle avait fait venir d'Alexandrie le célèbre Origène avec lequel elle eut de longues conférences. Le jeune empereur aimait et admirait la morale évangélique, au point qu'il avait fait graver dans son palais cette maxime des chrétiens : *Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît.*

Alexandre éloigna de sa cour tous les flatteurs et les courtisans ; malgré sa jeunesse, il s'occupait, sous la direction de sa mère et de son conseil, des affaires publiques et mettait partout l'ordre le plus sévère. Une extrême simplicité régnait dans le palais où tout le monde était admis à venir demander justice. L'empereur s'occupa surtout de réprimer l'indiscipline des soldats ; mais il rencontra de grandes difficultés dans les habitudes de mollesse et d'indépendance qu'on leur avait laissé prendre. Les prétoriens se révoltèrent et massacrèrent Ulpien sous les yeux mêmes d'Alexandre-Sévère, qui eut bien de la peine à les faire rentrer dans le devoir.

Une grande révolution venait d'éclater en Orient et appelait les armes romaines. Nous avons vu, depuis deux cents ans, les Parthes menacer l'empire en même temps que la guerre civile faisait et défaisait leurs rois. Chaque empereur les avait combattus, plusieurs les avaient vaincus et avaient conquis leur pays; mais, les uns avaient laissé reprendre leurs conquêtes, les autres les avaient rendues. Ne se sentant pas assez forts pour conserver ces contrées éloignées, les Romains y attisaient les discordes dans le but d'éloigner les Parthes de leurs frontières.

Artaban IV, vainqueur des légions, régnait sur la Parthie et sur une partie de l'Asie comprenant l'ancien royaume de Perse, lorsqu'un homme obscur, nommé Artaxar, se donnant pour un descendant de Darius Codoman, renversé par Alexandre le Grand, résolut de relever l'ancienne monarchie des Perses et appela à la révolte les nombreuses tribus qui, depuis des siècles, reconnaissaient l'autorité des Parthes. Artaban fut vaincu dans trois batailles rangées et mis à mort. Les Parthes se trouvèrent ainsi à leur tour sous la domination des Perses. L'Arménie seule résista avec l'appui des Romains et conserva son indépendance.

Le premier soin d'Artaxar fut de rétablir l'ancienne religion de Zoroastre pour raviver l'esprit national; puis, sur les ruines de l'empire des Parthes, il fonda celui des *Sassanides*, du nom de son père Sassan. Alors il prit le titre de roi des rois et voulut conquérir toutes les provinces qui avaient appartenu à Cyrus. Il franchit donc l'Euphrate, et provoqua Alexandre-Sévère par des menaces insolentes.

L'empereur fit rapidement d'immenses préparatifs et partit à la tête de son armée (226). Comme il arrivait en Asie, il apprend que des soldats s'abandonnent à Antioche à des excès contraires à la discipline militaire. Aussitôt il ordonne de les mettre aux fers; la légion se mutine; Alexandre leur adresse de sévères reproches; mais le tumulte augmente de plus en plus. Alors l'empereur, sans se laisser effrayer, s'écrie : *Soldats, déposez vos armes et retirez-vous!* A ces mots la révolte s'apaise; les mutins abandonnent les enseignes et s'efforcent d'obtenir leur pardon. Ils s'en montrèrent dignes sur le champ de

bataille où ils effacèrent leur faute par leur valeur.

L'empereur ayant vaincu Artaxar, vint triompher à Rome avec son armée victorieuse. Jamais la joie du peuple n'avait été ni plus vive ni plus vraie.

Alexandre avait terminé promptement la guerre d'Orient pour aller réprimer une révolte des Germains, il se hâta donc de se rendre en Gaule. A peine était-il arrivé dans le camp de Mayence, que des soldats, conduits par le goth Maximin, se précipitèrent dans sa tente et le massacrèrent avec sa mère Mamée. Il n'avait que vingt-six ans. L'armée furieuse fit périr les assassins, excepté leur chef (235). Tous pleurèrent ce jeune empereur qui avait porté sur le trône des vertus inconnues jusque-là.

Après un premier moment de trouble et de confusion, le goth Maximin se fit proclamer empereur. D'origine barbare, il s'était fait remarquer dans les armées par son courage et la manière dont il faisait observer la discipline militaire. Il avait, dit-on, huit pieds de haut, mangeait quarante livres de viande et buvait dans un jour vingt-quatre pintes de vin. Sa force répondait à cette taille et à cet appétit.

Le sénat confirma une élection qu'il ne pouvait défaire. Maximin parvenu au souverain pouvoir laissa paraître son naturel cruel et farouche. Pour cacher l'obscurité de sa naissance, il fit périr tous ses parents et ceux qui l'avaient secouru dans sa pauvreté. Les partisans de Sévère lui paraissant des ennemis, il les fit massacrer : plus de quatre mille citoyens moururent ainsi victimes de sa jalousie. « Sur un simple soupçon, gouverneurs, « généraux, hommes consulaires, étaient enchaînés et

« conduits à l'empereur, qui, non content de la confis-
« cation et de la mort, les faisait, ou livrer aux bêtes fé-
« roces dans des peaux d'animaux fraîchement tués, ou
« battre tant qu'ils avaient un souffle de vie. Sa férocité
« n'épargna pas non plus les chrétiens. » (CANTU.)

Cependant l'empire s'indignait d'avoir un tel maître; la province d'Afrique fut la première à se révolter, à l'occasion des exactions d'un percepteur d'impôts : on y proclama empereurs le proconsul Gordien et son fils, aussi appelé Gordien. Le sénat approuva ce choix; mais il ne l'avait pas encore signifié aux provinces, que ces deux princes avaient péri. Un partisan de Maximin, Capélianus, ennemi personnel des Gordien, à la tête de forces considérables, avait attaqué les nouveaux empereurs à Carthage; le plus jeune ayant été tué, son père s'étrangla pour ne pas lui survivre : leur règne avait duré trente-six jours. La mort des deux Gordien répandit la consternation à Rome. Le sénat se réunit et donna la pourpre à deux vieux sénateurs, Maxime et Balbin, connus, le premier par ses victoires, le second par ses qualités et l'intégrité dont il avait fait preuve dans les charges publiques qu'on lui avait confiées. A la demande du peuple on leur associa le jeune Gordien, âgé de treize ans, neveu de l'un de ceux qui avaient péri en Afrique.

Aussitôt Maximin fut déclaré ennemi public et l'on fit main basse sur ses partisans. A cette nouvelle il entra en fureur et se mit en marche pour l'Italie. Dans le but de l'arrêter, on affama le pays qu'il devait traverser; son armée manquant de tout entreprit le siége d'Aquilée : les soldats, qui ne s'étaient pas attendus à la résistance, murmurèrent, et des murmures passèrent à la révolte. Le

tyran et son fils furent massacrés et leurs têtes promenées dans le camp (238). Partout la joie la plus vive éclata lorsqu'on apprit la mort de Maximin.

Maxime et Balbin se concilièrent l'amour du peuple et du sénat; mais les prétoriens murmuraient contre des maîtres qu'ils n'avaient pas choisis. Pendant une fête, ils assaillirent le palais, massacrèrent Maxime et Balbin, proclamèrent le jeune Gordien seul empereur et le conduisirent dans leur camp. Avec ce jeune prince recommença le règne des eunuques, des affranchis, jusqu'à ce que son beau-père Misithée, éloignant les intrigants qui avaient capté sa confiance, le dirigeât avec une rare sagesse dans les soins du gouvernement. Dès lors tout changea de face et les abus disparurent. Le sénat et les soldats appelaient Gordien leur enfant, et le peuple, ses délices (241).

On apprit que Sapor, roi des Perses, frère et successeur d'Artaxar, ravageait les provinces romaines de l'Est. Gordien, sous la direction de son beau-père, alla repousser les ennemis. Il leur avait repris Antioche, Nisibe et Carrhes, lorsque Misithée mourut. L'ambitieux arabe Philippe prit sa place; non content de commander les prétoriens, il intrigua avec tant d'adresse qu'il se fit associer à l'empire; bientôt le malheureux Gordien fut déposé et assassiné par Philippe qui fut proclamé dans le camp (244).

Impatient de se rendre en Italie, Philippe fit la paix avec Sapor en lui cédant la Mésopotamie. Arrivé à Rome, il donna des fêtes magnifiques pour célébrer le millième anniversaire de la fondation de cette ville (247). Ayant appris que les Goths ravageaient la Thrace, il envoya

contre eux Carvilius que les soldats proclamèrent empereur; Dèce, chargé d'aller combattre l'usurpateur, qui déjà avait péri sous les coups de ses nouveaux sujets, prit lui-même la pourpre à la demande de son armée. Philippe marchait contre lui, quand il fut assassiné près de Vérone. Son fils, encore enfant, fut tué à Rome.

On a dit que Philippe était chrétien; rien ne prouve la vérité de ce fait, démenti par sa conduite; il fit cependant des lois qui témoignaient des intentions sages.

Dèce, reconnu empereur par le sénat, se hâta de venir à Rome, où il ordonna la plus affreuse persécution que les chrétiens eussent encore soufferte (249). A la nouvelle que les frontières étaient attaquées par les Goths, il partit en toute hâte; par les armes ou par la trahison, il réduisit les barbares à une telle extrémité, qu'ils offrirent la paix, à la seule condition qu'on les laisserait se retirer. Dèce refusa; les Goths se battirent alors avec rage, les Romains furent taillés en pièces, et l'empereur périt dans un marais avec trois de ses fils (251).

Un général romain, nommé Gallus, accusé d'avoir trahi Dèce, sauva les débris des légions qui le saluèrent empereur. Dès que le sénat eut confirmé son élection, il conclut une paix honteuse avec les Goths auxquels il promit un tribut annuel. Mais ceux-ci, n'étant pas encore satisfaits, se mirent à ravager la Thrace, la Mœsie, la Macédoine, tandis que les Perses, conduits par Sapor, subjuguaient l'Arménie (252). Au milieu de ces désastres, Gallus ne songeait qu'à ses plaisirs. Un général nommé Émilien, envoyé contre les barbares, fut proclamé empereur à la suite d'une grande victoire remportée sur eux en Mœsie. Alors Gallus, s'arrachant à sa vie de mollesse,

marcha contre lui. Il fut tué dans le combat, après un règne de dix-huit mois.

Le sénat refusa de reconnaître Émilien, parce que l'armée des Alpes venait de donner la pourpre impériale à son général Valérien. Émilien fut tué par ses soldats quelques mois après.

Valérien, âgé de soixante-dix ans, avait donné trois ans de bonheur à l'empire, lorsque, séduit par un magicien, il ordonna de persécuter les chrétiens. Cette persécution fut très-cruelle et dura six ans. Cependant les barbares continuaient à menacer les frontières sur plusieurs points et Sapor s'avançait en Syrie, en Cilicie et en Cappadoce. Valérien alla le combattre; mais, soit négligence, soit trahison, il fut vaincu et fait prisonnier. Le cruel Sapor, fier de son captif, le conduisit enchaîné à travers les principales villes. Après lui avoir fait souffrir toutes sortes d'humiliations pendant sept ans, il le fit écorcher vif (257).

L'empire se vit alors attaquer de tous les côtés à la fois; les Francs, peuple germain, pénètrent dans les Gaules; quelques tribus de barbares envahissent l'Espagne et la ravagent pendant douze ans; les Allemands s'avancent jusqu'à Ravenne; les Goths, après avoir pillé Trébizonde et le Pont, retournent au Bosphore, chargés d'un riche butin, chassant devant eux de nombreux captifs. Gallien, fils de Valérien, ne fit rien pour venger son père ni pour sauver l'État; plongé dans les plus honteux plaisirs, il ne craignait que ce qui pouvait les troubler. Dans cette défaillance de l'empire et de l'autorité impériale, rien ne fut plus contenu. Une querelle survenue entre quelques habitants d'Alexandrie devint une vérita-

ble guerre civile qui détruisit la moitié de la population; une troupe de paysans et d'esclaves dévastèrent impunément la Syrie. Le mépris pour le prince, la crainte de ses vengeances, les ambitions privées, la nécessité de se défendre contre les barbares, élevèrent de toutes parts des empereurs que l'histoire a désignés sous le nom des *Trente Tyrans*, quoique ce nombre ne soit pas exact. Excepté le sénateur Tétricus, le patricien Pison et le prince Odenath, tous étaient de basse extraction. Quelques-uns s'opposèrent aux ennemis du dehors; mais tous déchirèrent l'État par leurs guerres intestines. Dans ce désordre général, des femmes se distinguèrent par leur habileté et leur courage.

Les légions d'Orient, toujours menacées par Sapor, élirent empereurs Marcien et son fils; Marcien, inquiet de la puissance de Valens qui commandait en Achaïe, envoya contre lui son général Pison; Valens se fit alors proclamer empereur. Pison suivit son exemple. Auréolus s'empressa de prendre le même titre en Illyrie. Tous ces empereurs se firent la guerre et s'entre-tuèrent.

Dans le même temps, Odenath, prince de Palmyre, ayant été offensé par Sapor, se jeta du côté des Romains et leur aida à chasser les Perses (267). Il reçut en récompense le titre de César, et sa femme, celui d'Auguste. Quelques années après il périt assassiné par un parent. Alors Zénobie, sa veuve, se mit à la tête du gouvernement au nom des trois fils en bas âge que laissait Odenath. Courageuse et vertueuse, elle se fit respecter de ses sujets et de ses ennemis.

Les Gaules furent tranquilles plusieurs années sous Posthume qui avait pris la pourpre et s'était associé Victorin.

Victorine, la mère de ce dernier, le dirigea sagement dans son gouvernement. L'élection d'Ingénuus, en Mœsie, excita la colère du farouche et lâche Gallien; il marcha contre lui, le défit, le tua et ordonna d'horribles massacres dans toute la province. Gallien alla ensuite assiéger Auréolus à Milan (268); mais une conjuration termina les jours de cet indigne empereur sous les murs de cette ville.

Le sénat déclara Gallien ennemi de la patrie, fit mourir ses parents et ses amis, et peu de temps après le mit au rang des dieux.

Les quinze années du règne de Gallien furent les plus malheureuses dont l'histoire eût jusqu'alors conservé le souvenir; les provinces étaient ravagées par les barbares, les guerres civiles, la vengeance des empereurs; les révoltes des esclaves se joignaient à la peste et à la famine, pour détruire la population des villes et des campagnes que ne protégeait aucune autorité.

A la mort de Gallien, le sénat donna la pourpre à Claude, dont la patrie et la naissance sont inconnues. De tous les Césars qui avaient paru sous le règne précédent, Auréolus et Tétricus survivaient seuls. Claude fit Auréolus prisonnier; mais il ménagea Tétricus qui était puissant en Gaule, et alla combattre les barbares. Les Goths, au nombre de trois cent mille, avaient remonté le Dniester et saccagé toutes les villes voisines, lorsque Claude parut. Il gagna sur eux la sanglante bataille de Naïssus (Mœsie), détruisit leur flotte, fit un butin immense et beaucoup de prisonniers. Ce prince se préparait à reprendre la guerre, lorsqu'il mourut de la peste à Sirmium. Tous les Romains le pleurèrent, le sénat lui décréta les honneurs divins et lui fit élever des statues (270).

Quintillien, frère de Claude, fut proclamé empereur et, quinze jours après, massacré par l'armée qui donna la pourpre à Aurélien, d'une naissance obscure, mais élevé dans les camps. Son courage et sa valeur en faisaient l'homme qu'il fallait pour gouverner l'empire lorsque ses frontières étaient de toutes parts franchies par les barbares. Le premier soin d'Aurélien fut de rétablir la discipline dans l'armée; puis il força les Goths à demander la paix. Il alla ensuite combattre les Allemands qui ravageaient le Milanais et revint à Rome où il s'arrêta peu : les conquêtes de Zénobie l'appelaient en Orient.

La veuve d'Odenath avait profité des embarras de l'empire pour étendre sa domination sur une partie de l'Asie et pour s'emparer de l'Égypte. « Tour à tour grand « prince et grand capitaine, prudente dans le conseil, « ferme dans ses résolutions, admirablement généreuse, « étrangère à l'amour et aux petitesses qui déshonorent « les cours féminines, tantôt elle le disputait en magni- « ficence aux monarques perses, tantôt, avec le casque « de soldat et le manteau d'empereur, elle marchait à la « tête des troupes ou sur un char de guerre. » (CANTU.)

Aurélien vainquit Zénobie près d'Antioche et d'Émèse, et la força de se réfugier dans sa capitale Palmyre, fondée par Salomon (272). L'empereur vint l'y assiéger : Zénobie se défendit longtemps. Ne voyant pas arriver les secours promis par les Perses et les Arabes, elle prit la fuite en emportant une partie de ses trésors; les soldats l'arrêtèrent. Aurélien se contenta de la faire prisonnière; mais il fit mourir ceux qui lui avaient conseillé la résistance, entre autres le savant Longin, le maître, puis le ministre de la reine de Palmyre. La ville avait été épar-

gnée en livrant ses richesses, et l'empereur s'en était éloigné; lorsqu'il apprit que les Palmyriens venaient de massacrer le gouverneur romain et la garnison, il revint brusquement sur ses pas, tomba sur eux, les fit tous passer au fil de l'épée, et la ville fut détruite.

Le syrien Firmus s'efforçait de relever le parti de Zénobie en Égypte; Aurélien alla l'attaquer, le prit et le fit mourir.

Délivré de toute inquiétude de ce côté, il tourna ses armes contre Tétricus dont la popularité diminuait en Gaule. La bataille s'engagea dans les plaines de Châlons; Tétricus n'essaya pas même de résister; il alla se livrer à son adversaire.

En rentrant dans Rome, Aurélien se fit donner le plus beau triomphe qu'on eût vu. Il y confondit les dépouilles de l'Orient et de l'Occident, le butin et les captifs de la guerre civile et de la guerre étrangère (274). Parmi les captifs, on remarquait Tétricus et Zénobie. La reine de Palmyre ployait sous le poids des perles et des chaînes d'or, rivées sur son cou à un carcan d'or. Aurélien montait un char traîné par des cerfs et son front était orné d'un diadème, ce qu'aucun empereur n'avait encore osé. Toutefois, il se montra généreux et donna des établissements honorables à Tétricus et à Zénobie.

N'ayant plus de rivaux ni d'ennemis à combattre, l'empereur s'occupa de l'administration de ses Etats. Il se montra sévère dans la répression des abus introduits partout sous les règnes précédents. On a dit avec vérité d'Aurélien que ce fut un empereur non pas bon, mais nécessaire. Il avait réuni toutes les provinces envahies ou séparées, lorsqu'il fut assassiné par son affranchi Mnes-

thée, qu'il avait menacé pour ses concussions (275). Aurélien persécuta les chrétiens; c'est lui qui ordonna la neuvième persécution générale.

L'empire resta huit mois sans maître, le sénat et l'armée se renvoyant mutuellement le droit d'élection. Enfin le sénat élit Tacite, sénateur, âgé de soixante-dix ans. Cet empereur protégea les lettres, en mémoire de l'historien Tacite qu'il disait être son aïeul. A peine venait-il d'arriver à son armée de Thrace, qu'il mourut après un règne de six mois (276).

Les soldats élirent alors Probus, fils d'un jardinier de Sirmium (Pannonie). Le sénat, sentant le besoin qu'avait l'empire d'un maître vaillant et courageux, applaudit à cette élection. Au commencement de son règne, Probus livra de grands combats aux Francs et aux Germains : neuf rois de la Germanie s'engagèrent à lui payer tribut.

Après ces premiers succès, il alla délivrer la Dalmatie des Sarmates et des Goths (278). De là, il passa en Orient où il distribua les gorges des monts d'Isaurie (Cilicie) à ses vétérans et menaça Barham II, roi des Perses, qui se hâta de faire sa soumission. Il revint par la Thrace dont il repeupla les terres désertes avec des tribus vaincues, transportées de divers points, et courut ensuite renverser trois usurpateurs, Saturninus en Égypte, Bonosius et Proculus en Gaule.

Croyant la paix assurée, Probus vint triompher à Rome avec une grande magnificence, puis il occupa les légions à des travaux utiles. Par ses soins, un mur immense assura les frontières de la Germanie, les Gaules se couvrirent de vignes ainsi que l'Espagne, et de tous côtés s'élevèrent des forteresses pour assurer la paix à l'empire. Ces

travaux déplurent aux soldats qui se révoltèrent et l'assassinèrent à Sirmium, où il faisait dessécher des marais (282).

L'armée élit aussitôt Carus, préfet du prétoire, dont le premier acte fut de s'associer ses deux fils, Carin, connu par ses vices et sa cruauté, et Numérien, par ses vertus. Après avoir assuré la paix de l'Italie et de l'Illyrie en battant les Sarmates qui menaçaient les frontières, il partit pour commencer contre la Perse une guerre offensive, car Barham II venait d'envahir la Mésopotamie. Carus avait déjà repris à Barham Séleusie et Ctésiphonte, quand il fut tué par la foudre. Les soldats obligèrent Numérien à s'éloigner du Tigre. Ce prince, doué des plus belles qualités et qui cultivait les lettres avec succès, fut assassiné dans sa retraite par Arius Aper, préfet du prétoire.

Carin s'empara aussitôt de toute l'autorité à Rome, où il se montra cruel comme Domitien. Tout à coup il apprit que l'armée qui revenait de combattre les Perses, avait élu empereur Dioclétien, comte des domestiques du palais. A cette nouvelle, il se mit à la tête de ses troupes. Les deux rivaux se rencontrèrent sur les bords du Danube; Carin, vainqueur, fut assassiné par un de ses officiers, son ennemi personnel (285). Sa mort assura la pourpre à Dioclétien.

Pour affermir son autorité, ce prince avait précédemment tué de sa propre main Aper, le désignant à l'armée comme l'assassin de Numérien, croyant ainsi accomplir la prédiction d'une druidesse, qui lui avait annoncé qu'il serait empereur quand il aurait tué un sanglier (Aper en latin signifie sanglier).

Dioclétien était d'une famille obscure de la Dalmatie. Sentant le fardeau de l'empire trop lourd pour un seul homme, il s'associa Maximien, soldat de fortune, habile à la guerre, mais cruel et ignorant. Afin de faire plus promptement face à tous les dangers qui menaçaient l'empire, Dioclétien subdivisa encore l'autorité entre deux généraux expérimentés auxquels il donna le titre de *Césars*, se réservant à lui et à Maximien celui d'*Augustes*. Les deux nouveaux Césars étaient Constance Chlore, noble illyrien, et Galère Maxime, autrefois gardeur de troupeaux. Constance Chlore épousa la fille de Maximien, et Galère celle de Dioclétien. La Thrace et l'Illyrie furent confiées à Galère; la Gaule, la Bretagne, l'Espagne et la Mauritanie Tingitane à Constance; Maximien eut le reste de l'Afrique avec l'Italie : il fit sa résidence à Milan. Dioclétien, qui se fixa à Nicomédie, s'était réservé l'Orient (292).

Avant que ce partage fût ainsi réglé, Maximien avait exterminé dans les Gaules des paysans qui, sous le nom de Bagaudes, s'étaient révoltés contre les exactions des gouverneurs de provinces; et l'on avait appris que Julianus s'était rendu indépendant en Afrique, Achilléus en Égypte et Carausius dans la Grande-Bretagne.

Dioclétien marcha contre Achilléus, le fit prisonnier et le livra aux lions.

Dans son orgueil, il prit alors le nom de *Jovien* ou Jupiter. Maximien, aussi heureux en Afrique contre Julianus, se fit appeler *Hercule*. Constance eut plus de peine à reconquérir la Grande-Bretagne sur Allectus, successeur et assassin de Carausius. Galère, cette espèce de géant à la voix effrayante et au regard terrible, avait été

envoyé contre les Perses qui avaient chassé d'Arménie Tiridate, établi sur cette contrée par les Romains. Battu près de Carrhes, il revint fugitif à Antioche, où Dioclétien le reçut en souverain irrité, l'obligeant de suivre son char à pied, l'espace d'un mille. Le féroce César, brûlant de laver sa honte, entra en Arménie, surprit les Perses et força leur roi Narsès à demander la paix, en cédant cinq provinces au delà du Tigre (297).

Les deux *Augustes* et les deux *Césars* allèrent triompher à Rome qu'aucun empereur n'habitait plus, mais qui n'en conservait pas moins son prestige de capitale du monde. Non content des titres les plus pompeux, Dioclétien se fit adorer. Durant plusieurs années il jouit en paix de l'œuvre de son génie : l'empire était tranquille; les princes qui le gouvernaient semblaient n'avoir qu'un même sentiment et une même pensée.

BELLES-LETTRES. — BEAUX-ARTS.

C'est uniquement dans l'Église qu'il faut maintenant chercher les hommes illustres dans les lettres. *Tertullien*, de Carthage, composa plusieurs traités qui sont parvenus jusqu'à nous; il y développe, avec une grande science, divers points de doctrine; mais son ouvrage le plus remarquable est son *Apologétique*, écrite pour justifier les chrétiens des fausses accusations portées contre eux. L'orgueil perdit Tertullien; il adopta les erreurs de Montan avec toute la violence de son caractère.

Origène d'Alexandrie, le plus grand génie de ce siècle, consacra à la défense de la vérité les dons qu'il avait reçus du ciel et la science qu'il avait acquise. Non-seule-

ment il écrivit une foule d'ouvrages remarquables, malgré les quelques erreurs qui s'y sont glissées à son insu, mais il enseigna publiquement et, de tous les pays du monde, on accourait à Alexandrie pour l'entendre, tant il avait donné d'éclat à l'école catéchétique fondée par saint Pantène dans cette ville, le siècle précédent, et illustrée par saint Clément, le maître d'Origène.

Nous citerons encore *saint Cyprien*, évêque de Carthage; ce grand évêque réfuta dans de savants écrits et avec un rare talent les hérétiques qui troublaient alors l'Église. Parmi les autres écrivains ecclésiastiques, figurent *saint Denys* d'Alexandrie et *saint Grégoire* le Thaumaturge.

En dehors de l'Église, nous trouvons *Longin*, le maître, puis le ministre de Zénobie, reine de Palmyre : nous avons vu que l'empereur Aurélien ordonna sa mort. Il était Grec et avait enseigné dans les écoles d'Athènes. On a de lui un traité remarquable sur le *sublime*.

Nous ne parlerons pas des philosophes qui, sous le nom de *Néoplatoniciens*, cherchèrent à élever et à spiritualiser les dogmes grossiers du paganisme, pour séduire la multitude et l'éloigner du christianisme. Leurs ouvrages sont sans importance.

Quant aux arts, « le luxe des empereurs et des parti-« culiers multiplia pour les artistes les occasions de se « distinguer sans qu'il en résultât aucune véritable illus-« tration. » (CANTU.) Alexandre Sévère s'efforça de faire refleurir les arts; c'est à lui qu'on attribue l'invention d'incruster des marbres d'espèces différentes.

Les ruines de Palmyre et celles de Balbeck, qui remontent au troisième siècle, offrent un mélange de l'art grec et de l'art oriental, plus remarquable par la richesse des

ornements que par la pureté des lignes; ces ruines prouvent cependant à quel degré l'architecture et la sculpture étaient parvenues dans ces contrées reculées.

L'art païen, dégradé comme la littérature, avait été comme elle frappé mortellement par le christianisme. Mais la littérature, rapide expression de la pensée, se ranima aussitôt sous le souffle chrétien, en développant et en défendant la vérité.

L'art ne put se relever aussi vite; « il fallait que l'É-« glise communiquât d'abord aux âmes la science et « l'amour qu'elle possède; et ce fut quand l'homme eut « purifié son esprit et son cœur dans les douleurs du « martyre qu'elle lui rendit l'usage de ses formes maté-« rielles que le paganisme avait tant profanées. » (E. Cartier.) D'ailleurs, l'art a besoin de plus de paix que n'en avaient alors les chrétiens; la vie militante le prépare, mais il ne peut s'épanouir au milieu des orages; aussi le voyons-nous s'essayer dans les catacombes qui lui servirent de berceau. Les adorateurs du Christ se plaisaient à orner ces sanctuaires souterrains de peintures qu'on y voit encore et qui, au milieu des persécutions, les consolaient en leur rappelant l'objet de leur foi et les motifs de leur espérance.

RÉCAPITULATION DU IIIe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Église. — Cinq fois, durant ce siècle, l'Église est attaquée par la persécution impériale; un grand nombre

de chrétiens, parmi lesquels plusieurs papes, scellent leurs croyances de leur sang. Tertullien, Origène, saint Cyprien l'enrichissent de leurs écrits qui portent la vérité jusqu'aux oreilles des empereurs et des philosophes. Pendant les années de repos, de temps en temps accordées à l'Église, elle envoie des missionnaires prêcher au loin l'Évangile, bâtit ses premiers temples, et règle, par des lois sages, ce qui concerne sa discipline.

L'hérésie lui suscite de nouveaux ennemis, tandis que les montanistes, qui datent du siècle précédent, gagnent le célèbre Tertullien. Novat et Novatien séduisent quelques fidèles, en affectant une morale tour à tour facile et sévère. Plus tard, Manès prêche une doctrine et une morale impies dont ses adhérents, sous divers noms, troublent l'Église à différentes époques.

Empire Romain. — Septime-Sévère règne par la crainte, réforme les abus, repousse les ennemis de l'empire et meurt victime des crimes de son fils Caracalla qu'il n'a pas eu le courage de punir. Caracalla, après avoir attenté aux jours de son père et menacé sa mère, tue son frère Géta. Il lasse l'empire par ses cruautés et tombe sous le poignard d'un assassin. Macrin ne fait que paraître; Héliogabale étonne les Romains par ses cruautés et ses folies. Il est assassiné. Son cousin Alexandre Sévère fait monter toutes les vertus sur le trône; il gouverne avec sagesse et gloire, et ne peut cependant échapper à une mort violente. Le cruel Thrace Maximin revêt la pourpre; il a aussitôt des rivaux dans les deux Gordien. En allant les combattre, il est massacré sous les murs d'Aquilée. Les Gordien sont tués; Maximin et Balbin

sont mis à mort par les prétoriens qui ne les ont pas élus. Le jeune Gordien réjouit l'empire ; mais, dès qu'il a perdu son beau-père, le sage Misithée, il devient la victime de l'ambitieux arabe Philippe qui le fait périr; lui-même est renversé par Dèce. Gallus succède à Dèce, mort en combattant les Goths. Il est tué en voulant repousser un usurpateur, et la pourpre est donnée à Valérien; cet empereur tombe au pouvoir de Sapor, roi de Perse, et meurt dans les supplices après une longue captivité. Son fils Gallien est incapable de défendre l'empire attaqué de tous côtés. Chaque province se donne un maître ; et l'histoire parle de trente tyrans qui se font la guerre pour s'arracher des lambeaux de l'empire tombé en des mains si faibles. Claude II, élu par le sénat, donne des jours heureux au monde et de la gloire aux aigles romaines. Aurélien reprend aux barbares et aux usurpateurs toutes les provinces enlevées. Vainqueur de Tétricus en Gaule, de Zénobie en Orient, il revient à Rome donner de sages lois. Son successeur Tacite ne fait que passer. Le règne de Probus est rendu inutile par celui de Carus et de ses fils. Dioclétien est élu; mais ne pouvant seul faire face à tous les ennemis qui menaçent l'empire, il s'associe Maximien Hercule. Les ennemis se multiplient, les barbares forcent les frontières; alors les deux Augustes partagent le pouvoir avec deux Césars, Constance Chlore et Galère Maxime.

Belles-Lettres. Beaux-Arts. — Les lettres ecclésiastiques ont seules de l'éclat pendant le troisième siècle ; il suffit de citer *Tertullien, Origène, saint Cyprien, saint Denys* et *saint Grégoire le Thaumaturge*, dont les écrits éclairent et affermissent la foi des chrétiens. Le Grec

Longin écrit un traité sur le sublime qui est parvenu jusqu'à nous.

Les arts sont cultivés, ainsi que l'attester[illegible] [illegible]es de Palmyre et de Balbek ; mais l'histoire ne [illegible] a conservé le nom d'aucun artiste.

L'art chrétien s'essaie dans les catacombes d'où il sortira avec éclat dès que la paix sera donnée à l'Église.

CHRONOLOGIE DU IIIe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Décadence de l'empire. Les Usurpateurs.

200. — Origène d'Alexandrie et Tertullien de Carthage, célèbres par leurs écrits en faveur du christianisme. Tertullien embrasse les erreurs des montanistes.

212. — Caracalla et Géta, fils de Septime Sévère : le premier tue son frère Géta.

218. — Héliogabale déshonore l'humanité par ses excès. Il est assassiné.

222. — Alexandre Sévère, l'un des meilleurs empereurs, protége les chrétiens. Il est assassiné.

Commencement du second empire des Perses ou des Sassanides sur les ruines de celui des Parthes.

235. — Sixième persécution générale ordonnée par Maximien élu en Gaule.

238. — Gordien III. Première mention des Francs.

Invasion des Goths.

250. — Septième persécution par Dèce.

258. — Huitième persécution sous Valérien; martyre de saint Laurent et de saint Cyprien.

268. — Claude II règne avec sagesse.

270. — Aurélien, élu par l'armée, défait Zénobie et détruit Palmyre.

275. — Neuvième persécution générale ordonnée par Aurélien.

285. — Dioclétien s'associe Maximien, crée deux Césars : Constance Chlore et Galère Maxime.

IVe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

SOMMAIRE.

Le quatrième siècle est l'un des plus grands siècles de l'Église par les événements remarquables qui s'y sont passés et les hommes illustres qui y ont laissé l'empreinte de leur sainteté et de leur génie. Les persécutions impériales vont cesser et Constantin, seul maître de l'empire, arborera la croix sur le Capitole, puis il se retirera devant la papauté, à laquelle il laissera Rome pour aller se fixer à Byzance. Mais en même temps commence la grande lutte de l'hérésie qui n'a fait jusqu'à présent qu'essayer ses armes. Dieu veille sur son Église ; comme à la persécution sanglante il a opposé d'héroïques martyrs, à l'attaque de sa doctrine il opposera des pontifes et docteurs immortels, qui triompheront de l'erreur par leur sainteté autant que par leur éloquence et leurs écrits. Pendant ce siècle, la sainteté semble, en effet, prendre possession du monde ; on la voit dans les cours, aussi bien qu'au désert, à Rome et dans les villes les plus reculées, sur les siéges épiscopaux et dans les écoles ; partout elle exerce cet ascendant qu'elle tient de Dieu même.

L'empire, après quelques années de guerre, n'a plus qu'un maître qui donne la paix au monde et à l'Église. Mais les barbares se pressent sur les frontières ; les empereurs ne pouvant les repousser, les prennent à leur solde et leur confient la garde de ces barrières qu'ils brûlent de franchir. Ils deviennent si menaçants, qu'un seul maître ne suffit pas à l'empire dont l'unité n'est plus que nominale. Vers la fin de ce siècle, ce dernier souvenir de la grandeur romaine disparaît dans le partage que Théodose fait de ses vastes États.

Eglise.

Le quatrième siècle vit commencer *l'ère des martyrs*. La chaire de saint Pierre était alors occupée par saint Marcellin qui périt dans la persécution de Dioclétien, en

304. Le saint-siége resta vacant jusqu'en 308, par la violence de cette persécution. Alors on élit saint Marcel I, dont le court pontificat fut couronné par le martyre en 310. Saint Eusèbe, qui lui succéda, mourut l'année suivante en exil. Saint Melchiade ou Miltiade vit Constantin embrasser le christianisme.

Reprenons maintenant le récit des événements qui se passèrent pendant la vie de ces quatre papes.

La paix dont l'Église avait jouit depuis quelques années lui avait permis de s'étendre beaucoup; mais ce repos diminua la ferveur des fidèles. C'est alors qu'éclata la dixième persécution générale (303); elle surpassa en durée et en violence celles qui avaient précédé, et fut ordonnée par Dioclétien, à la prière du farouche Galère, puissamment secondé par Maximien Hercule. Selon les historiens contemporains, il est impossible de dire la multitude des martyrs qui confessèrent alors la foi; en Phrygie, une ville entière fut livrée aux flammes avec tous ses habitants; dans la Thébaïde, on faisait périr jusqu'à cent personnes par jour. Ne pouvant nommer tous ces héroïques disciples de Jésus-Christ, nous nous bornerons à quelques-uns des plus célèbres. A Antioche, un enfant de sept ans, nommé Barulas, fut fouetté jusqu'au sang et décapité en présence de sa mère qui le porta elle-même, tout meurtri, au lieu du supplice; à Rome, sainte Agnès, âgée de treize ans, fut décapitée; saint Sébastien, commandant des gardes impériales, fut percé de flèches; en Espagne, saint Vincent souffrit tous les supplices que pouvait inventer la rage du paganisme. Les tourments les plus atroces étaient ceux que préférait Galère. Sulpice Sévère écrivait au sortir de cette persécution : « Dix ans de dévastation

« ont désolé l'Église de Dieu; jamais guerre n'a autant « épuisé le genre humain, et jamais l'Église n'a remporté « de plus glorieux triomphes, puisque dix années de car- « nage n'ont pu la vaincre. »

La Gaule cependant ne souffrit pas de cette persécution, car le César Constance qui la gouvernait aimait les chrétiens. Lorsqu'il apprit les édits de Dioclétien, il rassembla tous les officiers de son palais et leur signifia d'adorer les idoles ou de quitter leurs charges. Quelques-uns effrayés se hâtèrent d'obéir. Alors Constance, comblant d'éloges ceux qui avaient résisté, chassa les lâches, en leur disant qu'il ne pouvait compter sur la fidélité de serviteurs traîtres et perfides à l'égard de Dieu.

Les trois tyrans avaient fait périr tant de chrétiens, qu'ils se flattaient d'avoir anéanti le christianisme ; en mémoire de ce prétendu triomphe, ils élevèrent deux colonnes de marbre qu'on voit encore en Espagne, avec l'inscription : « A Dioclétien, Maximien Hercule, pour avoir détruit le nom chrétien. »

La main de Dieu s'appesantit bientôt sur les persécuteurs; Dioclétien et Maximien furent contraints d'abdiquer et remplacés par Maximien et Sévère. Galère fut frappé d'une maladie affreuse; son corps tombait en lambeaux, et il expira dans la rage et le désespoir, reconnaissant dans ses souffrances la vengeance du Dieu des chrétiens. L'empire était alors gouverné par Maximin, par Constantin, fils et successeur de Constance Chlore, par Maxence, fils de Maximien Hercule, et par Licinius qui avait remplacé Sévère.

Maxence s'était fixé à Rome où il se faisait haïr, lorsque, en réunissant des troupes contre Constantin, il

fournit à celui-ci un motif de lui faire la guerre (312). L'armée du fils de Constance Chlore était peu considérable ; sentant sa faiblesse et réfléchissant à la destinée des persécuteurs de l'Église, il pria le Dieu des chrétiens de l'éclairer. « A midi, marchant à la tête de ses troupes, « il aperçut avec elles, au milieu des airs, une croix plus « brillante que le soleil. On y lisait cette inscription : *Par « ce signe tu vaincras.* La nuit suivante Jésus-Christ appa- « rut au jeune héros avec le même signe et lui ordonna « de faire un étendard sur le modèle de cette croix, pour « s'en servir dans les combats. » (L'abbé Rivaux.) Constantin obéit, fit faire le *Labarum*, le confia à la garde de cinquante guerriers chrétiens et battit Maxence sous les murs de Rome. Le vainqueur entra dans la capitale du monde, la croix triomphante à la tête des légions, et peu après, de concert avec Licinius, il publia le fameux édit qui donna enfin la paix à l'Église. « Le christianisme, « plein de force et de vie, sortit des prisons et des cata- « combes, et se trouva, par le plus étonnant miracle, la « religion de l'empereur et de l'empire... Constantin « voulut que la première statue qu'on lui érigea dans « l'empire le représentât tenant une croix. » (L'abbé Rivaux.)

On ne saurait voir dans l'établissement du christianisme un fait purement humain ; il suffit, pour entrevoir tout ce qu'il renferme de surnaturel, de jeter les yeux sur ces trois siècles qui séparent la croix du Calvaire de celle qui est portée à la tête des légions. C'est le moment de se rappeler cette parole du docteur Gamaliel au Sanhédrin, réuni pour faire périr les apôtres : *Si leur entreprise est de Dieu, vous ne pourrez la détruire*, et de

conclure qu'elle était en effet divine, puisqu'elle a triomphé de la puissance, de la force, de la science et de la sagesse humaines.

Devenue libre, l'Église prit un nouvel essor; elle donna à son culte plus de pompe, à sa discipline et à ses institutions plus de développements et des règles plus fixes, tout en conservant immuables ses dogmes et sa morale.

L'édit de Constantin n'arrêta pas tout de suite la persécution dans toutes les provinces; Maximin continua encore quelques mois de livrer les chrétiens aux supplices. Vaincu par Licinius, il s'empoisonna; pendant quatre jours il fut en proie à des douleurs affreuses, augmentées par ses remords d'avoir persécuté les chrétiens, et il mourut dans le désespoir. Licinius, fier de se voir maître de tout l'Orient, releva les autels des faux dieux et persécuta les fidèles; c'est alors que périrent les quarante soldats qui, après d'horribles tortures, furent exposés nus pendant toute une nuit sur un étang glacé et enfin livrés au feu.

Constantin, indigné de la conduite de Licinius, lui déclara la guerre et le vainquit. Plus tard, ayant découvert qu'il intriguait avec les barbares, il le fit mourir.

Maître de l'Orient et de l'Occident, Constantin se montra zélé pour la propagation du christianisme qu'il appuya de toute son autorité et entoura de tout son respect. En 321, il fit des lois pour la célébration du dimanche, pour faciliter l'émancipation des esclaves, protéger l'enfance, interdire les combats de gladiateurs, et autoriser les legs faits à l'Église qu'il enrichit lui-même de dons considérables. Par ses soins s'élevèrent des ba-

siliques nouvelles et les anciennes furent réparées et ornées. Précédemment l'empereur avait donné au pape saint Melchiade le palais de Latran, avec une rente annuelle propre à soutenir la dignité du pontife. Bien avant cette époque, en plein paganisme, on avait déjà reconnu à l'Église le droit de propriété : nous avons vu en effet Gallien, fils de Valérien, ordonner de rendre aux chrétiens *les lieux sacrés* qui leur avaient appartenu. « Mais « avant Constantin, l'Église romaine n'avait ni souve- « raineté ni seigneuries temporelles, mais seulement « des biens considérables qu'elle tenait de la libéralité « des peuples chrétiens et qui servaient à l'exercice de « sa souveraineté spirituelle. » (Mgr DUPANLOUP.)

Nous verrons les papes et les évêques, dans les temps de calamité, employer les richesses qu'ils tenaient de la munificence impériale, à adoucir les souffrances des fidèles, et vendre jusqu'aux vases sacrés pour racheter les captifs ou nourrir les pauvres et les exilés.

En 314 saint Sylvestre avait succédé à saint Melchiade ; son zèle et sa piété s'étendirent à tous les besoins de l'Église universelle. Celle d'Afrique était alors troublée par les donatistes, ainsi nommés de l'évêque Donat qui s'était opposé à l'élection de Cécilien, comme évêque de Carthage. Il s'était fait un grand nombre de partisans et avait persisté dans son opposition malgré la condamnation du pape Melchiade ; ses disciples se livrèrent à de telles violences contre les catholiques, que l'empereur envoya des troupes pour les contenir.

Dès que l'Église fut libre, elle manifesta rapidement les principes de vie et de sainteté qu'elle renferme, et chaque jour vit éclore une institution nouvelle en rapport

avec les besoins du cœur de l'homme. Ainsi, au commencement du quatrième siècle, la vie monastique parut en Orient ; elle eut pour père saint Antoine qui avait visité saint Paul dans le désert. De bonne heure, il s'était retiré dans les solitudes de l'Égypte où ses nombreux miracles lui avaient attiré une foule de disciples, imitateurs de sa rude pénitence. Dans l'année 305, il leur fit bâtir des monastères et leur prescrivit la manière dont ils devaient vivre, partageant le temps entre le travail et la prière. Quelques années plus tard, Pacôme, que l'Esprit de Dieu avait aussi conduit dans la solitude, se vit entouré de trois mille disciples, accourus au bruit de sa sainteté et de ses miracles. Il construisit donc plusieurs monastères dans la Haute-Thébaïde et donna à ses religieux une règle écrite. Dans le même temps, saint Hilarion, disciple de saint Antoine, établissait la vie monastique en Palestine; de là les monastères se propagèrent dans tout l'Orient, faisant fleurir partout la perfection fondée sur la pratique des conseils évangéliques. Plus tard tous ces monastères adoptèrent la règle de saint Basile.

Tandis que l'Église, triomphante des persécutions impériales, montrait dans ses œuvres sa fécondité divine; l'esprit du mal, humilié, mais non vaincu par le courage des disciples du Christ, préparait une nouvelle guerre, celle de l'erreur. Après avoir vu les combats sanglants de l'Église et ses victoires, nous allons assister à sa lutte contre les hérésies ; cette lutte constitue en quelque sorte son second âge, la seconde époque de son histoire. Pour cette nouvelle guerre Dieu lui donna de nouvelles armes, et pour ses nouveaux besoins, de nouveaux secours.

« Lorsque les martyrs eurent agrandi par leur mort « la conquête de la croix, il fallut établir fortement la « doctrine au milieu des piéges de l'erreur et défendre « l'indépendance de la religion contre les injustes con- « voitises du monde. Alors parurent, sur les hauteurs, « des lumières pour éclairer les peuples dans les voies « difficiles qu'ils allaient parcourir, et de tous côtés sur- « girent de grands docteurs, des pasteurs vigilants, d'in- « corruptibles évêques. » (E. Cartier).

L'Église d'Orient fut tout à coup troublée par une doctrine nouvelle que prêchait un prêtre d'Alexandrie, Arius, qui niait la divinité de Jésus-Christ et soutenait en même temps qu'on devait l'adorer. Alexandre, son évêque, fit, pour ramener le novateur, les efforts qu'inspirent le zèle et la charité ; mais tout fut inutile. Il convoqua alors un concile de ses suffragants, c'est-à-dire des évêques sous sa juridiction ; tous condamnèrent l'erreur et excommunièrent Arius (320). Celui-ci ne se laissa point abattre et continua à se faire des partisans, séduisant les fidèles par son air grave et son extérieur mortifié. Quelques évêques indignes de leur caractère se déclarèrent ses protecteurs, entre autres Eusèbe de Césarée et Eusèbe de Nicomédie, d'une ambition démesurée ; dès lors Arius ne garda plus de mesure et la division éclata dans l'Église. L'empereur, affligé de ce scandale, se concerta avec le pape saint Sylvestre pour la convocation d'un concile général à Nicée. Constantin fournit à ses frais aux évêques les moyens de s'y rendre. Trois cent dix-huit accoururent des provinces les plus reculées pour défendre la vérité ; des prêtres, des diacres, des solitaires se joignirent à eux : tous se réunirent sous la présidence du célèbre

Osius, évêque de Cordoue et légat du pape, que son âge avancé retenait à Rome. Parmi eux se trouvaient un grand nombre de confesseurs de la foi dans la dernière persécution, et ils portaient encore les nobles cicatrices de leur courage. Du côté des Ariens, on comptait vingt-deux évêques.

Le concile se réunit dans le palais impérial; l'empereur y entra le dernier et ne voulut s'asseoir qu'à la prière des évêques (325). Les saintes Écritures furent placées au milieu de l'assemblée, sur un trône richement paré. Après qu'on eut entendu Arius et ses défenseurs, les pères du conciles réfutèrent, l'hérésie et formulèrent la foi de l'Église dans le symbole qu'on chante à la messe et qui porte le nom de symbole de Nicée. Ils y adoptèrent le mot *consubstantiel*, comme directement opposé à l'erreur d'Arius. Tous les évêques souscrivirent ce symbole, même les partisans de l'hérésie, deux exceptés, que l'empereur exila. Les écrits d'Arius furent brûlés, lui et ses partisans excommuniés.

Le concile de Nicée termina aussi une autre question souvent débattue, en fixant la fête de Pâques au dimanche qui suit la première pleine lune après l'équinoxe du printemps. Les actes du concile furent envoyés ensuite dans toutes les églises, après avoir été toutefois soumis à l'examen du pape.

Le concile de Nicée avait duré deux mois. C'est le premier qui porte le titre d'*œcuménique* ou *universel*, nom donné seulement aux réunions d'évêques convoqués de tous les pays du monde, sous la présidence du pape ou de son légat (ambassadeur).

Un jeune diacre s'était fait remarquer des pères du

concile par son éloquence et sa science, c'était Athanase. A la mort de saint Alexandre, patriarche d'Alexandrie, le peuple et le clergé le demandèrent pour lui succéder; mais la contrainte seule lui fit accepter l'épiscopat.

Dans son zèle pour la religion, Constantin était admirablement secondé par sa mère Hélène, d'une grande piété. Malgré ses quatre-vingts ans, elle alla à Jérusalem dans le désir de découvrir la croix du Sauveur. Elle fit renverser le temple de Vénus élevé sur le Calvaire par l'empereur Adrien, puis fouiller le sol. Avec le sépulcre, on trouva trois croix enterrées sous les ruines. Mais, comme aucun signe ne faisant distinguer celle du Sauveur, saint Macaire, évêque de Jérusalem, attendit le secours du ciel ; en conséquence, après avoir invoqué Dieu, il fit déposer sur ces croix une femme malade et jugée incurable ; l'attouchement de celle de Jésus-Christ lui rendit la santé sur-le-champ. Quelques auteurs disent qu'on renouvela cette épreuve sur un mort qui ressuscita dès qu'il eut été mis sur la même croix. Hélène envoya une partie de la vraie croix à Rome, une partie à Constantin, et laissa le reste à l'église de Jérusalem. Avec la vraie croix on trouva le titre, le fer de la lance et les clous qui avaient percé les mains et les pieds du Sauveur : ces précieuses reliques sont en partie venues jusqu'à nous. Le titre de la croix se voit encore à Rome avec un des clous et le fer de la lance. Sainte Hélène fit construire en Palestine trois églises en l'honneur de la sainte Vierge.

Cependant le zèle de Constantin en faveur de la religion chrétienne déplaisait au sénat de Rome resté attaché au paganisme ; cette considération, jointe au souve-

nir de son fils Crispe et de sa femme Fausta qu'il avait fait mettre à mort sur une faible accusation, lui rendit odieux le séjour de Rome que ses prédécesseurs avaient déjà négligé. Il choisit alors Byzance pour en faire une nouvelle capitale, et lui donna le nom de Constantinople.

« Lorsque Constantin transporta le siége de l'empire « à Byzance et en fit la ville impériale, du même coup « il fit de Rome la cité sainte, la capitale d'un autre em- « pire qui devait être le royaume de Dieu sur la terre et « embrasser tout l'univers. Eut-il la conscience de cette « grande nouveauté? Dieu lui donna-t-il de comprendre « que Rome était devenue la conquête de la croix et de « la charité ? que trois siècles de persécution et le sang « de plusieurs millions de martyrs avaient suffisamment « payé cette conquête, et que désormais les pompes « humaines devaient disparaître devant les fêtes sacrées, « l'empereur devant le Pontife ? » (Mgr Dupanloup.) Il est à croire que non ; mais ce qui est certain, c'est que Dieu, maître de l'avenir, préparait ainsi Rome à devenir la capitale du monde chrétien après l'avoir été du monde païen.

L'hérésie semblait anéantie, quand elle se releva tout à coup plus menaçante que jamais. Arius obtint, en signant une profession de foi équivoque, de quitter son exil pour rentrer à Alexandrie où saint Athanase était évêque (336). Aussitôt les ariens ou partisans d'Arius, commencèrent à persécuter les plus célèbres défenseurs de la foi de Nicée. Ils circonvinrent Constantin par sa sœur Constancia secrètement attachée à l'erreur et accusèrent auprès de lui Athanase qui fut exilé, sans avoir été

entendu. Mais au moment où, par la faveur de quelques-uns de ses partisans, Arius allait être établi patriarche de Constantinople, et qu'il marchait à la suite d'une procession triomphale, il fut frappé d'une mort ignominieuse.

Cet événement ouvrit les yeux à Constantin ; il reconnut son injustice à l'égard d'Athanase, et il allait le rappeler, quand il mourut. Ce prince avait longtemps différé de recevoir le baptême ; on est pourtant fondé à croire, d'après des auteurs anciens et dignes de foi, qu'il le reçut du pape saint Sylvestre, mort en 335. Saint Sylvestre avait eu pour successeur saint Marc, lequel fut remplacé par saint Jules I.

Constantin mourut en 337, après avoir partagé l'empire entre ses trois fils, Constantin II, Constant et Constance. Sa mémoire est restée en vénération dans l'Église, malgré les fautes qu'on peut lui reprocher ; et le titre de *Grand* que la postérité lui a donné prouve au moins l'unanimité des historiens à reconnaître ses qualités et les services éclatants qu'il a rendus à l'Église et à l'empire.

La mort d'Arius déconcerta un instant ses partisans ; mais se sentant appuyés par l'empereur Constance, ils ne tardèrent pas à se montrer plus arrogants que jamais. Constant et Constantin II, au contraire, zélés pour la foi de Nicée, avaient rappelé Athanase et les autres évêques orthodoxes exilés par les intrigues des hérétiques. La rage des ariens fut alors au comble ; ils accusèrent Athanase près des trois empereurs et en appelèrent au pape ; mais lorsque Jules I, le soutien de l'illustre évêque d'Alexandrie, les invita à se rendre à un concile tenu à Rome, ils refusèrent et réunirent à Antioche les évêques

de leur communion pour déposer Athanase et le remplacer par l'hérétique Grégoire. L'église d'Alexandrie, en voyant les violences exercées par les ariens sur les catholiques, put se croire revenue aux plus mauvais jours des persécutions.

Pendant que l'arianisme troublait toute l'Église, Sapor, roi de Perse, à la demande des mages ou prêtres du soleil, ordonnait de mettre à mort les chrétiens qui s'étaient extrêmement multipliés dans son empire (343). Cette atroce persécution, commencée vers l'an 343, dura jusqu'à la fin du règne de Sapor, en 300. Une infinité de martyrs y perdirent la vie : on a conservé longtemps les noms de seize mille d'entre eux.

Les ariens continuaient leurs violences ; dans l'espoir d'y mettre un terme, le pape saint Jules I convoqua un concile à Sardique, ville de Dacie (347). L'erreur fut de nouveau anathématisée, et Athanase rétabli sur le siége d'Alexandrie, à la grande joie des fidèles. Mais elle ne fut pas de longue durée ; la mort de Constantin et de Constant ayant laissé tout l'empire à Constance, les troubles recommencèrent. L'empereur réunit lui-même un concile à Milan et s'y fit l'accusateur d'Athanase ; les évêques ariens y maltraitèrent les prélats catholiques, et Constance en fit jeter cent cinquante-sept en prison (355); non content de cela, il exila en Thrace le pape Libère qui avait succédé à saint Jules I en 352. Ce fut surtout contre saint Athanase que l'orage éclata avec le plus de violence ; il fut obligé de fuir pour échapper à la mort.

Constance poursuivait de sa colère les défenseurs de la foi jusqu'aux extrémités de son empire ; saint Hilaire, évêque de Poitiers, l'une des lumières de l'Église, s'étant

élevé avec chaleur contre l'hérésie que soutenait Saturnin, évêque d'Arles, fut exilé en Phrygie, d'où il continua à gouverner son église et à combattre l'erreur.

Vers 358, le pape Libère revint à Rome à la prière des Romains qui le redemandèrent à l'empereur. Quelques auteurs ont prétendu à tort que ce fut après avoir souscrit à une formule de foi qui, sans être arienne, ne renfermait pas cependant le mot *consubstantiel*.

Bientôt la division se mit dans le camp arien, et dès lors on put prévoir la ruine de l'hérésie, fractionnée en plusieurs sectes rivales.

Du fond de son exil, saint Hilaire exerçait par sa vertu et son savoir une telle influence dans les Gaules travaillées par les ariens, qu'on lui attribua la conservation de la foi dans ces belles contrées. Ce ne fut qu'en 361 qu'il put rentrer dans son église de Poitiers. La même année mourut l'empereur Constance ; avec lui l'arianisme perdit toute sa force.

Julien, plus tard surnommé l'Apostat, succéda à Constance. Quoiqu'il eût été dans son enfance sauvé de la mort par l'évêque saint Marc d'Aréthuse, élevé dans l'Église à la charge de lecteur, il nourrissait dans son cœur la haine contre le christianisme et la pensée de relever les autels des faux dieux. Grégoire de Nazianze, qui avait étudié avec Julien dans les écoles d'Athènes, dit un jour à son ami Basile en parlant de lui : *Quel dangereux serpent l'empire nourrit dans son sein! Dieu fasse que je sois mauvais prophète !*

On ne peut contester à ce prince de rares qualités, un grand courage et des talents littéraires ; mais il y joignait une profonde hypocrisie qui cachait de grands vi-

ces. Dès qu'il fut empereur, il jeta le masque, fit profession publique de paganisme et publia des édits pour faire rouvrir les temples païens. Cependant il affecta d'abord une grande tolérance pour les chrétiens; et, dans le but de fomenter des querelles et des divisions dans l'Église, il rappela tous les exilés des différentes communions. Saint Athanase en profita pour retourner à Alexandrie, où il fut reçu en triomphe (362). Julien entreprit contre les chrétiens un nouveau genre de persécution, en cherchant à les avilir ; il leur interdit donc l'enseignement des belles-lettres, l'exercice de toute charge publique et l'appel en justice.

Ces moyens ne réussissant pas, l'empereur apostat en vint à la persécution ouverte. Par ses ordres, les églises furent pillées et renversées, les prêtres mis à la torture, les évêques chassés. Le grand Athanase se vit une quatrième fois obligé de fuir. En Orient, il y eut plusieurs martyrs qui expirèrent dans les supplices ; en Gaule, beaucoup de soldats souffrirent pour la foi; Rome et Antioche ne furent pas épargnées. Dans cette dernière ville, le feu du ciel ayant consumé un temple d'Apollon, Julien s'en prit aux chrétiens, et il fit piller et fermer toutes les églises d'Antioche (362). Son oncle Julien et Félix le gouverneur, tous deux apostats, commirent les plus affreux sacriléges en s'acquittant de ces ordres impies. Peu de jours après ils périrent dans de cruelles souffrances, que les chrétiens considérèrent comme un juste châtiment de leurs crimes.

La haine de l'empereur contre la religion lui fit rêver de relever les murs de Jérusalem et du temple, pour donner un démenti aux oracles du Fils de Dieu (363). Une mul-

titude d'ouvriers juifs furent employés à cette entreprise ; mais quand, après avoir arraché les anciens fondements, ils voulurent commencer à placer de nouvelles pierres, un affreux tremblement de terre combla les fouilles, et des globes de feu, sortis des entrailles de la terre, dispersèrent les matériaux, tuèrent ou blessèrent les ouvriers et brûlèrent leurs outils. Vainement essaya-t-on de recommencer cette coupable entreprise, le feu reparut chaque fois que le travail fut repris. A propos de cet événement qui convertit beaucoup de Juifs et de Gentils, saint Chrysostome écrivait au commencement du siècle suivant : « Le Christ a bâti son Église sur la pierre, rien « n'a pu la renverser ; il a renversé le temple, rien n'a « pu le relever. Nul ne peut abattre ce que Dieu élève, « et nul ne peut relever ce que Dieu abat. »

L'entreprise de Julien, au lieu d'anéantir la prophétie de Jésus-Christ, accomplit à la lettre sur le temple cette parole : *Il ne restera pas pierre sur pierre.*

La même année, l'empereur apostat périt dans une guerre contre les Perses, après un règne de moins de deux ans. On raconte que, pour effacer en lui le caractère du baptême, il avait eu recours à un taurobole, faisant pleuvoir sur sa tête le sang d'un taureau égorgé.

Jovien, son successeur, se déclara aussitôt chrétien, aux applaudissements de l'armée qui l'avait choisi. Dès qu'il fut de retour dans l'empire, il révoqua les édits de Julien, et saint Athanase rentra à Alexandrie. Jovien étant mort après huit mois de règne, on lui donna pour successeur Valentinien, prince religieux ; malheureusement il partagea le trône avec son frère Valens qui était arien (364).

Peu de temps après mourait le pape Libère, dont le pontificat fut l'un des plus tourmentés que présente l'histoire de l'Église. Persécuté et exilé par l'arien Constance, il vit la religion mise en péril sous Julien l'apostat ; mais Dieu le consola par le triomphe de l'Église qui suivit la mort de ce prince, arrivée en 364. Saint Damase lui succéda en 366 et donna une grande impulsion à l'étude de l'Écriture sainte.

Valens renouvela en Orient la persécution de Constance et bannit Athanase ; mais les plaintes et les murmures des Égyptiens le lui firent rappeler. Cinq fois banni et cinq fois rappelé, le saint Patriarche passa les dernières années de sa vie au milieu de son troupeau. Il mourut en 373, après quarante-sept ans d'épiscopat. L'histoire ecclésiastique de son temps, qui n'est pour ainsi dire que l'histoire de sa vie et de ses travaux, fait amplement connaître le mérite de cet incomparable défenseur de la foi.

Dominé par les ariens, Valens ne cessa de tourmenter les catholiques ; outrages, confiscations, tortures, tout fut employé contre eux. Quatre-vingts prêtres étant venus en députation lui demander justice des vexations que souffraient les fidèles de Constantinople, il les fit embarquer sur un navire auquel on mit le feu, et ils périrent tous.

A ce moment commençaient à paraître saint Basile et saint Grégoire, destinés à édifier l'Église par leurs vertus et à l'éclairer par leur science. Tous les deux étaient de Cappadoce et d'une noble origine. Ils firent leurs études ensemble et se lièrent de la plus étroite amitié qu'entretenaient la ressemblance des goûts et surtout le

même amour de la vertu. Basile vécut ensuite quelques années dans la solitude, fonda un grand nombre de monastères pour ses disciples et leur donna une règle écrite, que tous les moines de l'Orient adoptèrent. Grégoire était resté dans le monde, où il exerçait avec éclat la profession d'avocat. Vers 362, ils furent tous deux ordonnés prêtres, et quelques années après, Basile fut nommé évêque de Césarée (370). Un peu plus tard, Grégoire fut élevé sur le siége de l'église de Nazianze dont son propre père avait été évêque; en 379, il fut appelé sur celui de Constantinople, à la demande des évêques d'Orient. Avant de mourir, il quitta ce poste éminent pour se retirer dans la solitude. Le zèle de Basile parut avec éclat, lorsqu'il fut à la tête de l'église de Césarée; il combattit avec persévérance les ariens et s'appliqua à faire fleurir la foi et la discipline ecclésiastique. Il fonda des hôpitaux, des monastères de femmes, introduisit en Orient l'usage du chant des psaumes dans l'Église et ne négligea rien de ce qui pouvait être utile aux fidèles. Valens, irrité de sa fermeté, voulut deux fois l'envoyer en exil; mais il en fut toujours empêché par des circonstances miraculeuses. Un jour même, il alla braver le saint évêque dans son église; la noble dignité de Basile l'interdit et il se retira saisi de respect.

Vers le même temps, les catholiques de l'église de Milan, longtemps gouvernés par un évêque arien, demandèrent qu'on lui donnât un successeur de leur communion. Craignant du tumulte au sujet de l'élection, le gouverneur de la province, nommé Ambroise, vint au milieu de l'assemblée. Tout à coup un enfant se mit à crier : *Ambroise évêque!* tous, catholiques et ariens,

répétèrent cette acclamation, et le gouverneur, malgré ses efforts, fut obligé de se rendre aux vœux du peuple. Quoiqu'il ne fut alors que catéchumène, il était déjà connu par sa vertu ; aussi passa-t-il rapidement par tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, et il fut ordonné évêque à trente-quatre ans (374). Dès ce moment Ambroise consacra tout son temps à l'étude de la sainte Écriture et au soin des fidèles qui lui étaient confiés. Sa vie était austère et ses aumônes considérables ; dans un moment de pressante nécessité, il vendit même les vases sacrés de son église pour soulager les malheureux.

On ne peut séparer du nom de saint Ambroise, le célèbre et saint archevêque de Milan, celui de saint Augustin, né en Afrique en 354. Sa mère qui était chrétienne l'avait instruit de bonne heure des mystères de la religion ; mais il avait oublié ces pieuses leçons et, pendant dix ans, sainte Monique pleura sur les désordres de son fils et demanda à Dieu sa conversion. Augustin, que M. Villemain appelle *l'homme le plus étonnant de l'Église latine*, ayant été envoyé pour professer l'éloquence à Milan, Monique y connut saint Ambroise dont son fils aimait à entendre les instructions. C'est dans cette ville qu'il se convertit et fut baptisé. Sept mois après, il perdit sa mère, la vertueuse Monique, que l'Église a mise au rang des saints. Augustin alla en Afrique où l'évêque Valère, l'ayant ordonné prêtre, lui confia le ministère de la prédication dans son église d'Hippone. Plus tard Augustin lui succéda comme évêque (395).

A Valentinien avait succédé sur le trône impérial son fils Gratien I, qui protégea toujours les catholiques et travailla à détruire les restes du paganisme. Ne se trou-

vant pas assez fort pour gouverner tout l'empire à la mort de Valens, il s'associa le célèbre Théodose et lui confia l'Orient.

Pendant que le nouvel empereur s'appliquait à rendre ses sujets heureux et à faire taire l'hérésie protégée sous son prédécesseur, il apprit tout à coup que les habitants d'Antioche, soulevés à l'occasion d'un impôt, avaient abattu et traîné ses statues dans les rues. Dans le premier moment, cédant à la [illegible] Théodose envoya des commissaires chargés de pu[illegible] les coupables avec sévérité. Le peuple d'Antioche rentré en lui-même tremblait dans l'attente du châtiment, car on connaissait l'impétuosité du caractère de ce prince. Au milieu de la consternation générale, le patriarche Flavien, ému de la douleur de son troupeau, partit pour aller implorer la clémence de l'empereur. Arrivé près de lui, il lui fit entendre de si éloquentes paroles, que Théodose s'attendrit : *Allez*, lui dit-il, *hâtez-vous, mon père, de rendre le calme à la ville d'Antioche ; elle ne sera parfaitement rassurée, après une si violente tempête, que lorsqu'elle reverra son pilote.*

Quelques années plus tard, Théodose oublia le bel exemple de modération qu'il avait donné. Une sédition éclata à Thessalonique et le gouverneur de la ville fut massacré. A cette nouvelle, l'empereur donna ordre de faire main basse sur tous les habitants : sept mille personnes périrent. Théodose était alors à Milan. Ambroise lui adressa de sévères reproches ; et, comme l'empereur se présentait à l'église, le saint évêque le repoussa : *Retirez-vous, prince,* lui dit-il, *et n'ajoutez pas le sacrilége à tant d'homicides.* — Théodose s'éloigna avec respect.

Vers la fête de Noël, l'empereur fit prier Ambroise de l'absoudre : le saint exigea qu'il se soumît à la pénitence publique et qu'il fit une loi pour suspendre pendant trente jours, l'exécution des sentences de mort. Saint Ambroise, touché de la docilité et de la douleur de Théodose, lui donna l'absolution de son crime et leva l'excommunication qu'il avait encourue.

Arius, dans sa révolte contre l'Église, eut de nombreux imitateurs. Le premier fut Macédonius, évêque de Constantinople, que son esprit remuant et obstiné avait fait déposer vers 360. Arius avait nié la divinité de Jésus-Christ, lui, nia la divinité du Saint-Esprit. Aussitôt un concile général fut assemblé à Constantinople (381) : il s'y trouva cent cinquante évêques orthodoxes et trente-six macédoniens. La nouvelle hérésie fut condamnée ; en témoignage de la foi de l'Église, on ajouta à ces paroles du symbole de Nicée : *Nous croyons au Saint-Esprit*, celles-ci plus explicites : *Qui est aussi Seigneur et source de vie, qui procède du Père, qui est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils.*

Macédonius ne fut pas le seul imitateur d'Arius pendant ce siècle ; il parut encore beaucoup d'autres sectaires dont les erreurs furent condamnées par des conciles particuliers et qui disparurent bientôt après.

Quelques années auparavant saint Sirice avait succédé au pape saint Damase (385) ; il mit tous ses soins à maintenir la pureté de la foi, la discipline et l'unité de l'Église. On lui attribue l'usage de réserver aux souverains pontifes le titre de *Pape*, jusque-là donné à tous les prêtres.

L'empire était alors gouverné par Théodose et le jeune et vertueux Valentinien II que saint Ambroise

chérissait comme un fils; il fut assassiné en Gaule par Arbogast, au moment où il attendait le saint évêque de Milan pour en recevoir le baptême (392). Théodose, qui le vengea, pleura la mort de ce jeune prince dont les rares qualités promettaient de beaux jours à l'Église et à l'empire. Il lui survécut peu et mourut en chrétien l'année 395.

Saint Ambroise avait ressenti une douleur profonde de la mort de Gratien Ier, de Valentinien II et de Théodose, et il suivit de près ce dernier au tombeau. Il mourut en 397, âgé de cinquante-sept ans, mais épuisé par ses travaux et ses austérités.

Un an après la mort de saint Ambroise, saint Anastase était appelé à remplacer saint Sirice sur le trône pontifical; il s'occupa surtout de régler plusieurs points de discipline ecclésiastique.

L'Église avait perdu successivement saint Athanase, saint Hilaire, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Ambroise; mais déjà Dieu l'avait consolée en lui donnant saint Augustin, saint Jérôme et saint Jean-Chrysostome ou *Bouche d'or*, qui venait d'être nommé évêque de Constantinople (398).

Pour ne pas interrompre notre récit, nous avons passé sous silence l'histoire de saint Martin, évêque de Tours, dont les miracles et le zèle contribuèrent puissamment à l'établissement de la foi dans les Gaules. Martin, né en Pannonie, avait embrassé la carrière militaire. Il n'était encore que catéchumène, lorsqu'un jour, à la porte d'Amiens, par un froid très-vif, il rencontra un mendiant nu et transi; n'ayant rien à lui donner, Martin lui partagea son manteau. La nuit suivante, le Sauveur

se montra à lui couvert de cette moitié de manteau et disant aux anges qui l'entouraient : *Martin, encore catéchumène, m'a revêtu de ce vêtement.* Cette vision le détermina à quitter le service, et il alla se former à la foi et au zèle évangélique à l'école de saint Hilaire de Poitiers. Il sortait quelquefois du monastère, où il s'était retiré, pour prêcher la vérité aux idolâtres, encore nombreux dans les campagnes; Dieu appuya ses prédications par de tels miracles que le bruit s'en répandit au loin. Hilaire ayant été exilé à cause de son zèle à combattre l'arianisme, Martin alla à Milan, puis dans une île déserte, près de Gênes; il y passa quatre ans appliqué à la prière et à la mortification. Lorsque Hilaire put rentrer dans son diocèse, Martin se hâta de l'y rejoindre; il se fixa avec ses disciples à Ligugé, près de Poitiers. On y voit encore un monastère de Bénédictins.

Vers l'an 374, le peuple de Tours le demanda pour évêque; il fallut le forcer d'accepter cette haute dignité. Martin continua sur le siége épiscopal la vie austère du cloître et redoubla de zèle pour la destruction de l'idolatrie. Après avoir converti son diocèse, le saint évêque devint l'apôtre de toutes les Gaules. A Trèves, il guérit un paralytique; à Paris, un lépreux; près de Chartres, il ressuscita un mort. Au nom de Jésus-Christt dit son historien, les éléments lui obéissaient et rien ne résistait à sa puissance.

Maxime, devenu empereur dans les Gaules, se plaisait à entourer d'honneurs le saint évêque de Tours qu'il chérissait particulièrement. L'impératrice voulut le recevoir à sa table et lui servit elle-même les mets qu'elle lui avait apprêtés. Martin n'usa de la faveur impériale que

pour le bien de l'Église et le soulagement des malheureux. Son zèle et sa charité parurent avec éclat dans ses rapports avec des hérétiques qui, sous le nom déjà connu de gnostiques, troublaient alors toute l'Espagne; sa douceur en ramena un grand nombre. Martin, le thaumaturge des Gaules, mourut vers l'an 400. Son tombeau devint glorieux; la monarchie française y abrita son berceau, et de tous temps, ses rois lui ont prodigué des richesses et des priviléges en témoignage de leur reconnaissance. La mémoire de saint Martin était en vénération dans toute l'Église; ce qui a fait dire à Bossuet : « Le « saint évêque de Tours remplit tout l'univers du bruit « de ses vertus et de ses miracles, durant sa vie et après « sa mort. »

Une foule de saints missionnaires travaillaient, comme saint Martin, à établir l'Évangile sur les ruines du paganisme jusque dans les provinces les plus éloignées; aussi voyait-on s'élever de tous les côtés des églises nouvelles.

Nous avons eu occasion de parler déjà longuement de plusieurs hommes illustres qui ont donné pendant ce siècle un grand éclat aux lettres ecclésiastiques. Nous en dirons encore un mot en traitant des belles-lettres, et nous joindrons à leurs noms ceux d'autres écrivains dont l'Église s'honore.

Jamais, en effet, l'Église n'eut pour combattre le paganisme ou l'hérésie des champions d'une plus grande vigueur que pendant ce siècle et le suivant.

Empire romain.

L'empire était heureux sous le gouvernement de ses quatre princes, Dioclétien, Maximien Hercule, Constance Chlore et Galère, lorsque Dioclétien, à l'instigation du cruel Galère, ordonna contre les chrétiens la plus violente persécution (300). La férocité des persécuteurs immola tant de victimes, que cette époque est appelée dans les annales de l'Église, *l'ère des martyrs* (303). Dioclétien venait de célébrer la vingtième année de son règne, lorsqu'il tomba malade, et sa raison s'affaiblit un moment. Galère en profita pour le forcer d'abdiquer. Par la menace des barbares et de la guerre civile, il obtint également l'abdication de Maximien. Après avoir nommé Constance Chlore Auguste, Maximin et Sévère Césars, Dioclétien se retira à Salone, en Dalmatie ; Maximien choisit pour sa retraite la Lucanie (305).

Dès lors le farouche Galère, sans s'inquiéter de Constance, se regarda comme le seul maître du monde ; ses ordres terribles et cruels portaient, jusque dans les provinces les plus reculées, la terreur de son nom, tandis que son rival, chéri des Gaulois, était surnommé *le Pauvre*, à cause de son désintéressement. Au plus fort de la persécution contre les chrétiens, il leur donna asile et chassa de son palais ceux qu'une vaine menace avait fait apostasier.

De son premier mariage avec Héiène, Constance Chlore avait eu un fils, nommé Constantin, qui réunissait toutes les qualités propres à le faire aimer. Galère redoutait ce jeune prince dont la réputation était arrivée jusqu'à lui ; il l'attira à sa cour et tâcha de l'y retenir.

Cherchant les moyens de le faire périr, il le fit successivement combattre contre un sarmate et contre un lion; mais le jeune homme sortit victorieux de toutes ces épreuves.

Constance, soupçonnant les dangers que courait son fils, le rappela; Galère lui opposa mille obstacles. Constantin parvint pourtant à s'échapper et rejoignit son père avec lequel il fit heureusement la guerre en Bretagne aux Pictes et aux Calédoniens (306).

Au retour de cette expédition, Constance Chlore mourut à Eboracum (York). L'armée proclama Constantin Auguste; mais Galère ne lui accorda que le titre de César et donna celui d'Auguste à Sévère.

Lorsque Constantin succéda à son père dans le gouvernement des provinces des Gaules, de l'Espagne et de la Bretagne, Maximin gouvernait les provinces d'Asie; Sévère, l'Italie et l'Afrique; Galère s'était réservé tout le reste. Le peuple, qui haïssait Sévère, se souleva contre lui et proclama Auguste Maxence, le fils de Maximien qui avait abdiqué. Maxence décida son père à reprendre la pourpre et l'associa à sa puissance : l'empire eut donc six empereurs.

Sévère accourut pour comprimer la révolte; mais son armée s'étant tournée contre lui, il tomba entre les mains de ses ennemis qui le firent périr. Galère voulut le venger; Maximien, pour lui résister plus sûrement, engagea Dioclétien à reprendre la pourpre : le vieil empereur refusa. Maximien passa alors en Gaule et, pour se faire un allié de Constantin, veuf de Minervine dont il avait un fils, nommé Crispe, il lui donna sa fille Fausta en mariage (307). Cependant Galère s'avançait en Italie ravageant tout sur son passage. Au moment d'attaquer

Rome, ses troupes se révoltèrent. Avec celles qui lui étaient restées fidèles, il rebroussa chemin, donnant toutefois pour successeur à Sévère l'ignorant Licinius.

Le vieux Maximien, mécontent de son fils Maxence, essaya de se rapprocher de Galère; en ayant été mal accueilli, il le quitta pour aller rejoindre son gendre Constantin dont il reçut, avec un palais, tous les honneurs dus à son rang. Pendant une expédition de Constantin contre les Francs, Maximien lui ravit ses trésors et, à force de largesses, il parvint à soulever ses troupes. A cette nouvelle, son gendre revient brusquement, l'assiége dans Marseille et le fait prisonnier. Bientôt après, Constantin, ayant découvert que Maximien conspirait contre lui, il ne lui laissa que le choix du genre de mort (310).

L'année suivante, Galère fut frappé d'une plaie horrible et incurable. Plus semblable à une bête féroce qu'à un homme, il détestait la vertu et le savoir. Croyant voir dans ses atroces souffrances la vengeance du ciel, il ordonna de suspendre la persécution contre les chrétiens et mourut peu de temps après (312).

Maximin et Licinius se partagèrent ses États; puis Maximin s'unit à Maxence, tandis que Licinius faisait alliance avec Constantin. Sous prétexte de venger son père Maximien, Maxence déclara la guerre au fils de Constance Chlore que les Romains appelaient contre lui. Constantin n'était pas chrétien; mais il commençait à entrevoir et à aimer la vérité, lorsque, en marchant contre Maxence à la tête de son armée, il aperçut au-dessus du soleil une croix lumineuse avec cette inscription : *In hoc signo vinces, Par ce signe, tu vaincras.* D'après une vision qu'il

eue la nuit suivante, il fit faire un étendard sur lequel cette croix et cette inscription étaient représentées. Constantin confia ce nouvel étendard, appelé *Labarum*, à cinquante guerriers chrétiens, chargés de le porter à la tête des légions. Le jeune empereur eut bientôt soumis Milan, Vérone et Aquilée, et il parut aux portes de Rome. Maxence vaincu se précipita avec ses troupes sur un pont qui se rompit sous le poids, et le tyran se noya dans le Tibre.

Constantin refusa les honneurs païens du triomphe, cassa la garde prétorienne, source de troubles continuels, et fit périr le fils de Maxence avec quelques fauteurs de la dernière guerre. Le sénat, en mémoire de sa victoire, lui fit élever une statue, où il voulut être représenté une croix à la main. L'empereur proclama à Milan la liberté de l'Église et, sans persécuter les païens, se déclara le protecteur des chrétiens (313). Pour resserrer son alliance avec Licinius, Constantin lui fit épouser sa sœur Constancia. Pendant ce temps, Maximin, voulant venger Maxence, déclarait la guerre à Licinius; mais, complétement battu dans la Thrace, il s'enfuit et s'empoisonna à Tarse. Dioclétien était mort peu auparavant de chagrin, ou empoisonné, selon quelques auteurs. Licinius et Constantin restaient seuls maîtres de l'empire, le premier en Orient, l'autre en Occident. Licinius rompit la paix, en persécutant les chrétiens; Constantin le défit, puis consentit à traiter (314). Une invasion de barbares ayant forcé Constantin de porter la guerre dans la Thrace, Licinius prétendit qu'il avait violé son territoire et prit les armes. Quand les soldats furent en présence, Constantin invoqua le Dieu des chrétiens, et Licinius, les

fausses divinités dans lesquelles il mettait sa confiance. Il fut vaincu près d'Andrinople et relégué à Thessalonique (Macédoine); mais ayant intrigué de nouveau dans son exil, Constantin le fit mettre à mort.

Constantin se trouva ainsi maître de tout l'empire, et il jouissait justement de l'estime publique, lorsqu'il souilla sa vie par deux crimes qui restèrent enveloppés de quelque mystère. Sur une simple accusation de Fausta sa seconde femme, il fit mourir son fils Crispe, élève du célèbre Lactance; puis, lorsque Fausta eut été convaincue de calomnie, elle fut, par son ordre, étouffée dans un bain chaud. Le souvenir de ces crimes et l'attachement des Romains pour le paganisme lui rendirent odieux le séjour de Rome; il songea donc à transporter ailleurs le siége de l'empire. Constantin jeta les yeux sur Byzance, dont l'admirable position l'avait frappé, et il résolut d'en faire la capitale du monde. Il en fit agrandir l'enceinte, l'enrichit de superbes monuments, y fit élever de magnifiques églises et changea son nom en celui de *Constantinople*. L'empereur s'appliqua à relever le sénat, la noblesse, et à donner à sa cour une grandeur tout orientale; il diminua l'armée, sépara l'autorité civile de l'autorité militaire, et, pour le gouvernement, divisa l'empire en treize *diocèses* ou provinces.

« Constantin était d'une taille élevée, majestueux de sa « personne, et d'une physionomie gracieuse. Ses ma- « nières étaient affables, encourageantes, et il cultivait « avec chaleur l'amitié de ceux dont il avait gagné le « cœur. Quoique son éducation, faite au milieu des ar- « mes, l'eût privé de culture littéraire, il connut l'impor- « tance du savoir et l'encouragea généreusement. Au

« milieu même de ses expéditions, et en donnant au-
« dience aux ambassadeurs, il s'occupait sans cesse à
« lire, à écrire, à méditer. Celui-là devait avoir une âme
« énergique, qui changea l'organisation et la religion
« d'un pays sans se laisser intimider par les préjugés de
« l'éducation et par les murmures. Constantin répondit
« un jour à ceux qui lui demandaient la condamnation
« des gentils ou des hérétiques : *La religion veut qu'on*
« *souffre la mort pour elle, non qu'on la donne.* » (CANTU.)

Quoiqu'il n'eût pas encore reçu le baptême, il se montrait en tout zélé pour la Religion, et il fit des lois empreintes de l'esprit du christianisme. Pendant les disettes qui désolèrent quelques provinces de l'empire, Constantin envoya aux évêques des secours considérables pour être distribués aux pauvres. Il avait en horreur les délateurs et les punissait sévèrement. On raconte qu'un jour on lui rapporta que des mécontents avaient lancé des pierres contre ses statues; il se contenta de porter la main à son visage et de dire en souriant : *Je ne me sens pas blessé.*

Lorsque parut l'hérésie d'Arius, l'empereur prit en main les intérêts de la vérité, qui, par la voix de l'Église, triompha au concile général de Nicée, réuni à sa demande. Malheureusement il se laissa plus tard séduire par les partisans d'Arius et exila saint Athanase, patriarche d'Alexandrie. Avant sa mort, il reconnut son erreur et il allait rappeler Athanase, lorsqu'il mourut à Nicomédie, en déclarant que la seule véritable vie était celle dans laquelle il allait entrer (337).

« Les haines jalouses avaient cessé, et il fut généralement regretté. La flatterie des païens le plaça au nom-

« bre des dieux; la gratitude des Grecs et des chrétiens « en fit un apôtre et un saint; la justice de la postérité « le compte au nombre des grands monarques, comme « un prince qui comprit son époque; qui, au lieu de re- « tarder des progrès déjà mûrs, comme les partisans « obstinés du passé, les seconda et les favorisa, en se « mettant à la tête de la plus grande révolution dont il « soit parlé dans l'histoire. » (CANTU.)

Constantin avait partagé l'empire entre ses trois fils, Constantin II, Constant et Constance, et deux neveux. Mais à peine eut-il fermé les yeux, que les soldats se mutinèrent et massacrèrent tous les princes de sa famille à l'exception de ses fils. Marc, évêque d'Aréthuse, parvint à sauver ses deux neveux encore enfants, Gallus et Julien.

Les fils de Constantin se partagèrent l'empire : Constance eut l'Asie, l'Égypte et la Thrace ; Constant, l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique; Constantin II, les Gaules, l'Espagne et la Bretagne. Constantin II, mécontent de son lot, réclama une province à Constant; celui-ci la lui ayant refusée, son frère passa en Italie pour le combattre; mais il tomba dans une embuscade et fut tué (340). Constant s'empara de ses États sans appeler Constance à en prendre sa part. Il alla ensuite combattre les Francs qui ravageaient les Gaules, et les Pictes, au nord de la Grande-Bretagne. Quand il eut assuré la tranquillité dans ces provinces, il revint comprimer les ariens, favorisés par son frère.

Constance tremblait pour l'Orient, car Sapor, petit-fils de Narsès qui avait été vaincu par Galère, avait juré de venger sur les Romains les défaites essuyées par les Perses.

On fit de part et d'autre de grands préparatifs, puis on en vint aux mains (348). Des batailles sanglantes, où Constance fut presque toujours vaincu, affaiblirent les deux partis sans résultat important. Nisibe, trois fois assiégée, repoussa trois fois le terrible roi de Perse : soutenus par les prières et le courage de leur saint évêque, les habitants étaient invincibles. Une invasion des Massagètes rappela brusquement Sapor dans ses états et sauva l'empire (350).

Une révolution venait de changer la face des affaires en Occident. Magnence, commandant de la garde créée pour remplacer les prétoriens, avait pris la pourpre à Autun ; Constant avait marché contre lui, mais il avait été trahi et tué. L'Occident se déclara alors pour Magnence. On apprit en même temps que Vétranion, ancien général des légions, avait été proclamé en Illyrie. Constance, rejetant les propositions de ces deux usurpateurs, leur déclara la guerre. Vétranion se soumit sans combattre et reçut une noble retraite en Bithynie.

Au printemps, l'empereur marcha contre Magnence qui essuya, à Mursa sur la Drave, une sanglante défaite. L'usurpateur s'enfuit à Aquilée et de là en Gaule ; se voyant perdu, il se tua à Lyon après avoir fait périr tous les siens (351).

Constance, ne pouvant porter seul le poids de l'empire, créa César Gallus, ce neveu de Constantin I, échappé au massacre par les soins de l'évêque Marc, et il lui confia l'administration des cinq diocèses de l'Orient. Ce jeune prince, encouragé au mal par sa femme, sœur de Constance, devint bientôt le fléau des provinces qu'on lui avait confiées. Constance dissimula son ressentiment et le

manda à la cour : ses envoyés furent massacrés. L'empereur, cachant sa juste colère, l'attira à Milan où il se trouvait; mais en route, Gallus fut par son ordre dépouillé de ses insignes de César, fait prisonnier, puis assassiné.

Dès lors Constance, plein d'orgueil, ne jura plus que par son éternité et se livra aux ariens. Il persécuta les évêques fidèles, surtout saint Athanase, et gouverna par ses eunuques avec un despotisme extrême. Ne pouvant suffire aux besoins de l'empire, il créa César le jeune Julien, préservé de la mort avec Gallus son frère, lui fit épouser sa sœur Hélène et lui confia les pays situés au delà des Alpes. Julien partit aussitôt pour les Gaules, emportant avec lui les livres de philosophie qui avaient fait jusque-là le charme de sa vie et dissimulant son attachement au paganisme, malgré l'éducation chrétienne qu'il avait reçue. Il se hâta d'aller délivrer, des barbares qui l'assiégeaient, Autun, surnommée l'Athènes des Gaules. Les succès de Julien en firent le héros des camps et le bienfaiteur des Gaules (357). Il affectionnait tout particulièrement la capitale des Parisis, *sa chère Lutèce*, petite ville toute romaine par les habitudes et le langage, quoique les habitants eussent conservé leur organisation particulière en corps de *Nautès*, ou négociants par eau, à cause de leur commerce sur la Seine. Il choisit donc Lutèce, aujourd'hui Paris, pour sa résidence; et de là il fit sentir à toute la province les bienfaits d'une sage administration qui releva le commerce et encouragea l'agriculture.

Pendant que Julien se faisait chérir dans ses provinces, Constance oubliait les maux de l'empire pour persécuter les catholiques, exiler le pape Libère, et Hilaire, évêque

de Poitiers. Gouverné par l'arien Eusèbe, il disgraciait et rappelait tour à tour les généraux dont il redoutait le mérite ou dont il réclamait les secours.

Il fut tiré tout à coup de sa sécurité, par une lettre insolente de Sapor II, roi de Perse, qui réclamait avec hauteur l'Arménie et la Mésopotamie. Constance répondit fièrement à celui qui se faisait appeler le frère du soleil et de la lune, que Rome conserverait son territoire : c'était une déclaration de guerre. Les hostilités commencèrent par le siége d'Amide où Sapor échoua après avoir perdu trente mille hommes. De nouveaux échecs, essuyés contre les généraux romains, le décidèrent à se retirer.

Cependant Constance entendait avec peine vanter sans cesse Julien; pour l'affaiblir il lui réclama une partie de ses légions, sous prétexte qu'il en avait besoin pour défendre les frontières. Julien comprit les secrètes intentions de l'empereur; cependant il engagea les troupes à se rendre à son appel, c'est lui du moins qui le raconte ainsi (360). Mais les soldats se mutinent, entourent le palais de Julien où il affectait de se tenir enfermé, le saluent empereur, le couronnent d'un collier en forme de diadème et l'élèvent sur le pavois. Le nouvel élu feignit une grande douleur; et en même temps, il récompensa généreusement les soldats qui lui avaient ainsi fait violence.

Constance était en Cappadoce, quand il apprit cette nouvelle. Il entra en fureur, malgré la lettre d'excuses que lui adressait Julien, et jura de le punir. Une attaque des Perses retarda ses projets; mais dès qu'il eut repoussé Sapor, Constance se dirigea vers l'Europe, affec-

tant de mépriser la rébellion de son ingrat cousin. Attaqué d'une fièvre lente qui épuisait ses forces, il fut arrêté à Mopsueste, au pied du mont Taurus, et y rendit le dernier soupir, à l'âge de quarante-cinq ans ; il en avait régné vingt-quatre (361).

Ce prince a laissé une mémoire indigne du fils de Constantin le Grand, dans les annales de l'empire comme dans celles de l'Église ; et le sang qu'il a fait couler pour défendre l'arianisme, fait oublier les quelques qualités qu'il pouvait avoir.

La mort de Constance laissait Julien maître de l'empire. Quoiqu'il dût la vie à un évêque et eût été élevé avec soin dans la religion chrétienne, ce prince avait conservé un secret penchant pour le paganisme ; dès qu'il fut seul empereur, il songea donc à le rétablir sur les ruines du christianisme. Passionné pour la philosophie, il en faisait parade dans toutes ses paroles et dans tous ses actes. Il affectait de paraître les mains et les ongles sales, les cheveux en désordre, la barbe longue et malpropre, se vantant lui-même des insectes qu'elle abritait. La vertu était toujours chez lui un calcul, une vanité, une imposture.

Aussitôt qu'il fut arrivé à Constantinople, Julien s'appliqua à éloigner de la cour les flatteurs et les gens inutiles pour s'entourer de philosophes et de devins. Il entreprit contre le christianisme une guerre habile. Espérant renouveler les discussions et les querelles funestes à l'Église, il rappela les exilés de toutes les sectes; mais il ne lança aucun édit de persécution, ne voulant pas, ainsi qu'il le disait lui-même, donner aux chrétiens la gloire du martyre. Il se contenta de leur fermer les écoles, de leur

interdire les charges publiques, l'enseignement des belles-lettres et le droit de se défendre devant les tribunaux. Sa haine contre la religion du Christ ne respectait rien ; Marc, l'évêque d'Aréthuse auquel il devait la vie, fut cruellement persécuté ; les églises furent dépouillées de leurs biens et de leurs priviléges, et les chrétiens contraints de contribuer à l'érection et à la réparation des temples païens. Dans le but d'assurer au paganisme plus de force et de durée, Julien voulait lui donner, avec la hiérarchie de l'Église chrétienne, des ministres de mœurs pures et de conduite irréprochable. Ses efforts furent vains ; comment convaincre en effet les pontifes des idoles de mener une vie différente de celle des dieux qu'ils adoraient ?

L'empereur ne se contentait pas de ses conseils, de ses ordres, de ses menaces ; il aimait à donner l'exemple du zèle pour le culte des dieux. Lui-même se faisait sacrificateur et plongeait ses mains dans les entrailles fumantes des victimes pour y découvrir l'avenir ; mais partout il ne rencontrait que des preuves du mépris et de l'indifférence du peuple pour le vieux culte païen. Son séjour à Antioche acheva de l'irriter. Le jour de la fête d'Apollon, il se rendit dans un temple célèbre de ce dieu, suivi d'un nombreux cortége, l'imagination remplie d'hécatombes et de pompeuses cérémonies ; à sa grande surprise, il n'y trouva pour victime qu'une oie que le pontife apportait cachée sous son manteau. Le temple d'Apollon ayant été dévoré par les flammes, Julien s'en prit aux chrétiens et confia la punition des habitants d'Antioche à son oncle, le comte Julien, et à Félix, gouverneur de la ville. Tous deux exécutèrent ses ordres avec des profanations et des supplices.

L'empereur apostat, qui protégeait les juifs en haine des chrétiens, résolut de donner en leur faveur un démenti aux livres saints, en faisant relever les murs de Jérusalem et du temple; mais Dieu confondit ses perfides desseins par un éclatant miracle.

De nouvelles attaques de Sapor rallumèrent la guerre: Julien résolut de la conduire lui-même. Après avoir consulté les présages et les aruspices et fait faire de nombreux sacrifices pour se rendre les dieux favorables, il s'avança sur les terres ennemies. Trompé par de perfides conseils, il fit brûler ses magasins et une partie de sa flotte. Les Perses, feignant de fuir, l'attirèrent dans un pays changé en une vaste solitude, où il se trouva bientôt, avec toute son armée, sans vivres et sans ressources; il n'en attaqua pas moins les ennemis et fut blessé mortellement (363).

On ne peut refuser à ce prince des qualités comme homme de lettres et grand général; il conserva sur le trône la vie austère et les habitudes de simplicité qu'il avait adoptées dans la jeunesse; mais le nom d'*Apostat*, qui lui fut donné par ses contemporains et que la postérité lui a conservé, a pour toujours flétri sa mémoire.

La mort de l'empereur répandit la consternation dans l'armée. On élit Jovien, officier distingué, que Julien avait maintenu à son grade malgré son attachement au christianisme. Ses retards le perdirent et il fut contraint de signer une honteuse paix avec Sapor, auquel il dut restituer, avec la courageuse ville de Nisibe, les cinq provinces que les Romains possédaient au delà du Tigre. La retraite de l'armée se fit avec des difficultés inouïes et coûta la vie à un grand nombre de soldats.

On attendait le nouvel empereur à Constantinople lorsqu'on apprit sa mort. Il avait été asphyxié par du charbon allumé dans la chambre pour la réchauffer. Son règne n'avait duré que huit mois (364).

Les grands officiers, réunis à Nicée, donnèrent l'empire à Valentinien Ier, Pannonien d'une taille et d'une force extraordinaires. Julien l'avait disgracié à cause de son opposition au paganisme, puis l'avait rappelé pour lui confier un poste avantageux dans son expédition contre la Perse. L'armée lui ayant demandé de se choisir un collègue, il s'associa son frère Valens, peu connu et sans capacité, lui céda l'Orient et se réserva l'Occident.

Pendant que Valens était en Syrie, Procope, parent et ami de Julien l'Apostat, prit la pourpre à Constantinople (365). Arbétion, général de Valens, marcha contre l'usurpateur qui tomba entre ses mains et fut mis à mort.

« Les faits militaires de ce double règne présentent « comme auparavant une alternative continuelle et tou- « jours semblable de guerres et de négociations avec « les Germains, les Sarmates et les Perses, sans con- « clusion réelle : toujours ruptures imprévues des Bar- « bares, hostilités indirectes de Sapor, représailles des « Romains, victoires difficiles et traités précaires. L'em- « pire avec toute sa supériorité ne pouvait plus sortir de « la défensive. » (Dumont.)

Au moment de l'usurpation de Procope, les Goths redevenaient menaçants. Athanarik, leur roi, réclama les prisonniers de sa nation; Valens refusa et, après deux ans de combat, il interdit aux Goths le territoire romain, hors deux villes sur le Danube pour leur com-

merce (373). Il se tourna ensuite contre Sapor qui s'était emparé de l'Arménie dont le roi était allié de l'empire, et le força de demander une trève.

Valentinien de son côté, résidant à Lutèce, envoyait ses généreux contre les Allemands, les Saxons et, au nord de la Grande-Bretagne, contre les Scots. Le comte Théodose qui venait de repousser ces barbares fut alors chargé de rétablir la paix en Afrique, troublée par des révoltes. Il poussa ses armes victorieuses jusqu'aux Portes-de-Fer, défilé inaccessible de l'Atlas.

Sapor, ayant fait assassiner Arsace, roi d'Arménie, s'empara de ses États. A la demande de la veuve d'Arsace, une armée romaine vint rétablir sur le trône Para, fils de ce prince, et força Sapor à solliciter une trève. Peu de temps après, Para fut traîtreusement assassiné par ordre de Valens (375).

La même année Gabinus, roi des Quades, étant venu réclamer contre des empiétements faits sur son territoire, fut assassiné dans les fêtes que lui donna Valentinien. A cette nouvelle, la nation entière des Quades se souleva; Valentinien alla ravager leur pays et les réduisit à demander la paix. Il reçut leurs ambassadeurs en vainqueur irrité, éclata en reproches et tomba tout à coup vomissant le sang en abondance : il expira quelques instants après. Ce prince laissait deux fils, Gratien, déjà proclamé Auguste, et Valentinien II.

Quant à Valens, devenu arien fanatique, il persécutait les catholiques et faisait périr quatre-vingts prêtres, venus pour réclamer la liberté de l'église de Constantinople. Le gouvernement de ce prince fut une véritable tyrannie.

Peu après la mort de Valentinien I, parurent les Huns, race hideuse et féroce de la haute Asie. Repoussés par des tribus rivales, ils se ruèrent sur l'Europe et y portèrent l'effroi. Leur apparition, au lieu de réunir pour leur commune défense tous les barbares voisins de l'empire, acheva de les séparer : la confusion fut au comble. Les Visigoths effrayés se précipitèrent vers le Danube pour demander asile aux Romains ; ceux-ci les établirent gardiens des frontières. Mais Lupicin et Maxime, avares commandants de la Thrace, les traitant avec rigueur, ils se soulevèrent. Valens vint les combattre près d'Andrinople. L'armée impériale essuya une défaite complète ; l'empereur blessé fut porté dans une chaumière où les vainqueurs mirent le feu, sans connaître l'hôte illustre qui y était renfermé (378).

Le jeune Gratien avait succédé à son père Valentinien Ier ; pour satisfaire l'ambition de sa belle-mère Justine, il s'associa son jeune frère Valentinien II, incapable encore de le seconder dans le gouvernement de l'empire.

Gratien apprit avec effroi la nouvelle de la désastreuse bataille d'Andrinople et la mort de Valens, qui lui laissait à défendre un empire immense entouré de barbares. Fils soumis de l'Église catholique, il rappela les évêques exilés par Valens et travailla avec zèle à remédier aux maux du dehors et du dedans.

Cependant les barbares s'étaient répandus comme un torrent dans la Thrace et les provinces voisines. Gratien comprit que l'empire, dans les circonstances présentes, était un fardeau trop lourd pour lui et un enfant, et il songea à lui donner un défenseur. Il jeta les

yeux sur Théodose, fils du général de ce nom, qui, sous le règne précédent, après avoir pacifié l'Afrique, était mort exilé, victime de la calomnie et de l'injustice. Le jeune Théodose s'était alors retiré en Espagne, sa patrie, cherchant à oublier dans la vie calme des champs les basses jalousies des cours. A l'appel de Gratien il quitte tout, prend le commandement des armées, chasse les Sarmates au delà du Danube, et, par une victoire signalée, se montre digne du sang de Trajan qui coule dans ses veines (379).

Gratien offrit alors à Théodose la moitié de l'empire qu'il venait de sauver. Le jeune général ne céda qu'aux instances réitérées de l'empereur qui lui confia l'Orient et l'Illyrie. Théodose se créa une armée et fit face à tous les dangers (380). Une maladie grave l'ayant arrêté à Thessalonique, il y reçut le baptême, car il n'était encore que catéchumène. Une fois rétabli, il marcha de nouveau contre les barbares; la victoire qu'il remporta sur eux à Sirmium lui ouvrit Constantinople où il entra en triomphe. Zélé pour la foi, il protégea les catholiques; par ses soins, le concile de Constantinople, second œcuménique, fut réuni contre l'hérésiarque Macédonius qui attaquait la divinité du Saint-Esprit.

Athanaric, roi des Goths, chassé par des dissensions nationales, vint avec des compagnons fidèles demander un asile à Théodose : *Ma cour est votre cour*, répondit l'empereur; et le roi barbare reçut de son ennemi une noble hospitalité. Quinze jours après, Athanaric mourut. Les honneurs dont Théodose honora sa mémoire attachèrent les Goths à l'empire; et dès lors ils furent traités en amis.

L'Orient commençait à respirer de l'effroi que lui avaient causé les barbares, lorsqu'un malheur imprévu vint troubler l'Occident. Maxime, ancien officier de Théodose, revêtit la pourpre dans la Grande-Bretagne; puis, à la tête d'une nombreuse armée, il marcha à la rencontre de Gratien que ses légions abandonnèrent. Le malheureux prince, accompagné de trois cents cavaliers, alla se réfugier à Lyon, où il fut traîtreusement assassiné par le gouverneur de cette ville. Il avait à peine vingt ans. Prince aimable et instruit, Gratien connaissait la guerre et les lettres. Saint Ambroise, évêque de Milan, qui le chérissait, réclama vainement son corps; il obtint cependant de l'usurpateur que le jeune Valentinien II, frère de Gratien, resterait paisible possesseur de l'Italie (383).

Le premier mouvement de Théodose avait été de venger la mort de Gratien; mais l'espoir de conserver à Valentinien une partie de ses États et le désir d'épargner une guerre civile à l'empire le firent consentir à traiter avec Maxime. D'ailleurs il était occupé à repousser les Sarrasins et les Huns en Mésopotamie. Quant à la Perse, elle était tranquille, Sapor ayant demandé la paix à Théodose.

Valentinien II, de Milan où il résidait, gouvernait paisiblement ses États. Pendant quelque temps, les sages conseils de saint Ambroise le tinrent en garde contre sa mère Justine, arienne fanatique; mais à la fin, elle prit de l'ascendant sur le jeune prince et se mit à persécuter les catholiques : saint Ambroise faillit même périr victime de son noble courage à défendre la vérité. Justine ayant peu tardé à mourir, Valentinien montra son attachement pour

la foi de Nicée et accrut ainsi l'amour et l'estime que lui avaient acquis son application aux affaires et ses vertus privées.

L'Orient reprenait une nouvelle vie sous Théodose qui venait de revêtir de la pourpre son fils aîné Arcadius (384). L'empereur lui avait donné pour précepteur le grand Arsène ; mais les sages leçons du maître, appuyées de l'autorité de Théodose, ne purent triompher du mauvais naturel du jeune prince. Alors Arsène quitta la cour et se retira au désert.

Théodose mettait tous ses soins à détruire l'idolâtrie. et par ses ordres on renversait les temples païens restés debout. L'Égypte trembla lorsqu'on parla de la destruction de celui de Sérapis ; le peuple grossier d'Alexandrie se mutina, croyant que la conservation du monde était attachée à celle de cet édifice, et des moines furent massacrés. Non contents de cela, les païens ourdirent une conspiration contre l'empereur (385). Cette conspiration lui donna l'occasion de faire éclater sa clémence, en pardonnant aux coupables. Peu de temps après mourut Flavilla, la vertueuse épouse de Théodose. Elle s'était fait aimer par sa charité, visitant les pauvres et les malades dans les hôpitaux et les maisons, où elle les soignait de ses propres mains. Vers le même temps des préparatifs de guerre nécessitèrent un nouvel impôt. A cette nouvelle, les habitants de la riche ville d'Antioche se révoltèrent et traînèrent dans les rues les statues de l'empereur et de sa famille ; mais bientôt, revenus à eux-mêmes, ils comprirent et leur crime et le châtiment qu'ils avaient mérité. Toute la ville était dans la consternation, car on savait que Théodose était terrible dans sa colère. Pro-

fondément ému de la douleur de son troupeau, Flavien, patriarche d'Antioche, partit, malgré son grand âge, pour aller fléchir l'empereur. Les solitaires accoururent pour donner quelques consolations à cette population désolée, tandis que le jeune Jean Chrysostome, resté au milieu des citoyens, leur présentant cette épreuve comme un châtiment de leurs péchés, les engageait à faire pénitence. Tout à coup paraît Flavien : il apportait le pardon de la ville coupable. Sa parole éloquente avait touché le cœur de Théodose et fait couler ses larmes. Le saint vieillard fut reçu en triomphe par son peuple auquel il rendait la vie.

Cependant Maxime, ne sachant pas borner son ambition, fit entrer un corps de troupes en Italie. Valentinien implora aussitôt le secours de Théodose; il accourut à la tête d'une armée aguerrie, tomba sur Maxime avec une telle rapidité qu'il le cerna dans Aquilée et le fit prisonnier (388). Il allait lui pardonner, quand les soldats le massacrèrent.

Après avoir ainsi mis fin à la guerre civile, Théodose vint recevoir à Rome les honneurs du triomphe qu'il avait bien mérités. Il usa de sa victoire en chrétien, prit sous sa protection la vieille mère et les filles de Maxime et assura partout le triomphe de la foi.

Mais si ce prince s'était montré grand par ses vertus et sage par son gouvernement, un événement imprévu vint ajouter à son nom une gloire nouvelle tirée de ses fautes mêmes. Le gouverneur de Thessalonique, Botaric, ayant fait emprisonner un cocher du cirque, le peuple en fureur se précipita sur le commandant : Botaric et ses principaux officiers furent massacrés. Théodose était alors

à Milan. Informé de cette atrocité, il n'écoute que les conseils du ministre Rufin et ordonne que le meurtre de Botaric soit vengé par le massacre de tous les habitants de Thessalonique : cette cruelle sentence partit malgré les sollicitations de saint Ambroise. Les citoyens, invités à des jeux au nom de l'empereur, s'y rendent sans défiance ; quand tout à coup les soldats se précipitent dans le cirque et font main basse sur cette population désarmée. Le massacre dura trois heures et coûta la vie à sept mille personnes (390).

A cette nouvelle, Ambroise, fuyant la présence de l'empereur, l'avertit par une lettre qu'un homicide ne pouvait assister au divin sacrifice (390). Théodose rentra en lui-même. Cependant, à la première solennité, il se présenta à l'église. Ambroise, revêtu de ses ornements pontificaux, l'arrêta sur le seuil du sanctuaire ; et comme l'empereur cherchait à s'excuser sur l'exemple de David : *Puisque vous l'avez imité dans son péché,* reprit le pontif, *imitez-le dans sa pénitence.* Théodose se retira les yeux baignés de larmes. Huit mois après, le jour de Noël, il sentit redoubler sa douleur d'être privé de s'unir aux fidèles ; il se rendit donc dans une salle voisine de l'église où il pria le saint évêque de venir l'absoudre. Ambroise lui demanda alors quelle pénitence il avait faite. Aussitôt l'empereur quitta la pourpre et alla se mêler aux pénitents prosternés sur les marches du vestibule. Cette humilité toucha saint Ambroise ; il leva l'excommunication et introduisit Théodose dans l'église. L'empereur prosterné arrosait le pavé de ses larmes, laissant éclater sa douleur devant la foule émue. Saint Ambroise attendri crut pouvoir, dans cette conjoncture, se relâcher des rè-

gles ordinaires, et il admit Théodose aux saints mystères dont tout homicide devait être privé jusqu'à sa mort. L'empereur, à la demande de saint Ambroise, prescrivit alors par une loi un délai de trente jours à toute exécution capitale.

Rappelé en Orient, Théodose quitta le jeune Valentinien II qui, à vingt ans, montrait les vertus de l'âge mûr. Blâmé d'avoir trop de goût pour les jeux du cirque, Valentinien s'en abstint tout à fait; accusé d'intempérance, il multiplia ses jeûnes. Tout occupé du bonheur de ses sujets, il évitait d'augmenter les impôts : *Ils ne peuvent payer les anciens,* disait-il, *comment en exiger de nouveaux?*

Valentinien était dans les Gaules, lorsque, lassé de l'autorité que s'était arrogée le franc Arbogaste, un des chefs de l'armée, il lui intima l'ordre de se démettre de ses emplois (392). Le barbare, en proférant des paroles de menace, jeta à terre le feuillet qui portait sa destitution et se retira. Valentinien dissimula sa colère; peu de jours après il fut trouvé égorgé dans sa tente, au moment où il attendait saint Ambroise qu'il avait prié de venir le baptiser.

Chacun devina l'auteur du crime. Cependant Arbogaste n'osa ceindre lui-même le diadème; il le donna au rhéteur Eugène, sa créature et son maître des offices. Théodose fut vivement affecté du lâche assassinat qui avait terminé la vie du jeune et vertueux Valentinien et se prépara à le venger. Eugène releva les étendards du paganisme, tandis que le solitaire Jean promettait la victoire à Théodose. Les armées se rencontrèrent près d'Aquilée. Arbogaste fut vaincu et se donna la mort; Eugène

pris les armes à la main, fut tué par les soldats en présence de l'empereur. Saint Ambroise apporta à Théodose la soumission des provinces qui avaient obéi à l'usurpateur, et obtint un entier pardon pour les coupables.

« Théodose réunissait ainsi sous son autorité tout le « monde romain. Ses vertus et son âge faisaient conce- « voir d'heureuses espérances, quand il mourut quatre « mois à peine après cette victoire. Il avait partagé l'em- « pire entre ses deux fils, donnant l'Orient à Arcadius et « l'Occident à Honorius.... Ce fut le dernier empereur « qui dirigea d'une main ferme le gouvernement ro- « main. Amis et ennemis gardèrent une haute estime « pour ses vertus... Théodose choisissait ses amis parmi « les hommes les plus estimables, donnait les emplois, « les récompenses à ceux qui s'en rendaient le plus di- « gnes, ne prenait aucun ombrage du mérite et n'ou- « bliait point les bienfaits. Au milieu des soins que ré- « clamait un si vaste empire, il trouvait encore quelques « moments à donner à la lecture, surtout à celle de « l'histoire. Ce prince ne se laissait point aveugler par la « prospérité, et ce fut par la modération, par le pardon, « qu'il détruisit jusqu'aux derniers germes de la guerre « civile. » (CANTU.) Ses talents et ses vertus l'ont justement fait surnommer le *Grand*.

BELLES-LETTRES. — BEAUX-ARTS.

Nous avons déjà signalé la décadence des lettres païennes dans les siècles précédents ; elle continua dans celui-ci et nous n'aurons que quelques noms à citer : ceux de *Symmaque*, de *Libanius*, le maître de Julien l'apostat, et celui de *Julien l'apostat* lui-même.

Ce dernier publia divers ouvrages contre le christianisme, et, sous le nom de *Misopogon*, une satyre pour se venger des railleries des habitants d'Antioche. Ces divers écrits ne manquent pas de mérite littéraire.

Ammien Marcellin est le dernier historien profane des temps anciens. Quoique païen, il parle avec respect du christianisme, lorsqu'il n'est pas égaré par son attachement pour Julien l'apostat.

C'est à la décadence de l'empire que se rapporte l'origine des panégyriques, dont le plus célèbre fut celui de Trajan par Pline ; il eut beaucoup d'imitateurs à cette époque. Les Grecs appelaient *panégyries* des réunions où l'on venait entendre le plus souvent les louanges d'un dieu, d'un héros ou d'une ville : le mot *panégyrique* devint ainsi synonyme d'éloge.

La culture des lettres avait fait des progrès dans la Gaule. Plusieurs villes, entre autres Marseille, Autun, Toulouse, Vienne, Narbonne, possédaient des écoles célèbres, ainsi que l'Afrique. Mais le mélange des idiomes parlés dans plusieurs provinces de l'empire corrompit le grec et le latin et hâta la décadence de la littérature.

A mesure que l'ancienne littérature perdait son caractère, les écrivains ecclésiastiques, plus occupés de la pensée que de la forme, en créaient une d'un caractère neuf, et dont nous avons déjà parlé. Pendant le quatrième siècle, elle produisit des œuvres remarquables, dues à la plume d'une foule d'hommes de génie qui furent en même temps des saints.

La plupart de ces hommes illustres sont qualifiés du titre de *Pères de l'Église*. Les uns ont écrit en grec et les

autres en latin : nous parlerons d'abord des premiers.

Saint Athanase, malgré les persécutions auxquelles il fut en butte, a laissé plusieurs ouvrages de controverse où il dédaigne les ornements du style, mais où il montre une intelligence convaincue et une volonté énergique. Malheureusement, il ne reste pas un seul des discours à l'aide desquels il ébranlait les populations chrétiennes.

Saint Grégoire de Nazianze et *saint Bazile*, évêque de Césarée, embellirent au contraire leur style de toutes les séductions de l'art ; leur éloquence respire l'enthousiasme et la conviction. Le peuple grec, avide de les entendre, quittait ses travaux et ses plaisirs pour venir écouter leurs exhortations.

Saint Grégoire de Nysse, frère de saint Basile, a moins écrit et avec moins de talent.

Saint Éphrem a laissé des instructions et des hymnes qu'on admire encore.

Saint Épiphane, évêque de Salamine, est appelé *docteur catholique*, à cause des ouvrages qu'il a laissés et qui brillent plus par le fond que par la forme.

Il faut encore citer *Synésius* et l'arien *Eusèbe*, évêque de Césarée, qui a mérité le titre de *Père de l'histoire ecclésiastique*.

Les lettres ecclésiastiques latines furent illustrées par des écrivains chez qui la pureté et la correction du style sont remplacées par l'énergie du sentiment, par la richesse des images et surtout par la nouveauté du fond.

Lactance, converti au christianisme, fut le précepteur de Crispe, le fils de Constantin. « C'est un des écrivains « les plus éloquents de l'Église latine ; la pureté, l'élé- « gance et la noblesse de son style lui ont fait donner par

« saint Jérôme le surnom de *Cicéron chrétien.* » (L'abbé Rivaux.)

Saint Hilaire, évêque de Poitiers, combattit avec zèle et talent toutes les erreurs de son temps, mais surtout l'arianisme : on lui attribue le *Gloria in excelsis* et le *Te Deum.* C'est à lui que la Gaule dut la conservation de la foi. Son style sublime et véhément l'a fait appeler par saint Jérôme, *le Rhône de l'éloquence latine.*

Saint Ambroise, le célèbre archevêque de Milan, a laissé des écrits remarquables par la force et l'onction. Quelques auteurs disent que c'est lui qui a composé le *Veni creator Spiritus.* Saint Ambroise introduisit en Occident, pendant la persécution de l'impératrice arienne Justine, mère de Valentinien II, l'usage de chanter à deux chœurs les psaumes dans les églises.

Saint Jérôme, le contemporain de saint Ambroise, reçut une éducation très-soignée et consacra sa jeunesse à étudier dans les écoles les plus célèbres d'Italie et des Gaules; il visita aussi celles d'Orient. Il fut ordonné prêtre en 377. Le pape saint Damase, connaissant son mérite et sa sainteté, le chargea de revoir la version latine de la sainte Écriture. Versé dans les langues orientales, dans l'art de la critique et patient au travail, saint Jérôme était, plus que tout autre, capable de s'acquitter d'une tâche aussi difficile. Cette savante traduction est connue sous le nom de *Vulgate.* La fougue de son imagination se retrouve dans ses nombreux écrits, comme celle de son caractère se montra dans ses rapports avec saint Jean Chrysostome et saint Augustin.

Saint Augustin appartient par la moitié de sa vie à ce siècle, quoiqu'il mourût dans le suivant. Converti par les

prières de sa mère et les instructions de saint Ambroise, avec lequel il se lia de la plus étroite amitié, il consacra à la vérité le génie qu'il avait reçu du ciel et combattit avec ardeur toutes les hérésies qui troublaient alors l'Église. Aucun père de l'Église, excepté Origène, n'a autant écrit que lui et sur des matières aussi diverses. Tout le monde connaît le livre admirable de *ses Confessions*, *ses Soliloques* et *la Cité de Dieu*. Son style en général clair, noble, vif et brillant, offre cependant quelques traces du mauvais goût de son siècle; mais la richesse des pensées compense largement ces légers défauts.

« On est frappé de ce qu'il y a de vie, d'accord, de « mouvement dans la société religieuse, au moment où « la société civile languit inerte et va se décomposant. « On trouve parmi les gens de lettres païens des gram- « mairiens glacés, des rhéteurs loquaces, de maigres « chroniqueurs, des poëtes d'épithalames et d'idylles, « tout ce qui peut exister avec la servitude et la dépres- « sion morale. Chez les chrétiens, il y a des philosophes, « des hommes politiques, des orateurs, qui agitent les « plus hautes questions; et la plupart de ceux qui écri- « vaient agissaient aussi; ils étaient évêques, philoso- « phes et hommes politiques en même temps, voués à « la méditation et à l'action, à convaincre et à gouverner. « C'est pour cela que leurs écrits sentent parfois la « précipitation, composés qu'ils sont pour la circon- « stance et pour résoudre des questions nées à peine; « mais ces questions sont traitées avec la liberté qui « manque à la littérature des païens; car, à peine un « doute s'élevait-il sur un point non encore bien éclai-

« ré, qu'il était discuté de toutes parts jusqu'à ce que « la décision eût été prononcée par l'Église. » (CANTU.)

Pendant le quatrième siècle les arts païens étaient en pleine décadence comme la littérature ; mais l'art chrétien sortit des catacombes où il avait fait ses premiers essais. Constantin et sa mère sainte Hélène firent construire un grand nombre d'églises. Il faut observer ici que les temples païens ne pouvaient que rarement être consacrés au culte catholique à cause de leurs petites dimensions, n'étant pas destinés à recevoir la foule, mais seulement les prêtres qui accomplissaient les rites des sacrifices. Il fallait pour les chrétiens des vaisseaux plus spacieux, afin qu'ils pussent y entendre prêcher les vérités proposées à leur foi et y assister aux offices publics. On commença par se réunir dans les *basiliques*, vastes enceintes couvertes, où les marchands venaient traiter de leurs affaires et dans lesquelles les orateurs plaidaient devant les juges. Elles avaient ordinairement la forme d'un carré long et étaient partagées en trois nefs par des colonnes ; le fond terminé en demi-cercle était élevé de quelques marches ; c'était le *tribunal ;* là siégeait le magistrat. Quelques basiliques avaient des balcons ou tribunes pour la commodité des spectateurs.

« Rien ne pouvait mieux convenir aux réunions des « chrétiens, tant pour l'espace que pour la distribution. « L'autel fut placé au milieu du tribunal, l'évêque « s'assit dans la chair du magistrat, le clergé autour de « lui ; le reste de l'édifice reçut les fidèles : les hommes « au midi, les femmes au nord, les catéchumènes dans « la nef du milieu ; dans les tribunes étaient les veuves et « les vierges pieuses. » (CANTU.)

Comme on le voit, cette forme primitive a été conservée dans les églises que tous les arts se sont ensuite plu à embellir.

RÉCAPITULATION DU IVe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Église. — La persécution ordonnée par Dioclétien et Galère ranime la ferveur des fidèles et fait un nombre considérable de martyrs en Orient et dans une partie de l'Occident, tandis que Constance Chlore protège les chrétiens en Gaule et en Bretagne. Son fils Constantin le Grand donne la paix à l'Église et meurt chrétien. Ses fils suivent son exemple; mais l'un d'eux, Constance, devenu arien, persécute les catholiques. Son successeur Julien l'apostat relève les statues des idoles et adopte contre le christianisme un nouveau genre de persécution ; s'il ne fait couler que rarement le sang des chrétiens, il cherche à les rendre méprisables en les éloignant des écoles et des emplois publics. Sa mort prématurée confond ses perfides desseins. Jovien, Valentinien I, Gratien et Valentinien II protègent l'Église ; Valens se fait arien et persécute les orthodoxes. Enfin paraît Théodose qui achève de ruiner le paganisme. Aussitôt que la paix est rendue à l'Église, l'hérésie se montre menaçante; Arius nie la divinité de Jésus-Christ ; le concile de Nicée, premier œcuménique, condamne cette erreur ; mais, protégée un moment par Constantin, puis par Constance et Valens, elle trouble l'empire et ne

disparaît des états de Théodose qu'après le concile de Constantinople, réuni pour examiner les doctrines de Macédonius qui nie la divinité du Saint-Esprit.

L'Église est illustrée pendant ce siècle par saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, le champion de la foi de Nicée en Orient, comme saint Hilaire de Poitiers dans les Gaules; par saint Ambroise, archevêque de Milan, l'ami et le conseiller des empereurs, aussi bien que de son troupeau; enfin par saint Martin, évêque de Tours, saint Grégoire de Nazianze, saint Basile de Césarée, saint Grégoire de Nysse, saint Jérôme, l'auteur de la *Vulgate*, saint Augustin, l'illustre évêque d'Hippone.

Pendant que le christianisme triomphe dans l'empire romain et que les déserts de l'Orient se peuplent de solitaires et de moines menant une vie angélique, les chrétiens essuient une cruelle persécution en Perse, sous le règne de Sapor I.

Empire romain. — L'abdication de Dioclétien et de Maximien donne tout pouvoir au farouche Galère qui crée Césars Maximin et Sévère. Constantin, échappé à ses embûches, succède à son père Constance Chlore. La révolte de l'Italie donne à l'empire deux nouveaux empereurs, Maxence et son père Maximien Hercule qui reprend la pourpre. Sévère est tué, Maximien expie par sa mort ses coupables tentatives contre son gendre Constantin. Maxence veut venger son père; mais le ciel se déclare pour Constantin qui triomphe de son ennemi sous les murs de Rome, en faisant porter à la tête de son armée le *Labarum*, gage de la victoire. Galère meurt frappé de la main de Dieu; Licinius, qui a succédé à Sévère, excite la colère de Constantin; vaincu, il est mis

concile de
doctrines de
it.
saint Atha-
de la foi de
iers dans les
Milan, l'ami
que de son
Tours, saint
ésarée, saint
la *Vulgate*,

ans l'empire
peuplent de
ngélique, les
n Perse, sous

oclétien et de
Galère qui
n, échappé à
ce Chlore. La
ouveaux em-
Hercule qui
ien expie par
gendre Cons-
nais le ciel se
son ennemi
la tête de son
Galère meurt
i a succédé à
ncu, il est mis

à mort. Constantin, seul maître de l'empire, règne avec gloire et quitte Rome pour Byzance. Ses fils, Constantin II, Contance et Constant, se disputent son héritage. Constantin II tombe sous les coups de Constant, qui périt lui-même en allant combattre l'usurpateur Magnence. Constance triomphe de Magnence et de Vétranion, autre usurpateur. Son despotisme est extrême. Julien l'Apostat, neveu de Constantin, rouvre les temples des idoles et ambitionne le titre de philosophe. Il périt dans une guerre contre les Perses. Jovien est élu et ne fait que paraître. Valentinien et Valens se partagent l'empire que les barbares cernent de tous côtés. Valens meurt en les combattant; Valentinien l'avait précédé dans la tombe. Les deux fils de Valentinien occupent le trône; Gratien, l'aîné, s'associe Théodose, fils du général de ce nom, et meurt assassiné en marchant contre l'usurpateur Maxime qui laisse l'Italie à Valentinien II, frère de Gratien.

Théodose règne en Orient et protége l'Occident. Vainqueur des barbares, il mérite par ses victoires et ses vertus le titre de *Grand*. Maxime perd la vie après une bataille contre Théodose, et le jeune et vertueux Valentinien II est assassiné par Arbogaste, qui donne la pourpre au païen Eugène. Ce dernier est vaincu et tué par Théodose. Seul maître de l'empire, Théodose le partage entre ses deux fils, Honorius et Arcadius, et meurt regretté de ses nombreux sujets.

Belles-Lettres et Beaux-Arts. — La décadence des lettres profanes est de plus en plus sensible malgré le talent du savant *Libanius*, de *Symmaque*, de l'historien païen *Ammien Marcellin* et la protection de *Julien l'Apostat*, tout à la fois littérateur et empereur.

Dans les rangs de l'Église, au contraire, les écrivains sont nombreux et créent une littérature nouvelle en défendant la vérité. En Orient, ce sont tous des évêques : *saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Éphrem, saint Épiphane, Synésius* et *Eusèbe de Césarée*, appelé le *Père de l'histoire ecclésiastique*.

L'Église latine s'enrichit en même temps des écrits de *saint Ambroise*, de *saint Hilaire*, de *Lactance*, de *saint Jérôme* et de *saint Augustin*.

L'art païen dégénère comme la littérature ; mais l'art chrétien sort des catacombes. Les basiliques romaines servent de modèles aux églises chrétiennes où les arts déploieront bientôt toutes leurs richesses.

CHRONOLOGIE DU IVe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Triomphe du christianisme. — Constantin.

303. — Dixième persécution générale ordonnée par Dioclétien et Galère.

305. — Constance Chlore et Galère empereurs par l'abdication de Dioclétien et de Maximien Hercule.

Troubles dans l'empire : on voit six empereurs à la fois.

312. — Constantin, fils de Constance Chlore, lui succède, triomphe de ses rivaux, règne avec Licinius et donne la paix à l'Église, en embrassant le christianisme.

324. — Constantin bat Licinius et reste seul maître de l'empire.

325. — L'hérésie d'Arius, qui nie la divinité de Jésus-Christ, est condamnée au concile de Nicée, premier concile *œcuménique* ou universel.

330. — Translation de l'empire à Constantinople, l'ancienne Byzance.

337. — Mort de Constantin. Ses fils Constantin, II, Constant et Constance se partagent l'empire.

Constance, demeuré seul empereur, favorise les ariens.

Dans ce siècle vivent saint Athanase, saint Hilaire, saint Martin, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, saint Augustin.

361. — Julien l'Apostat, neveu de Constantin le Grand, succède à Constance. Il essaie de rétablir le paganisme et de relever les murs de Jérusalem.

379. — Théodose, appelé au trône impérial par Gratien, est surnommé le Grand.

393. — Il repousse les barbares qui envahissent l'empire, maintient la paix au dedans en triomphant des usurpateurs, et se fait aimer et estimer par ses vertus.

395. — Théodose meurt après avoir partagé l'empire entre ses deux fils : Honorius a l'occident, et Arcadius l'orient.

Ve SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

SOMMAIRE.

La mission de l'empire romain est terminée. L'Église est établie ; elle a recueilli la vie intellectuelle et morale qui semble avoir abandonné la vieille société païenne. La puissance et la force, dont Rome s'est servie pour asservir le monde au profit de son orgueil, lui sont ôtées. De tous côtés les barbares franchissent les frontières et envahissent les provinces. Le flot de l'invasion couvre l'Occident, traînant à sa suite d'inconcevables douleurs que l'Église seule sait adoucir. Au milieu de la défaillance générale des forces matérielles de l'empire, elle seule résiste aux barbares, prête à accueillir, à civiliser, à animer de sa vie, ces sauvages enfants que lui envoient le Nord et l'Orient, et dont elle doit faire, à force de charité et de dévouement, une société neuve sur les ruines du vieux monde païen.

Dieu lui donne ce qu'il faut pour accomplir cette mission de salut : de grands papes, et de grands saints.

L'Orient échappe aux invasions et achète un peu de paix à prix d'or. L'hérésie en profite pour attaquer l'Église. Dès lors se manifeste l'esprit raisonneur des Grecs, qui enfante une foule d'erreurs dans les siècles suivants.

Les Barbares.

Pour étudier avec plus de facilité et d'intérêt l'histoire pendant le cinquième siècle, il est nécessaire de connaître d'abord les différents peuples barbares qui ont alors envahi l'Occident. Nous allons donc voir rapidement leurs origines ; nous les suivrons ensuite dans leurs migrations lointaines qui ont bouleversé, puis renouvelé l'Europe.

Trois grandes chaînes de montagnes, le Balkan, les Al-

pes et les Pyrénées séparent le midi de l'Europe de l'Europe centrale. Les Grecs désignaient tout le pays au nord de ces montagnes et une partie de l'Asie centrale sous le nom de Scythie. Les Romains y pénétrèrent tard et ne purent le soumettre complétement. Ce pays comprenait la Gaule, la Belgique, les îles Britanniques, la Germanie, les îles de la mer Baltique, la Scandinavie et la Hongrie.

Trois grandes races ont primitivement peuplé cette partie de l'Europe : 1° *la race celtique* occupa l'ouest et le sud-ouest; 2° la race *germanique* se fixa à l'est et au nord de la race celtique; 3° enfin la race *slave* s'établit encore plus à l'est, aux confins de l'Asie.

PREMIÈRE RACE.

Les Celtes.

Les Celtes ou Cimmériens appartenaient à la race japhétique (de Japhet, fils de Noé) ; ils émigrèrent à l'époque de la dispersion du genre humain et, par la vallée du Danube, arrivèrent à l'Occident. Ils se subdivisèrent en trois grandes familles : les *Ibères* qui allèrent au Midi, les *Galls* ou *Gaulois* au centre, et les *Kimris* au Nord. Ces trois familles se subdivisèrent en une multitude de tribus ou peuplades indépendantes.

L'histoire des peuples celtiques est très-incertaine jusqu'au sixième siècle avant l'ère chrétienne. Des guerres civiles et les attaques des peuples germaniques qui les pressaient à l'est, amenèrent des émigrations vers l'Italie, la Thrace, la Macédoine.

Les nombreuses tribus celtiques n'étaient unies par aucun lien politique, et ce manque d'unité hâta leur dé-

cadence, et leur domination par les Germains et les Romains.

On trouvait chez les peuples celtiques trois classes de personnes : 1° les prêtres, appelés *druides*, chargés du culte ; 2° une *noblesse héréditaire* dont la guerre était la principale occupation et qui était exclusivement propriétaire du sol ; 3° *le peuple*, lié à la noblesse par le lien de *la clientèle*. Les prisonniers de guerre devenaient *esclaves*. La monarchie était héréditaire, mais l'influence des druides et de la noblesse limitait le pouvoir du roi. Plus tard il fut obligé de le partager avec une *assemblée populaire* dans laquelle la noblesse tenait le premier rang.

Les Celtes, quand ils eurent abandonné le culte à un seul Dieu, tombèrent dans le *Sabéïsme* (culte des astres). Ils croyaient à la vie future et à la métempsycose. Des sacrifices humains ensanglantaient leurs autels.

L'agriculture était la principale occupation des peuples celtiques ; ils s'adonnaient aussi au commerce et à l'industrie.

DEUXIÈME RACE.

Les Germains.

Les Germains, compris par les anciens sous le nom général de *Scythes*, appartenaient aussi à la race japhétique ; ils se fixèrent dans les contrées situées entre la Vistule et le Rhin, dans les îles et les presqu'îles de la mer Baltique. Ils étaient divisés en un grand nombre de tribus indépendantes dont voici les principales à l'ouest : les Bataves, les Frisons, les Sicambres, les Chérusques, les Cattes et les Langobards ; au midi, les Suèves, les Marcomans, les Quades ; au nord, les Saxons, les Angles, les Jutes, les

Danois, les Normands; à l'est, les Goths, les Rugiens, les Vandales, les Gépides, les Hérules et les Burgondes.

« Pendant le deuxième siècle de l'ère chrétienne, de « grands changements dont on ne connaît que les résul- « tats, eurent lieu dans l'intérieur de la Germanie. Les « Chérusques et les Cattes disparaissent et, à leur place, « on voit les Alemans et les Francs.... On peut dès lors « distinguer *deux groupes* de peuples : 1° le *groupe orien-* « *tal* qui comprenait les Goths (Visigoths et Ostrogoths), « les Vandales, les Gépides, les Hérules, les Burgondes et « les Alains, et le *groupe occidental* auquel appartenaient « les Alemans, les Francs et les Saxons. » (MŒLLER.)

Chez les Germains on distinguait aussi trois classes de personnes : 1° les *nobles*, parmi lesquels se trouvaient les familles royales et les prêtres; 2° les *hommes* libres qui avaient l'exercice de tous les droits civils et politiques; 3° les *serfs*, occupés de la culture des terres. Les serfs se distinguaient des esclaves en ce qu'ils n'étaient pas la propriété d'un maître, mais étaient attachés au sol : c'étaient des espèces de fermiers. Les esclaves étaient peu nombreux chez les Germains et leur condition était moins dure que chez les autres peuples.

Les Germains se distinguaient par un profond sentiment religieux et ils accordaient à leurs prêtres un pouvoir très-étendu. On ne connaît pas leur religion primitive. Dans la suite ils adorèrent les astres, la terre, le feu; *Odin*, le père des dieux et des hommes; *Freya*, la déesse de la terre, et *Thor*, le dieu de la guerre, étaient leurs plus grandes divinités; ils offraient des sacrifices humains.

« Les peuples germaniques étaient agricoles; ils n'a-

« vaient ni villes, ni villages proprement dits, chacun « fixait son habitation au milieu des champs qu'il culti- « vait. Le commerce et l'industrie leur étaient peu con- « nus. Une grande pureté de mœurs distinguait les Ger- « mains qui se livraient pourtant avec passion à deux « vices, l'ivrognerie et le jeu, au point qu'ils exposaient « quelquefois leur liberté personnelle aux chances d'un « dernier coup de dés. » (MŒLLER.)

TROISIÈME RACE.

Les Slaves.

Les *Slaves*, connus aussi sous le nom *Sarmates*, venaient d'Asie et appartenaient également à la race japhétique. Ils peuplèrent les contrées qui s'étendent des monts Oural à la Vistule, et qui sont comprises entre la mer Noire, le Caucase, la mer Caspienne, la mer Blanche et la mer Baltique. Ils se divisaient en trois grandes familles : les *Vendes* ou *Venètes*, au nord ; les *Anses*, au centre ; et les *Slavines*, au sud.

On ne connaît pas l'histoire des Slaves ; il paraît qu'à mesure que les Germains s'avancèrent à l'ouest, ils occupèrent les contrées que ceux-ci avaient abandonnées. Subjugués par les Goths, les Slaves firent cause commune avec les Huns pour recouvrer leur indépendance.

Les institutions primitives des Slaves portaient un caractère patriarcal : chaque tribu était gouvernée par les *anciens*. Les prêtres jouissaient d'une grande autorité. Peu à peu il se forma une noblesse héréditaire qui obtint le pouvoir, et des rois sortirent bientôt des rangs de cette noblesse. L'esclavage était inconnu aux Slaves qui

traitaient même avec générosité les prisonniers de guerre.

Quand le polythéïsme s'introduisit chez les Slaves, ils adorèrent les astres et la nature. Plus tard ils adoptèrent le culte des Grecs, des Romains et des peuples germaniques. Les sacrifices humains n'y furent connus que tardivement.

« Les Slaves étaient agricoles et sédentaires; chacun « habitait le champ qu'il cultivait. Ils se livrèrent au « commerce et construisirent des villes, mais leurs cons- « tructions étaient en bois. Ils unissaient à une grande « douceur de caractère la légèreté et l'inconstance qui « les entraînèrent dans une multitude de guerres intes- « tines.... Les Slaves cultivaient la musique et aimaient « beaucoup la danse : envers les étrangers ils exerçaient « une généreuse hospitalité. » (MŒLLER.)

Huns.

Les Huns, peuple mongol, dominaient anciennement sur une grande partie de l'Asie centrale ; ils arrivèrent sur les confins de l'Europe dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne, renversèrent les Goths qui se divisaient alors en deux branches, les *Visigoths* et les *Ostrogoths*, et entraînèrent avec eux les Alains. La plupart des peuples germaniques furent assujettis par les Huns ; d'autres émigrèrent et envahirent la Mœsie, la Thrace, l'Italie, la Gaule, l'Espagne, où ils s'établirent dans le cinquième et le sixième siècle, après les avoir ravagées.

Les conquérants asiatiques se lassèrent bientôt des pays qu'ils occupaient entre le Volga et l'Elbe. Vers 445

Attila, chef d'une tribu indépendante, réunit les Huns sous son sceptre et entreprit la conquête de l'Occident. Il se jeta sur la Gaule qu'il dévasta ; mais il fut défait dans les plaines de Châlons-sur-Marne par Aétius, général romain, et mourut après avoir tenté une invasion en Italie, où il fut arrêté par le pape saint Léon le Grand (453).

Les Huns étaient d'une férocité sans pareille et les plus terribles d'entre le barbares. « Les historiens nous les re-« présentent d'une taille courte et ramassée, vêtus de « peaux grossièrement cousues, se nourrissant de vian-« des ramollies sous la selle de leurs coursiers, condui-« sant avec eux d'immenses troupeaux, transportant sur « de nombreux chariots leurs femmes et leurs enfants, « ravageant les pays qu'ils traversaient, et répandant par-« tout la désolation et la mort. Ces terribles conquérants « adoraient le soleil et une épée nue ; ils immolaient aux « mânes de leurs pères ceux qu'ils faisaient captifs dans « les combats, et attachaient aux flancs de leurs che-« vaux les têtes des ennemis qu'ils avaient tués. » (L'abbé Drioux.)

A la mort d'Attila, les tribus germaniques qui avaient été soumises à son sceptre, tournèrent leurs armes contre les Huns et les défirent dans une grande bataille. Après avoir ainsi recouvré leur indépendance, les peuples germains se fixèrent sur les bords du Danube.

L'ébranlement causé par le passage des Huns se fit sentir longtemps, et toute l'histoire du cinquième et du sixième siècle n'est que le récit des bouleversements qui en furent les conséquences. Les peuples germaniques chassés par eux anéantirent la puissance romaine, détruisirent la race celtique ou se confondirent avec elle.

Église.

Lorsque Constantin eut rendu la paix à l'Église, en arrêtant les persécutions impériales, nous avons vu l'hérésie s'armer contre elle de l'astuce et de l'hypocrisie, et commencer une guerre plus dangereuse que celle des bourreaux. Alors parurent des docteurs illustres, chargés d'affermir la foi par leur éloquence et leurs écrits.

Au milieu de ces difficultés, la papauté grandissait et acquérait extérieurement une importance qui s'étendait comme l'influence de l'Église ; car, à mesure que les peuples devenaient chrétiens, ils reconnaissaient l'autorité des successeurs de saint Pierre pour assurer l'unité de la foi, le respect de la morale et l'indépendance de la conscience humaine.

Mais à peine les empereurs furent-ils chrétiens qu'ils voulurent dominer l'Église : le siècle précédent nous a fait voir un pape exilé par un empereur et l'arianisme imposé au nom des princes qui gouvernaient l'empire ; il devenait donc indispensable à l'Église d'acquérir une certaine indépendance temporelle, qui la mit en dehors de toute influence tendant à troubler l'exercice de sa puissance spirituelle. Constantin, par ses dons au pape Melchiade et son éloignement de Rome, avait préparé cette indépendance de la papauté, que les événements du cinquième siècle confirmèrent et assurèrent de toute la reconnaissance des peuples.

L'Église d'Orient était alors comme personnifiée dans saint Jean Chrysostome, évêque de Constantinople, et celle d'Occident, dans saint Augustin qui occupait avec éclat et sainteté le siége d'Hippone. Chrysostome

travaillait sans relâche à réformer les abus et à détruire les vices : il prêchait au moins trois fois par semaine pour instruire le peuple. Les habitants de Constantinople abandonnaient le cirque et le théâtre pour l'entendre, et souvent les acclamations de ses auditeurs trahirent leur enthousiasme. Grâce au saint évêque, la ville prit une face nouvelle.

Les succès de Jean Chrysostome lui suscitèrent des ennemis à la cour et parmi le clergé. Eutrope, le favori de l'empereur Arcadius, et Gaïnas, commandant des Goths au service de l'empire, ainsi que Théophile, patriarch d'Alexandrie, prélat ambitieux et jaloux, se déclarèrent contre lui (403). Ils étaient appuyés par l'impératrice Eudoxie dont l'avarice et les injustices ne connaissaient pas de bornes. Leurs intrigues arrachèrent au faible empereur un décret de bannissement contre l'évêque de Constantinople ; mais la fureur du peuple et un violent tremblement de terre qui se fit sentir la nuit suivante et effraya l'impératrice, le firent rappeler deux jours après.

La paix ne dura que quelques mois. Jean Chrysostome s'étant élevé avec force contre les honneurs profanes rendues à une statue d'argent d'Eudoxie, placée sur une colonne de porphyre, en face de l'Église, ses ennemis le firent exiler dans les montagnes du Taurus. L'exil n'interrompit pas les travaux apostoliques de Jean Chrysostome ; il instruisait les peuples des pays où il était, assistait les pauvres et rachetait les captifs avec l'argent qu'on lui envoyait de toute part. Quand on considère l'influence de cet évêque exilé, à côté de la faiblesse des empereurs sur leurs trônes, on comprend que la force

et la puissance qui les abandonnent ont passé dans les mains de l'Église à qui l'avenir a été donné.

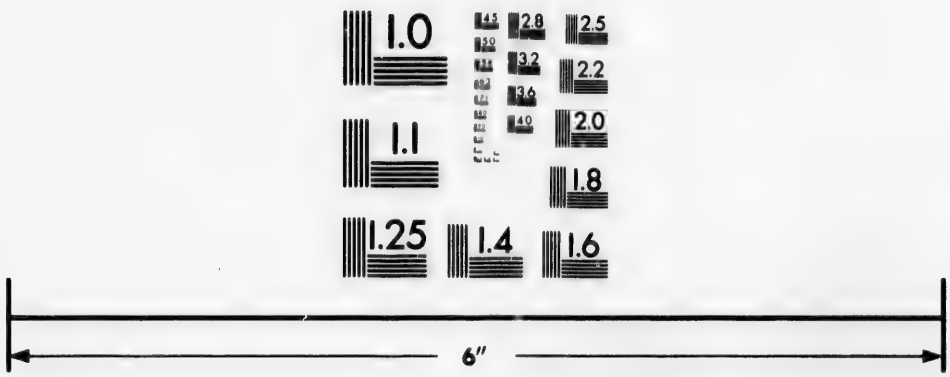
Le pape saint Innocent I, successeur de saint Anastase depuis 401, prit la défense de Chrysostome et, en apprenant qu'il avait succombé aux mauvais traitements des envoyés d'Arcadius, chargés de le traîner d'exil en exil, il excommunia l'empereur et l'impératrice (407). Le prince s'humilia, sollicita et obtint son pardon. Eudoxie venait de mourir.

Saint Jean Chrysostome était âgé de soixante ans quand il mourut et il en avait passé trois en exil. « Sa sainteté « universellement reconnue valut à ses dépouilles d'être « rapportées en triomphe à Constantinople, au son d'une « multitude d'instruments, au milieu d'un appareil ma- « gnifique et du peuple entier, vénérant à la fois, dans « celui qui n'était plus, le saint et l'un des plus illustres « écrivains de l'Église. » (CANTU.)

Arcadius, mort en 413, eut pour successeur son fils Théodose II, âgé de huit ans. Sa sœur Pulchérie prit l'administration de l'empire qu'elle dirigea avec prudence et piété pendant quarante ans.

L'Occident était alors envahi de tous côtés par les barbares : obéissant sans doute à la Providence, ils venaient jeter les fondements des royaumes modernes sur les ruines de l'empire romain. Tandis que saint Jean Chrysostome combattait les vices et détruisait les abus à Constantinople, saint Augustin luttait en Afrique contre les païens qui accusaient l'Église des maux de l'empire, et contre les donatistes dont les excès augmentaient chaque jour. Au milieu de toutes ces luttes, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de sa charité, de sa douceur

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.4
1.2
1.1
1.0

ou de son zèle. A peine le schism des donatistes s'éteignait en Afrique, que l'esprit du mal suscita de nouveaux ennemis à l'Église.

Un moine anglais, nommé Pélage, après avoir acquis à Rome une réputation de vertu et de charité, se mit à enseigner sourdement les plus grossières erreurs; il niait la nécessité de la grâce pour le salut, et la propagation du péché originel dans toute la race humaine. Un moine écossais, nommé Célestin, s'attacha à lui et prêcha la même doctrine. Ils passèrent tous deux en Afrique; puis Célestin resta à Carthage, tandis que Pélage allait porter ses funestes erreurs en Orient.

Saint Augustin, sentinelle vigilante, éleva aussitôt la voix et en appela au pape, gardien de la verité. Innocent I condamna l'hérésie et ratifia les décrets de deux conciles précédemment réunis en Afrique, et qui, après avoir examiné la doctrine de Pélage et de Célestin, avaient excommunié les novateurs.

Innocent I étant mort, Pélage obtint, par une feinte soumission à son successeur Zozime, la promesse de son pardon; mais le pape, ayant reconnu la fourberie, confirma toutes les décisions contre les pélagiens. Pélage et son disciple tombèrent peu à peu dans l'oubli. Leurs funestes doctrines enfantèrent de nouvelles erreurs, entre autres celle des *semi-pélagiens* qui soutenaient que l'homme n'a pas besoin de la grâce pour commencer le bien. Cette fois encore saint Augustin fut le plus terrible adversaire de l'erreur; elle fut condamnée en 431 par le pape saint Célestin I qui occupa le trône pontifical après saint Boniface, successeur de saint Zozime, mort en 418. Quelques années auparavant était mort saint Jérôme dont la

plume éloquente avait combattu vigoureusement ces diverses hérésies. Dans les derniers temps de sa vie, il avait eu des différents avec saint Augustin, dont on lui avait rapporté quelques paroles en les dénaturant, et, dans cette circonstance, il laissa paraître la fougue de son caractère ; mais, dès qu'il connut la vérité, toute discussion cessa, et la plus tendre charité unit ces deux grands défenseurs de l'Église.

Saint Augustin ne survécut que deux ans à saint Jérôme (430). « Il était étendu sur son lit de mort dans « Hippone, lorsque les Vandales vinrent mettre le siége « devant cette ville ; ils attendirent pour donner l'assaut « que l'admirable évêque eût rendu son âme à Dieu » (Dom Guéranger) ; et à cause du saint prélat, ils respectèrent la ville africaine. Les admirables écrits de saint Augustin, l'ont fait surnommer *le Docteur de la grâce.*

Pendant que l'Église d'Afrique perdait saint Augustin qui avait été sa gloire, et tombait sous la domination barbare des Vandales ariens, pour voir se renouveler contre les catholiques les sanglantes persécutions des premiers siècles, les églises d'Orient étaient désolées par l'hérésie ; celles d'Occident, au contraire, resplendissaient alors par la pureté de la foi et la sainteté des évêques, auxquels le salut de l'empire semblait confié plus qu'à ses faibles empereurs et à leurs perfides généraux.

A peine l'Église avait-elle perdu ses deux zélés défenseurs, Jérôme et Augustin, qu'elle se vit attaquée par de nouveaux ennemis. Nestorius, archevêque de Constantinople, après avoir montré un zèle violent contre les hérétiques, tomba lui-même dans de graves erreurs, et soutint qu'il y a en Jésus-Christ deux personnes distinctes, une

personne divine et une personne humaine; et que Marie, n'étant mère que de cette personne humaine, ne doit pas être appelée Mère de Dieu. La première fois que cette erreur fut prêchée dans l'église de Constantinople, le peuple se boucha les oreilles. Pour calmer le tumulte et apaiser l'indignation générale, il fallut que l'avocat Eusèbe, plus tard évêque de Dorylée, prit la parole et rétablit la doctrine de l'Église aux applaudissements de l'assemblée.

Nestorius alors jeta le masque, et employa pour soutenir son erreur la violence qu'il avait déployée contre les hérétiques. Cyrille, patriarche d'Alexandrie, instruisit le pape Célestin I de cette affaire, après avoir toutefois cherché à ramener l'hérésiarque par la voie de la persuasion. Le pontife de Rome menaça Nestorius de l'excommunication s'il s'obtinait dans l'erreur; et comme les choses s'envenimaient, il ordonna la convocation d'un concile général. Les évêques se réunirent à Éphèse, anathématisèrent Nestorius, et proclamèrent unanimement que Marie est et doit être appelée Mère de Dieu (431).

Le peuple d'Éphèse attendait avec impatience la décision du concile; en l'apprenant il fit éclater sa joie, joncha de fleurs les rues où devaient p er les évêques et brûla des parfums sur leur chemin. Le soir toute la ville fut illuminée. Les démonstrations du peuple d'Éphèse prouvent combien la dévotion des fidèles envers Marie était dejà vive, et les décrets du concile augmentèrent et développèrent ce culte céleste qui contribua à extirper les derniers restes du paganisme.

Nestorius et ses puissants amis interceptèrent les lettres des pères du concile et envoyèrent à Constantinople des

actes faux. Les évêques ayant découvert la ruse, cachèrent leurs lettres dans le bâton creux d'un mendiant supposé qui les remit ainsi à l'empereur Théodose II. Nestorius fut banni et mourut frappé visiblement de la main de Dieu ; son corps pourrit tout vivant, et sa langue, qui avait blasphémé contre la sainte Vierge, fut rongée par les vers. Dans cet horrible état, il se tua en tombant de cheval (435). Malheureusement ses erreurs ne moururent pas avec lui ; l'Orient compte encore un assez grand nombre de nestoriens.

Saint Célestin était mort en 432, après avoir assuré le triomphe de la maternité divine par le célèbre concile d'Éphèse. On lui attribue l'invocation : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, etc., qui complète la salutation angélique. Il eut pour successeur saint Sixte III.

Après saint Sixte, mort en 440, on élut pour lui succéder un prêtre nommé Léon, alors en Gaule où il avait été envoyé en mission. Léon était déjà connu par sa vertu, sa science et son énergie, lorsqu'il fut appelé à succéder à saint Sixte qui l'honorait de toute sa confiance. C'était le pontife qu'il fallait dans les circonstances difficiles où se trouvaient l'Église et l'empire. Sa sollicitude pendant les seize années de son pontificat, s'étendit sur tous les besoins de son siècle : nous le trouverons luttant successivement contre l'hérésie, les barbares et la corruption.

L'Église était encore émue de l'attaque de Nestorius (448), lorsqu'un vieillard, moine de Constantinople, Eutychès, l'ami de Chrysaphe tout puissant à la cour de Théodose, poussé par l'ambition et l'avarice, se mit à enseigner qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule na-

ture, proposition opposée à celle d'Arius, mais également contraire à la foi de l'Église. Eusèbe, évêque de Dorylée, et Flavien, évêque de Constantinople, essayèrent vainement de convaincre l'obstiné vieillard, qui avait gagné à sa cause Dioscore, fourbe consommé, successeur de saint Cyrille sur le siége d'Alexandrie, et l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose II. Un concile fut convoqué à Éphèse ; Dioscore y arrive avec une bande de moines et de soldats, s'empare de la présidence et, malgré les légats du pape saint Léon, accorde l'absolution à Eutychès. Le patriarche Flavien, ayant protesté, fut frappé et maltraité avec une telle violence qu'il en mourut trois jours après. Au milieu du tumulte les légats quittèrent l'assemblée qui a conservé dans l'histoire le nom de *brigandage d'Éphèse*.

Saint Léon n'avait rien auguré de bon de ce concile ; il en apprit donc les funestes résultats avec douleur, mais sans être étonné, et il fit tous ses efforts pour en détruire le mauvais effet. Après avoir condamné ce qui s'était fait à Éphèse, il écrivit à l'empereur Théodose pour la convocation d'un nouveau concile ; le prince circonvenu par ses favoris, amis de Dioscore, refusa obstinément (446). Mais à sa mort, arrivée peu de temps après, sa sœur Pulchérie monta sur le trône avec Marcien, capitaine renommé qu'elle épousa. Empressé de répondre aux désirs du pape, Marcien s'occupa aussitôt de la convocation d'un concile œcuménique à Chalcédoine. Plus de cinq cents évêques s'y réunirent sous la présidence des légats du souverain pontife. Dioscore y fut condamné et déposé, et la doctrine de l'Église formulée contre les erreurs d'Eutychès. Les décrets du concile

furent appuyés par l'empereur Marcien; Eutychès fut exilé et l'histoire ne parle plus de lui. Sa secte a persisté en Orient, où l'on trouve des traces d'eutychiens sous le nom de *jacobites* et de *cophtes* ou *coptes*.

Le concile œcuménique de Chalcédoine mit fin aux manœuvres de l'hérésie, mais il dévoila les orgueilleuses et dangereuses prétentions des évêques de Constantinople.

Depuis que le siége de l'empire avait été transporté dans cette ville, les patriarches de cette capitale de l'Orient tendaient à s'arroger la primauté sur les églises d'Asie, primauté, sinon indépendante de celle de Rome, au moins égale. Cette prétention que rien ne justifiait, mettait en péril l'unité catholique. Saint Léon comprit et repoussa les demandes que lui adressèrent à ce sujet quelques-uns des Pères de Chalcédoine. Ce refus, motivé d'une manière claire et précise dans un des canons du concile, établit la primauté de l'évêque de Rome, successeur de saint Pierre, non sur des considérations politiques, mais sur la parole même de Jésus-Christ. L'empereur Marcien et la vertueuse Pulchérie essayèrent de vaincre la résistance de saint Léon, tant il est naturel aux souverains de chercher à rapprocher d'eux la puissance spirituelle pour s'en faire au besoin, un appui ou un moyen de domination.

Des ennemis non moins terribles menaçaient l'Église d'Occident, c'étaient les barbares. Franchissant les frontières, ils s'étaient répandus comme un torrent sur l'empire devenu impuissant à contenir ces flots déchaînés. Mais si Dieu avait brisé la force armée des anciens maîtres du monde pour les livrer à ces peuples nouveaux, chargés

de sa vengeance, il avait confié à son Église la force morale de la sainteté qui devait triompher des envahisseurs, et à aucune époque elle ne se manifesta avec plus d'éclat.

Tandis que saint Léon combattait l'hérésie et brisait en Orient les germes du schisme, l'Église rencontrait un nouvel ennemi dans la corruption des mœurs. On eût dit que la société cherchait dans le luxe, la mollesse et les plus grossières jouissances, une consolation aux désastres qui l'accablaient. C'est alors que Dieu suscita une multitude de saints, comme aucun siècle n'en vit jamais, pour raviver, dans toutes les classes et dans tous les pays, la séve du christianisme. Comme il serait impossible de les nommer tous, nous ne citerons que les principaux dont il n'a pas été question ailleurs : saint Jean le Nain qui se fit remarquer par son héroïque obéissance, au milieu même des saints solitaires de l'Égypte, saint Arsène, l'ancien précepteur des fils de Théodose le Grand, saint Siméon Stylite, dont la vie austère étonna tout l'Orient et convertit la nation des Lazes. Il passa près de quarante années debout sur une colonne où il ne pouvait ni se coucher ni s'asseoir, s'inclinant seulement sur la balustrade qui en entourait l'extrémité lorsqu'il voulait prendre un peu de repos. C'est aussi dans ce siècle que vécut saint Patrice, l'apôtre et l'on peut dire le civilisateur de l'Irlande.

La Gaule, le rendez-vous et comme le grand chemin des barbares, comptait alors presque autant de saints que d'évêques. Nous ne parlerons que de saint Germain d'Auxerre qui, en allant combattre la pélagianisme dans la Grande-Bretagne, vit à Paris sainte Geneviève, ber-

gère de Nanterre. Il la discerna au milieu de la foule, devina sa sainteté et la consacra à Dieu. A son retour, la trouvant en butte à la calomnie, il prit sa défense contre ses accusateurs.

La foi des peuples et les malheurs des temps couvrirent la Gaule d'une multitude de monastères où se réfugièrent les lettres et la civilisation. L'Église, véritable arche de salut, conserva dans son sein les lumières du vieux monde qui, sans elle, eussent été étouffées sous les flots montants de l'invasion barbare. Les plus célèbres d'entre ces monastères étaient, celui de Tours, fondé par saint Martin, celui de Lérins, par saint Honorat, celui de Saint-Victor de Marseille, par Cassien. Tous réunissaient plusieurs centaines de moines dont le temps était partagé entre la prière et l'étude, et dont la vie était la réalisation des conseils évangéliques.

Cependant l'empire romain s'en allait pièce à pièce, déchiré par les barbares ; la Gaule était aux Francs païens, aux Bourguignons et aux Visigoths ariens ; l'Espagne, aux cruels Vandales, ariens aussi, et aux Suèves ; la Grande-Bretagne, aux Saxons idolâtres, tandis que les Goths passaient et repassaient en Italie, dédaignant de s'y fixer. Tout à coup parut Attila, roi des Huns, conduisant sept cent mille soldats et se faisant appeler le *Fléau de Dieu*. Il ne laissait sur son passage qu'un profond sillon de sang et de ruines. A son approche, les barbares eux-mêmes tremblèrent. Paris fut sauvé par les prières de sainte Geneviève; saint Loup, évêque de Troyes, obtint d'Attila qu'il épargnerait la ville ; saint Aignan soutint le courage des habitants d'Orléans assiégés par le farouche roi des Huns, jusqu'à l'arrivée du secours qu'il leur

avait annoncé. Le danger réunit les Romains et les barbares, et ils battirent Attila dans les champs Catalauniques. Dans sa retraite précipitée, le roi des Huns fit appeler saint Loup et le pria de l'accompagner pour le protéger contre les poursuites de l'armée romaine. « Quelle « scène que ce vieillard marchant comme un ange gar- « dien, à côté de l'exterminateur de tant de peuples! « Ces barbares idolâtres qui croient, sans le connaître, à « l'autorité de ce représentant de la religion du Christ, « qui se confient à sa présence pour les défendre « contre leurs vainqueurs! Et cet évêque, la veille sau- « vant les Romains et les Gaulois contre les barbares, et « le lendemain sauvant les barbares contre les Romains « et les Gaulois! La mission de l'Église est tout entière « dans ce tableau. » (M. de SAINT-CHERON.)

Au printemps, Attila, toujours suivi de ses terribles guerriers, se dirigea vers Rome où la consternation était grande. Alors le pape saint Léon, à la tête de tout son clergé et en habits pontificaux, alla au-devant de lui et se présenta au barbare. Que se passa-t-il dans cette mémorable entrevue? Quel fut le langage de Léon? Quelle fut la réponse du barbare? L'humilité du grand pontife l'a laissé ignorer. Ce que l'histoire sait seulement, c'est qu'Attila resta confondu. *Je ne sais pourquoi les paroles de ce prêtre m'ont touché*, dit-il à ceux qui s'en étonnaient, et il s'éloigna de l'Italie (452). La tradition dit qu'il avait vu à côté de Léon, saint Pierre et saint Paul armés d'une épée nue : miracle dont le souvenir est perpétué par le pinceau de Raphaël.

Trois ans après un nouvel ennemi se présenta aux portes de Rome, c'était Genseric, roi des Vandales d'A-

frique, appelé par l'impératrice Eudoxie contre Maxime, l'assassin de son époux Valentinien III. Encore une fois le pape saint Léon sauva la capitale du monde; il alla processionnellement auprès du barbare et obtint qu'il s'abstiendrait du meurtre et de l'incendie. Les efforts de l'illustre et saint pontife ne purent que retarder la chute de l'empire romain. Bientôt tout se brouille en Occident et les empereurs paraissent et disparaissent en même temps. Enfin, l'an 476, Odoacre, roi des Hérules, barbares dont on n'avait pas encore entendu parler, s'empara de Rome et fit disparaître le dernier empereur, Romulus Augustule.

Saint Léon le Grand mourut en 461 ; il avait pacifié l'Église d'Orient, maintenu la pureté de la foi malgré les intrigues des eutychiens, établi la discipline dans l'Église d'Occident, sauvé Rome et la civilisation chrétienne au milieu de la confusion des invasions. Il eut pour successeur saint Hilaire, légat apostolique au brigandage d'Éphèse, où il s'était distingué par son énergie. Saint Simplice le remplaça en 468, et mourut en 483.

Nous nous arrêterons à la date tristement célèbre de la chute de l'empire d'Occident; elle clot l'ère des martyrs, celle des grandes hérésies, la brillante époque des Pères, et sert de point de départ à des temps nouveaux, où l'Église va gouverner le monde par le seul ascendant de la puissance divine et de l'autorité que lui donnent la foi et la gratitude des peuples.

Mais avant de quitter ce siècle dont l'histoire n'est glorieuse que pour l'Église, nous dirons que de nombreux écrivains lui consacrèrent leur plume et leurs talents, ainsi que nous le verrons en traitant des belles-lettres.

La paix dont jouissait l'Église depuis Constantin, les nombreuses et violentes attaques de l'hérésie, les conquêtes de l'Évangile jusque chez les barbares, avaient fait successivement surgir de nouveaux besoins auxquels l'Église avait répondu par des règlements disciplinaires et une organisation plus précise. Chaque concile, après les grandes questions de foi qu'il avait été appelé à examiner, avait eu à régler une foule de points de morale et de discipline. Mais ici, il ne faut pas oublier, que si l'unité de la foi et de la morale est un des caractères essentiels de l'Église, il n'en peut être ainsi de la discipline laquelle, réglant sa constitution extérieure et les formes du culte, doit nécessairement varier avec les temps et les lieux.

A la fin du cinquième siècle, l'Église était constituée et organisée avec un ensemble, une sagesse et une force qui la rendaient capable de résister à l'invasion. A mesure que l'empire s'abaissait, l'Église, personnifiée dans les papes, s'élevait sur les ruines amoncelées par les barbares, prête à recueillir et à sauver les débris de l'ancien monde, pour en reconstruire la société moderne.

Ce qui en dehors de la divinité de son institution, faisait sa force et assurait sa durée, était sa hiérarchie que nous avons vue remonter aux temps apostoliques et à Jésus-Christ. A la tête de l'Église était d'abord le Pape, dont la suprématie, reconnue et confirmée par tous les conciles et es appels des évêques contre chaque h résie, s'étendait sur les patriarches, évêques d'un rang supérieur, qui avaient au-dessous d'eux les simples archevêques et évêques. On comptait en Orient trois patriarcats : celui d'Antioche, celui d'Alexandrie, celui de Jérusalem.

Plus tard Constantinople obtint de Rome ce titre qu'elle avait longtemps sollicité.

En Occident, les évêques qui avaient une juridiction plus étendue et relevaient directement du pape portaient le nom de primats. Au-dessous d'eux étaient les métropolitains dont l'autorité était bornée à une province.

Dès le cinquième siècle, pour l'administration ecclésiastique, l'Église était divisée en diocèses, à la tête desquels étaient les évêques ; les diocèses se subdivisaient en paroisses, desservies par des prêtres du choix de l'évêque. Les évêques étaient choisis par les prélats les plus voisins, du consentement du clergé et du peuple chrétien de l'église vacante ; mais ils tenaient leur autorité du pape. Un point de la discipline ecclésiastique que l'histoire nous montre solidement établi, dès les premiers siècles de l'Église, c'est le célibat des prêtres et des évêques. L'historien Eusèbe le dit aussi ancien que l'Église même.

Dans la seconde moitié du cinquième siècle, des incendies, des tremblements de terre, des bêtes sauvages, qui venaient en plein jour jeter l'épouvante dans les villes ; des guerres, des fléaux de toutes sortes, ayant répandu partout la consternation, saint Mamert, archevêque de Vienne, dans la Gaule, engagea les fidèles à recourir à la prière et au jeûne pour détourner la colère de Dieu ; il établit à cette intention des prières publiques, connues sous le nom de *Rogations*. Cette pieuse institution gagna de proche en proche et s'étendit bientôt à toute l'Église d'Occident qui l'a conservée depuis.

Empire romain d'Occident.

Théodose le Grand avant de mourir avait divisé l'empire entre ses deux fils, et cette division subsista jusqu'à la chute de celui d'Occident; nous allons donc étudier séparément l'histoire de ces deux empires. Nous verrons celui d'Occident se précipiter vers sa ruine avec une sorte de fatalité, dans laquelle il est facile de reconnaître le jugement de Dieu qui aveugle ceux qu'il veut châtier. Voici arrivé en effet le siècle de la grande invasion commencée sous Valens en 401. Comment dire les dernières angoisses d'une nation qui a subjugué le monde et qui se voit subjuguée à son tour par des peuples que, dans son mépris, elle a toujours confondus sous le nom général de *barbares*.

Honorius, le second fils de Théodose, n'avait que onze ans, lorsque la mort et le testament de son père l'appelèrent à régner sur l'Italie, la Gaule, l'Espagne, la Bretagne, l'Afrique, la Norique, la Pannonie, la Dalmatie et une partie de l'Illyrie, sous la tutelle du Vandale Stilicon, général habile et d'une vertu éprouvée. Théodose avait donné pour ministre à Arcadius Rufin, aussi d'origine barbare, mais ambitieux et grand artisan de haines et de scandales. N'ayant pas réussi à faire épouser sa fille au jeune empereur, Rufin se vengea en appelant les barbares. Les Goths, alliés de l'empire, oubliant leurs anciens traités, se précipitèrent sur la Thrace qu'ils dévastèrent et ils menacèrent Constantinople. A cette nouvelle, Stilicon accourut pour les chasser. Rufin, jaloux de la gloire du ministre d'Occident, lui fit

défendre par Arcadius de pousser plus avant. Stilicon rebroussa chemin sans hésiter, remettant au Goth Gaïnas, sa créature, le commandement de ses légions et le soin de sa vengeance. Celui-ci feignit de mettre ses troupes au service de Rufin ; mais, lorsque l'empereur d'Orient, accompagné de son ministre, vint recevoir le salut de l'armée qui s'avançait vers Constantinople, les légions massacrèrent Rufin. Eutrope succéda à Rufin dans la faveur impériale et chercha à perdre Stilicon. Dans ce but, il excita à la révolte Gildon, commandant des forces romaines en Afrique où, par ses immenses richesses, il avait acquis la puissance d'un roi (407). Il suffit de cinq mille hommes pour soumettre les rebelles. Gildon fut fait prisonnier et se tua.

Le faible Honorius, retiré dans son palais de Milan, vivait dans l'ignorance complète des affaires dont il laissait le soin à Stilicon, lorsqu'il apprit tout à coup l'approche des barbares.

Arcadius, trop faible pour repousser les Goths, leur avait donné, vers l'an 402, les provinces qu'ils venaient de ravager et à Alaric leur chef le titre de maître de la milice romaine en Illyrie. Alaric, après quatre années employées à faire d'immenses préparatifs, ayant été proclamé roi par les Visigoths, se mit en marche vers l'Italie dont la gloire et les richesses l'attiraient. Cette nouvelle répandit partout la terreur ; chacun voulait fuir emportant ses richesses : Honorius lui-même songeait à se mettre en sûreté dans une forteresse des Gaules. On apprit en même temps que les habitants de la Rhétie (Suisse) venaient de se révolter. Stilicon, sans s'effrayer, part au cœur de l'hiver, rétablit la paix dans

cette province, parvient à réunir une armée; puis va au secours d'Honorius dont il avait empêché la fuite et qu'Alaric assiégeait avec vigueur dans Asta Pompéïa (Asti). Profitant d'une fête que solennisaient les barbares, Stilicon attaque leur camp à Polentia, les défait et livre leurs dépouilles à ses soldats (403). Alaric tenta de surprendre Vérone, mais Stilicon le prévint et lui fit éprouver une seconde déroute. Les barbares quittèrent précipitamment l'Italie.

Honorius alla triompher à Rome d'un ennemi qu'il n'avait pas vaincu, et donna des fêtes au peuple qui était ivre de joie de revoir les combats du cirque. Ces spectacles sanglants étaient condamnés par l'Église, aussi fit-on des représentations à l'empereur. Un pieux ermite, nommé Télémaque, descendit dans l'arène pour les empêcher; à sa vue, le peuple entra en fureur et le massacra.

Stilicon, prévoyant une nouvelle invasion, préparait des moyens de défense, tandis qu'Honorius allait s'enfermer à Ravenne, protégée par la flotte et des marais.

Attirés par la renommée de l'Italie ou plutôt poussés par la main de Dieu, tous les peuples du Nord s'ébranlaient sous la conduite de Radagaise : les Vandales, les Suèves, les Burgundes, les Alains, descendirent vers le Danube au nombre de plus de quatre cent mille hommes. Stilicon rappela les garnisons des provinces éloignées qu'il ne pouvait plus défendre, enrôla les esclaves, prit des barbares à la solde de l'empire, et pourtant ne put opposer à l'ennemi qu'une armée de trente à quarante mille soldats. Radagaise, à la tête d'une partie de ses troupes, traversa la Toscane et vint assiéger Florence; Stilicon l'y rejoignit, le prit par la famine et le fit mettre à mort :

ses compagnons furent vendus à vil prix. Le reste des bandes de Radagaise se jeta sur la Gaule : les Francs, auxquels les Romains avaient donné des terres, les exterminèrent. Les Alains les suivirent et, à leur tour, défirent les Francs. Pendant trois ans, le pays fut ravagé ; puis les Burgundes arrivèrent et s'établirent à l'est de la Bourgogne, où ils commencèrent le royaume des Bourguignons. Dans l'impuissance de défendre les provinces éloignées, Stilicon, pour protéger l'Italie, rappela les troupes chargées de garder la Grande-Bretagne et une partie des Gaules et les concentra sur les points menacés.

Sentant alors la faiblesse du gouvernement, chaque province se donna un empereur pour qui le diadème était le prélude du supplice. Un certain Marc, proclamé empereur en Bretagne, fut bientôt tué par ses soldats qui lui substituèrent Gratien, auquel ils firent subir le même sort quatre mois après. Ils élirent pour le remplacer un officier nommé Constantin. Aussitôt il passa en Gaule où il se fit reconnaître des villes qui avaient échappé aux barbares. Après quelques succès remportés sur les Germains et sur les troupes d'Honorius, Constantin donna à son fils Constant, avec le titre de César, le soin de conquérir l'Espagne ; pour lui, il se fixa à Arles dont il fit sa capitale.

Cependant Alaric se relevait menaçant et se préparait à envahir de nouveau l'Italie. Stilicon, sentant l'impossibilité de le repousser, chercha à l'éloigner à prix d'or et s'en ouvrit au sénat ; mais les sénateurs, aveuglés par le vieil orgueil romain, refusèrent avec hauteur, et accusèrent Stilicon d'intelligence avec les barbares. Honorius se laissa persuader et, croyant exercer son autorité, il

fit massacrer par les légions tous les amis de son ministre. Stilicon était alors à Ravenne. Ses troupes voulaient le venger; sur son refus, elles l'abandonnèrent. Il se réfugia dans une église où, malgré les sollicitations de l'évêque, il fut pris et massacré sur un ordre d'Honorius (408). Triste récompense de ses longs services certains ou cruel châtiment de son infidélité douteuse.

La mort de Stilicon sembla être le signal de la ruine de l'empire. Honorius ayant fait égorger les otages que lui avaient confiés les barbares, ceux-ci se précipitèrent sur l'Italie comme un torrent qui a rompu ses digues. On envoya vainement des ambassadeurs à Alaric, il ne voulut plus entendre parler de foi ni d'amitié avec les Romains. Bientôt les principales villes du nord de l'Italie sont en son pouvoir et sa bannière flotte en vue de Ravenne où elle jette l'épouvante; puis sa flotte descend l'Adriatique : en quelques jours de marche il est aux portes de Rome. Un ermite veut l'arrêter en le menaçant de la colère du ciel : *Je ne puis m'arrêter*, répond Alaric, *Dieu me pousse à saccager Rome.*

Les barbares fermèrent les communications de la ville tant avec la campagne que sur le Tibre, aussi la famine ne tarda pas à s'y faire sentir. Les païens voulurent encore consulter leurs oracles, mais ils restèrent muets; ils proposèrent des sacrifices au Capitole, aucun sénateur n'osa y assister. La famine augmentant chaque jour, on se décida à envoyer des députés à Alaric afin d'obtenir de lui les meilleures conditions. Comme ils lui représentaient le danger de combattre une multitude au désespoir : *L'herbe serrée*, reprend le barbare, *se fauche mieux*. Il exigea qu'on lui livrât tout l'or et tout l'argent qui se trou-

vaient dans la ville, tous les objets précieux et les esclaves barbares. *Que nous laisses-tu donc?* demandèrent les députés : *La vie*, répondit Alaric. Il se laissa cependant fléchir et diminua la contribution imposée pour la rançon de Rome. Alaric satisfait se retira pour passer l'hiver en Étrurie avec ses troupes. Il y fut rejoint par son beau-frère Ataulph et un renfort de barbares désireux d'avoir leur part des dépouilles de l'Italie. Honorius, pour prévenir de nouveaux malheurs, essaya de traiter avec Alaric; mais celui-ci mit à la paix de si dures conditions, qu'Olympius, le ministre qui avait remplacé Stilicon, les refusa. Olympius, ayant été disgrâcié, fut remplacé par le païen Jovius, et le palais devint le théâtre d'ignobles intrigues. Le pape Innocent I reprit alors les négociations au nom des barbares; le refus hautain de l'empereur irrita Alaric et aussitôt il reparut sous les murs de Rome. En l'absence du pape, des évêques vinrent au nom d'Honorius demander à Alaric de sauver l'Italie (409); tout fut inutile. Rome fut forcée de se rendre à discrétion et de recevoir un empereur de sa main; ce fut Attale, préfet de la ville.

Honorius, effrayé de la puissance d'Attale, lui fit offrir de l'associer à l'empire : *Qu'il dépose à l'instant la pourpre*, répondit insolemment Attale, *et je lui accorderai un exil tranquille.*

Tout à coup les choses changent de face; des troupes envoyées d'Orient viennent au secours d'Honorius; l'Afrique ferme ses ports à Attale et affame Rome, ce qui y excite un soulèvement. En même temps Alaric, mécontent de son protégé, faisait offrir à Honorius la pourpre impériale. Sarus, ennemi d'Alaric, brouilla les négocia-

tions et, afin de braver ce chef barbare, il alla tailler en pièces un détachement de Goths. Alaric, ne respirant que vengeance et pillage, revient assiéger Rome et y pénètre par la trahison. Cette fois l'orgueilleuse capitale du monde païen fut livrée à la fureur des barbares. Alaric cependant interdit les massacres et ordonna de respecter les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, tandis qu'il faisait renverser le palais des Césars; comme s'il eut pressenti que Rome ne devait plus être dorénavant que la demeure du Pape, successeur du chef des apôtres, et la capitale de l'empire de Jésus-Christ dont il est le représentant sur la terre.

Au milieu du pillage de la ville, un Goth entra dans la demeure d'une fille chrétienne et lui demanda son or; elle le conduisit dans un lieu où étaient renfermés une quantité de vases précieux : *Prends-les, si tu l'oses,* lui dit-elle avec fermeté, *mais sache que ces objets sont consacrés à saint Pierre; si tu les touches, que le sacrilége reste sur ta conscience!* Le barbare interdit se retira, et avertit Alaric qui donna ordre de les restituer à l'église du prince des apôtres. « Ce fut un étrange spectacle que de « voir une procession de ces Goths farouches s'avancer « du mont Quirinal entre deux rangs de soldats sous les « armes, en mêlant des cris guerriers aux psalmodies « pieuses, et rapporter en triomphe ces vases au Vatican; « triomphe bien différent des précédents et qui annon- « çait les temps nouveaux prêts à éclore du milieu des « ruines. Le Christ triomphait où les armes terrestres « étaient réduites à l'impuissance, et tant de vies sau- « vées sous la protection des saints asiles attestaient la « puissance civile de la religion nouvelle. » (CANTU.)

Pendant six jours, Rome subit les horreurs du pillage. Les richesses du monde entier, que six siècles de conquête avaient accumulées dans ses murs, furent anéanties ou jetées pêle-mêle sur les lourds chariots que les Goths traînaient à leur suite. Le feu, les tortures, la violence furent employés pour arracher aux Romains le secret de leurs trésors cachés; beaucoup de malheureux furent égorgés, un plus grand nombre réduits en esclavage. Une foule d'Italiens cherchèrent un refuge dans les contrées éloignées; saint Jérôme, qui vivait alors à Bethléhem, accueillit ces exilés, les encouragea et les consola, en pleurant avec eux sur les malheurs de leur patrie.

La mission d'Alaric était terminée; il se préparait à passer en Sicile, quand il mourut près de Cosenza. Les Goths détournèrent le cours du Busento qui baigne cette ville, creusèrent une fosse dans son lit mis à sec et y déposèrent Alaric avec ses trésors, puis rendirent le fleuve à ses rives ordinaires. Ils se donnèrent alors pour chef Astaulph, son beau-frère.

L'empire semblait détruit; plusieurs provinces avaient reconnu l'usurpateur Constantin, l'Espagne était ravagée par les Vandales et les Suèves, les Goths occupaient l'Italie, et l'Afrique venait de se révolter sous la conduite du comte Héraclien. Honorius, cherchant à faire face au plus prochain danger, chargea son général Gonstance de repousser Héraclien qui avait débarqué à l'embouchure du Tibre. Le comte rebelle vaincu et fait prisonnier fut mis à mort. Quant à Astaulph, songeant plutôt à fonder un empire qu'à ravager des provinces, il fit la paix avec Honorius dont il épousa la fille Placidie.

Pendant que ces événements se passaient en Italie, d'autres barbares ravageaient les Gaules, sans que Constantin songeât à les repousser. Son fils Constant, après avoir soumis l'Espagne, y avait laissé pour gouverneur Gérontius. Celui-ci s'était révolté et avait donné la pourpre à un nommé Maxime, ce qui avait amené la guerre. Gérontius, trop faible pour résister à Constant, appela les Vandales et les Alains. Les barbares franchirent aussitôt les Pyrénées et portèrent la dévastation dans ces riches provinces. La peste et la famine marchèrent à leur suite ; des villes entières restèrent sans habitants. C'est alors que Constance, le ministre d'Honorius, arriva d'Italie après avoir vaincu et fait périr Héraclien. Constant venait d'être tué par Gérontius. Celui-ci, à la nouvelle de l'approche de Constance, se voyant abandonné par ses soldats, se tua lui-même. Maxime fut peu après livré à Honorius qui le fit égorger. Il ne restait que Constantin. Constance alla l'assiéger dans Arles ; le malheureux empereur fut pris et massacré.

Astaulph en quittant l'Italie avec ses Goths abandonna Attale resté dans son camp (413). Il fut conduit à l'empereur qui le relégua à Lipari, après lui avoir fait couper deux doigts. C'est ainsi que sans vigueur, sans capacité, le faible Honorius se trouva débarrassé de cinq compétiteurs. Fier des succès qu'il ne devait pas à sa propre valeur, au lieu de cultiver l'amitié d'Astaulph, dont il avait besoin, il se brouilla avec lui en lui redemandant sa sœur Placidie. Constance qui s'était attendu à cette rupture avait pris ses précautions ; il poursuivit les Goths et les força de passer les Pyrénées. Astaulph se jeta sur Barcelone et s'en empara ; mais il fut bientôt assassiné

avec ses six enfants par Singéric, qui lui succéda (415). Après sept jours de domination, Singéric fut égorgé et remplacé par Wallia.

Le nouveau chef des Visigoths (nom par lequel nous désignerons dorénavant les Goths de l'est) fit la paix avec les Romains qui lui cédèrent le pays compris entre la Garonne, les Pyrénées et l'Océan ; Toulouse fut la capitale de ce nouveau royaume.

Honorius, ayant obtenu de Wallia qu'on lui rendît sa sœur Placidie, la donna à son général Constance avec le titre d'Auguste pour elle et son mari. Théodose II, alors empereur d'Orient, refusa de le reconnaître ; la guerre civile était imminente, lorsque mourut Constance. Honorius lui survécut peu ; prince bon, mais incapable et indolent, il fut le jouet des intrigues jusqu'au moment où il donna toute sa confiance à Constance qui s'en montra toujours digne. Honorius étant mort sans postérité, le trône revenait à Théodose II son neveu, mais ce prince le refusa. Jean, secrétaire d'État de l'empire d'Occident, revêtit aussitôt la pourpre. Théodose envoya une armée contre lui ; l'usurpateur fut pris à Ravenne ; on lui coupa la main, puis on l'exposa sur un âne à la risée du peuple, dans le cirque d'Aquilée où il eut la tête tranchée.

Théodose II, ne voulant pas garder tout l'empire, céda l'Occident à Valentinien III, fils de Placidie et de Constance. Cet enfant de six ans fut fiancé à Eudoxie, fille de Théodose II, et confié à la tutelle de sa mère, moins capable que les autres femmes de la famille du grand Théodose et surtout moins vertueuse. Placidie trouva dans Aétius et Boniface deux généraux habiles, tels qu'il

les fallait à l'empire dans les circonstances présentes.

Aétius eut bientôt l'occasion de se signaler contre les barbares. Le successeur de Wallia, Théodoric, ayant rompu la paix, il le battit; puis il courut repousser les Francs qui commençaient à se faire craindre. L'accord des deux généraux, dont nous venons de parler, aurait pu retarder la chute de l'empire; mais leur inimitié l'accéléra. Boniface gouvernait l'Afrique. Aétius, jaloux du poste éminent qu'occupait son rival, l'accusa auprès de Placidie; en même temps, il le faisait prévenir secrètement de la colère de l'impératrice, lui conseillant la révolte comme seule chance de salut. Boniface le crut; et malgré les conseils du saint évêque d'Hippone, il prit les armes et demanda le secours de Genseric, roi des Vandales établis en Espagne. Le barbare répondit à cet appel, en débarquant en Afrique avec cinquante mille hommes qui s'accrurent des mécontents, des vagabonds et des donatistes. (428.)

Cependant la perfidie d'Aétius fut découverte; en son absence les amis de Boniface s'entremirent et obtinrent son pardon de Placidie. Genséric refusa d'entendre aucune proposition pour quitter l'Afrique; il y était venu comme auxilaire, il y resta comme dévastateur. Boniface voulut le repousser les armes à la main, mais il fut battu, et les barbares se répandirent dans la campagne, portant partout le massacre et la désolation. Ils poussaient l'atrocité jusqu'à tuer les prisonniers sous les murs des places assiégées pour infecter l'air.

Au milieu de cette désolation générale, Augustin seul conservait le courage; il excitait à la résistance, écrivait aux évêques, leur recommandait le zèle et la charité,

et quand Genséric vint assiéger Hippone, il s'y renferma avec Boniface. Les barbares par respect pour Augustin épargnèrent cette ville où l'illustre évêque venait de rendre le dernier soupir.

Valentinien III, dans l'impossibilité de repousser Genséric, traita avec lui et lui abandonna presque toute l'Afrique, se réservant Cirthe et Carthage (435). Mais bientôt, oubliant ses serments et les traités, le Vandale tomba à l'improviste sur Carthage, s'en empara et la livra à la rapacité de ses soldats.

Le fanatisme arien se joignant à la férocité des barbares, les Vandales détruisirent les églises et persécutèrent les catholiques. Genséric exila tout ce qu'il y avait d'illustre : *J'ai résolu d'exterminer votre race*, répondit-il à quelques-uns qui demandaient à demeurer en Afrique, *et vous vous plaignez de l'exil !* Les meilleures terres furent distribuées entre ses soldats ; et les anciens propriétaires réduits en esclavage. Nulle province n'eut à souffrir de l'invasion comme l'Afrique ; son éloignement du centre de l'empire l'empêchant d'en recevoir du secours, elle resta à la merci des barbares avides et cruels qui l'avaient envahie.

Genséric, sous le titre de roi de la terre et de la mer, se mit à ravager les îles de la Méditerranée. Chaque printemps le voyait recommencer ses courses dévastatrices; et quand le pilote lui demandait de quel côté il devait faire voile, il répondait : *Va où te mènent les vents ; ils nous porteront au rivage que Dieu veut châtier*. Toutes les contrées baignées par la Méditerranée furent ravagées par ces terribles pirates.

Pendant que les belles provinces de l'Afrique étaient

la proie des Vandales, Aétius, première cause de tous ces malheurs, n'avait rien perdu de son crédit. Boniface, fuyant une terre qu'il n'avait pu sauver, avait reçu le titre de patrice et de général des armées romaines; Aétius l'attaqua à la tête d'une troupe de barbares et lui fit une blessure dont, peu de jours après il, mourut, en pardonnant à son ennemi. Content d'avoir satisfait sa jalousie, Aétius revint à la cour et Placidie lui donna le titre de patrice.

Jamais l'empire n'avait eu plus besoin d'un général habile; les Francs et les Suèves dans la Gaule, les Vandales en Espagne, continuaient à piller et à ravager; par des traités ou des batailles, Aétius maintint cependant l'autorité impériale dans ces provinces, tandis que sa médiation tenait éloignés des frontières les Huns dont on commençait à parler. Un siècle auparavant, à leur apparition, les Goths s'étaient précipités sur l'empire pour y chercher un refuge. Depuis lors, les Huns avaient paru s'arrêter, ou plutôt les empereurs d'Orient les éloignaient par des dons souvent renouvelés. Vers 432, Attila ayant succédé à son oncle Rugula, roi des Huns, menaça Théodose II, empereur d'Orient, et lui vendit chèrement la paix. Après avoir humilié l'empire, il attaqua les barbares d'origine diverse, établis ou errants au centre de l'Europe, les chassa devant lui ou les incorpora à son armée, disant avec orgueil : *Les généraux des empereurs sont des esclaves, les généraux d'Attila sont des empereurs.* « Attila était d'une extrême laideur : il avait le teint oli« vâtre, la tête grosse, le nez camus, les yeux petits et « enfoncés, quelques poils rares au menton, les cheveux « crépus, la taille épaisse, mais vigoureuse. Il était fier

« dans son maintien et dans son regard, comme un « homme qui se sent, par l'énergie, supérieur à tout ce « qui l'entoure. Sa vie était la guerre ; il savait pourtant « se maîtriser ; sévère à exiger la justice chez les autres, « il ne la voyait pour lui que dans sa volonté. Il se montrait « néanmoins accessible à la prière, et bienveillant envers « ceux qu'il prenait sous sa protection. » (CANTU.) Tandis que ses ministres étalaient l'or et les pierreries sur leurs vêtements et leurs armures et chargeaient leurs tables de vases précieux, Attila affectait de n'avoir d'autres parures que ses armes, se servait de vases et de coupes de bois et recevait les ambassadeurs assis sur un siége également de bois. Au milieu des festins, des fêtes et de la joie bruyante, seul il restait grave, méditant la conquête de l'univers. « *L'étoile tombe, la terre tremble, je suis le* « *marteau du monde,* disait-il, *et l'herbe ne croît plus où* « *mon cheval a passé.* Un ermite l'ayant appelé *Fléau de* « *Dieu,* il adopta ce surnom comme un augure et con- « vainquit les nations qu'il le méritait. » (CANTU.)

Tel était le terrible roi des Huns. Après avoir détruit une foule de places fortes et de riches villes, il dépêcha à Théodose et à Valentinien un envoyé chargé de leur dire : *Attila, mon maître et le vôtre, vous enjoint d'avoir à lui préparer un palais.* Théodose s'empressa d'acheter de nouveau la paix par un tribut énorme.

Genséric, redoutant la vengeance de Théodoric, roi des Visigoths, qu'il avait offensé, invita Attila à envahir la Gaule ; vers le même temps Honoria, sœur de Valentinien, lui fit offrir sa main. Cette occasion sourit au Huns ; aussitôt il fit demander la princesse avec la moitié de l'empire. Sur le refus de l'empereur, Attila se dirigea

vers la Gaule, traînant à sa suite plus de sept cent mille barbares qui changeaient en désert les riches contrées qu'ils traversaient. Strasbourg, Mayence et Trèves furent détruites; Bâles, Arras, Saint-Quentin furent pillées. Troyes fut sauvée par la fermeté de son évêque saint Loup : *Qui es-tu!* demanda-t-il à Attila, au moment où il se présentait aux portes de la ville : *je suis le Fléau de Dieu*, répond le barbare. *Laissez donc passer le Fléau de Dieu*, dit l'évêque, et il ordonna d'ouvrir les portes. Attila passa outre et ne fit aucun mal aux habitants. Geneviève de Nanterre sauva Paris par la prière : un épais brouillard déroba cette ville aux regards avides des barbares.

Saint Aignan, évêque d'Orléans, engagea les fidèles à mettre toute leur confiance en Dieu et à se défendre avec courage, leur annonçant un prompt secours. Les Huns cernaient de près la ville et les libérateurs ne paraissaient pas. Aignan fait monter sur les tours pour découvrir au loin la campagne ; rien ne se montre à l'horizon : *Priez avec foi*, dit l'évêque. Un second envoyé lui rapporte qu'aucun secours ne parait encore : *Priez avec foi* répète le saint. Un troisième vient lui annoncer qu'on aperçoit comme un nuage de poussière dans le lointain : *C'est le secours du Seigneur*, s'écrie Aignan ; et la multitude répète : *C'est le secours du Seigneur!* C'était en effet Aétius qui accourait à la tête d'une armée nombreuse. Il battit les Huns, les força de lever le siége d'Orléans et les poursuivit jusqu'aux champs Catalauniques, sur les bords de la Marne (451).

Le danger commun y réunit tous les barbares établis dans les Gaules : Théodoric avait amené ses Visigoths ;

Mérovée, ses Francs; les Sarmates, les Burgundes et les Saxons s'étaient joints à eux. Aétius qui avait le commandement suprême attaqua les Huns avec une telle vigueur, qu'ils se refugièrent derrière leurs chariots après avoir perdu plus de cent mille hommes. Théodoric avait péri dans la mêlée.

Attila s'attendait à être attaqué de nouveau; il avait amoncelé les selles et les housses de ses chevaux, décidé à s'en faire un bûcher s'il était vaincu, lorsqu'il s'aperçut que les Romains s'étaient retirés. Il se hâta de repasser le Rhin et de retourner en Pannonie.

Au printemps suivant le terrible Hun reparut. A la tête d'une armée nouvelle, il franchit les Alpes et se jeta sur Aquilée qu'il détruisit. Ceux qui échappèrent au massacre cherchèrent un refuge dans les lagunes de la mer Adriatique et fondèrent Venise. Vicence, Vérone, Bergame furent dévastées; Pavie et Milan donnèrent toutes leurs richesses pour se racheter de l'incendie. Aétius ne pouvant l'arrêter se contentait de le harceler. C'est alors que le pape saint Léon, à la tête de son clergé, tandis que le timide Valentinien cherchait à fuir, alla à la rencontre d'Attila et lui parlant au nom de Dieu, lui fit entendre des menaces. Le fier barbare, interdit à la voix du pontife, rebroussa chemin et quitta l'Italie.

Quelques mois plus tard, Attila fut trouvé mort dans sa tente en Pannonie (453). Le cadavre de celui qui faisait tout trembler, de la Baltique à l'Atlas et au Tigre, fut enfermé dans un triple cercueil d'or, d'argent et de fer, et enseveli de nuit avec ses armes et les dépouilles les plus précieuses des ennemis. Les Huns célébrèrent ses funérailles par des banquets.

A peine le barbare eut-il rendu le dernier soupir, que la division éclata entre ses fils et les peuples divers qu'il avait réunis sous son sceptre. Ils en vinrent aux mains; et dès le premier combat, trente mille barbares jonchèrent le champ de bataille. Le reste des Huns regagna l'Asie pour y rester longtemps dans l'obscurité.

La mort d'Attila prévenait de nouveaux malheurs, mais elle ne guérissait pas les plaies de l'empire. Placidie était morte, et la faiblesse de Valentinien paraissait dans tout son jour. Il écouta les ennemis d'Aétius, sans se rappeler ce qu'il lui devait; et, poussé par de vils favoris, il lui plongea son épée dans le cœur (454). Au milieu des applaudissements qui saluèrent ce crime, une voix osa dire à l'assassin impérial : *Tu as fait comme celui qui se coupe la main droite avec la main gauche.*

Un officier, nommé Maxime, dont Valentinien avait outragé la femme, l'assassina et se fit sans peine proclamer empereur. Une fois sur le trône et maître d'un empire soutenu seulement par ses souvenirs de gloire et de puissance, Maxime regretta souvent sa tranquillité perdue et on l'entendit s'écrier : *Heureux Damoclès, dont le règne commença et finit dans le même banquet!* Pour affermir sa couronne, il épousa Eudoxie, veuve de Valentinien. Cette princesse, qui avait cédé à la violence, appela Genséric pour se venger elle et son mari. Le barbare ne se fit pas attendre et débarqua à l'embouchure du Tibre. A cette nouvelle Maxime voulut fuir; mais il n'en eut pas le temps: le peuple en fureur le massacra. Trois jours après les Vandales étaient aux portes de Rome (454). Encore une fois la religion prit la défense de cette malheureuse cité qui ne savait plus se défendre; le pape saint Léon se

rendit en procession avec le clergé près de Genséric et en obtint qu'il épargnerait les habitants au prix de toutes les richesses que la ville renfermait. Pendant quatorze jours et quatorze nuits, Rome fut donc abandonnée au pillage ; tout ce qui avait échappé à Alaric fut entassé sur des vaisseaux africains, comme pour consommer la vengeance de Carthage sur sa rivale humiliée.

Eudoxie et ses filles furent emmenées en Afrique avec des milliers d'esclaves. Déogratias, évêque de Carthage, accueillit ces malheureux captifs avec la plus tendre compassion ; pour les soulager il vendit les vases sacrés et convertit deux églises en hôpitaux où, malgré son grand âge, il passait les nuits à soigner et à consoler les malades.

Lorsque Genséric s'était éloigné de l'Italie, on avait proclamé empereur Avitus, chargé par Maxime de réprimer les Francs et les Allemands ; mais à peine avait-il eu le temps de revêtir la pourpre, que Ricimer, le commandant des barbares auxiliaires en Italie, le déposa et plaça sur le trône Majorien, dont la valeur avait excité la jalousie d'Aétius (457). Sous ce nouveau maître, l'empire sembla revivre ; les barbares furent contenus, les villes ruinées se relevèrent et de sages lois firent sentir son autorité. Majorien battit Genséric qui avait reparu en Italie ; il se préparait même à lui reprendre l'Afrique, lorsqu'il périt dans une révolte excitée par Ricimer (461).

Le sénat proclama Sévérus, qui vécut quatre ans dans la mollesse et mourut empoisonné (465). Après lui parut Anthémius ; Ricimer le fit égorger et donna la pourpre à Olybrius, époux de Placidie, fille de Valentinien III (472). Ces brusques et fréquents changements de sou-

verains ne se faisaient pas sans commotion pour l'empire toujours menacé de la guerre civile, pour Rome surtout, centre d'un pouvoir mal affermi. Ricimer, le faiseur d'empereurs, mourut sept mois avant Olybrius. (474). On donna alors l'empire à Julius Népos, gouverneur de la Dalmatie.

Le reste de puissance qui était entre les mains de ces fantômes d'empereurs excitait encore l'ambition des grands. Cependant l'autorité s'affaiblissait de plus en plus : ce n'était partout que troubles et révoltes ; et les barbares, non contents des terres qu'on leur avait cédées, menaçaient les provinces qui restaient à l'empire. Celles-ci, dégarnies de troupes, avaient à pourvoir à leur propre défense ; ainsi l'Auvergne, soutenue par son évêque Sidoine Apollinaire, résista longtemps aux Visigoths. La garde des frontières, au nord de l'Italie, avait été confiée à Oreste, l'ancien secrétaire d'Attila, devenu patrice, c'est-à-dire gouverneur. Bientôt cédant à des pensées ambitieuses, Oreste fit proclamer empereur son fils Romulus Augustule. Népos, ne se sentant pas la force de résister, abdiqua et se retira en Dalmatie.

L'empire d'Occident se débattait dans les angoisses d'une lente agonie, lorsque parut Odoacre, chef barbare d'une tribu des Hérules. Il réunit sous sa bannière tous les barbares mécontents d'Oreste qui leur refusait le pillage de l'Italie. Avec eux, il s'avança jusqu'à Pavie, fit Oreste prisonnier et l'envoya à la mort ; mais touché de compassion pour la jeunesse d'Augustule, il lui laissa la vie et le relégua à Misène, près de Naples. Avec Romulus Augustule qui, par une bizarre coïncidence, réunissait le nom du fondateur de Rome et celui du premier

empereur, finit l'empire d'Occident, 476 ans après Jésus-Christ. Il avait compté soixante trois empereurs.

Odoacre prit alors le titre de roi d'Italie sans rien changer à la forme du gouvernement. On raconte que n'étant encore que simple soldat, il avait été visiter un pieux solitaire, nommé Séverin, retiré sur les bords du Danube dans une cabane, dont l'humble toit était si bas que le barbare dut se courber pour y pénétrer. En le voyant entrer, le saint ermite le salua comme chef de nation : *Va en Italie*, lui dit-il ; *avant peu, tu seras l'arbitre des plus hautes fortunes.*

La chute de l'empire romain n'eut qu'un faible retentissement ; depuis longtemps ce n'était plus qu'un édifice vermoulu, reposant sur des étais fragiles qui tombaient un à un ; chaque jour faisait une nouvelle ruine : la conquête d'Odoacre effaça plutôt un nom qu'elle ne renversa un empire. Que restait-il en effet aux Romains en Occident ? La Bretagne abandonnée avait été envahie par les Saxons ; la Gaule était partagée entre les Francs, les Burgundes et les Visigoths : quelques villes à peine, échappées à la domination barbare, obéissaient à un magistrat impérial ; l'Espagne était aux Suèves, aux Vandales et aux Visigoths, excepté les provinces resserrées entre la Méditerranée et les envahisseurs ; l'Afrique gémissait sous l'oppression des Vandales qui pillaient et rançonnaient toutes les îles voisines. l'Italie seule, dépeuplée et appauvrie par les guerres et le pillage des barbares, représentait donc cet empire dont le nom avait fait trembler le monde.

Empire d'Orient.

Arcadius avait à peine dix-huit ans, lorsque la mort de son père Théodose le Grand le laissa, sous la tutelle de Rufin, maître de la Thrace, de l'Asie Mineure, de la Syrie, de l'Égypte, de la Dacie, de la Macédoine et d'une partie de l'Illyrie. Rufin, ministre ambitieux et dissimulé, songea à profiter de la faveur dont il jouissait pour s'élever encore. Dans le but de se frayer le chemin au trône, il voulait faire épouser sa fille au jeune empereur ; l'eunuque Eutrope le prévint et décida Arcadius à lui préferer Eudoxie, fille de Bauton, général des Francs. Pour se venger, Rufin appela les Goths ; aussitôt ils envahirent la Thrace (395). Stilicon, ministre d'Honorius en Occident, accourut pour les repousser ; mais Rufin lui fit signifier par Arcadius de s'arrêter ; il obéit, laissant Gaïnas à la tête de ses légions. Rufin, croyant avoir gagné le nouveau général, le laissa approcher de Constantinople et alla à sa rencontre avec l'empereur ; mais au moment où celui-ci recevait le salut de l'armée, Rufin fut massacré aux pieds d'Arcadius qui ne chercha pas à le venger. Eutrope lui succéda dans la faveur impériale ; sous lui, le gouvernement fut ce qu'on devait attendre d'un prince faible et d'un ministre corrompu ; les délateurs se multiplièrent et les hommes vertueux furent éloignés. L'avide ministre faisait argent de tout, trafiquant de la justice, des emplois, des provinces. Il s'était attaché le Goth Gaïnas, l'assassin de Rufin, en lui donnant le titre de général de l'Orient ; bientôt il l'irrita par son orgueil et s'en fit un ennemi. A ce moment, les Goths devenaient menaçants au nord de la

Thrace ; Eutrope chargea Gaïnas de protéger les frontières : celui-ci en profita pour perdre le ministre. Au lieu de combattre les barbares, il les excita contre Eutrope et les engagea à demander sa tête comme première condition du traité qu'on leur offrait. Le faible Arcadius n'osa pas refuser. Dès que sa condamnation fut prononcée, l'infâme ministre vit se tourner contre lui tous ceux qui le flattaient par peur. Abandonné de tous, il se réfugia dans une église. Saint Jean Chrysostome, évêque de Constantinople, qu'il avait persécuté, éleva la voix pour le sauver, et il obtint qu'on lui ferait grâce de la vie. Le favori fut donc exilé en Chypre. Plus tard l'impératrice Eudoxie le fit mettre à mort.

La chute d'Eutrope donna le pouvoir à Gaïnas qui ne tarda pas à en abuser (399). Tout tremblait devant lui ; Chrysostome seul osa s'opposer à ses violences et lui refuser une église pour les ariens. A la fin, le peuple furieux des prétentions du favori en faveur des Goths, se révolta et le fit déclarer ennemi public. Dès lors Gaïnas ne songea plus à dissimuler et, à la tête des auxiliaires de sa nation, il regagna ses forêts natives. Il périt dans un combat quelques années après.

Eudoxie, débarrassée de Gaïnas, gouverna l'empereur et l'empire pour le malheur des peuples (401). Princesse ambitieuse et avare, elle rencontra dans saint Jean Chrysostome une opposition constante à ses projets coupables. Irritée de la manière hardie dont le saint évêque fustigeait le vice et en arrêtait les excès, elle appuya les ennemis que son austère vertu lui avait faits parmi les membres du clergé éloignés de la discipline ecclésiastique, et obtint contre lui un décret de bannissement. Les

murmures du peuple le firent rappeler deux jours après. Mais quelques mois s'étaient à peine écoulés, qu'Eudoxie, de nouveau excitée contre Jean Chrysostome, parce qu'il avait blâmé les honneurs païens rendus à la statue de cette princesse, le fit reléguer dans le Taurus. La haine de l'impératrice l'y poursuivit; fatiguée de ce qu'on racontait de la vertu de l'illustre exilé, elle le fit transporter en Bithynie. Il mourut dans le voyage des mauvais traitements qu'on lui fit endurer. La nouvelle de sa mort répandit le deuil dans Constantinople.

Eudoxie, méprisée de tous, ne survécut pas à l'exil du saint évêque. Arcadius finit lui-même, peu de temps après, un règne troublé par des guerres, des révoltes et des fléaux.

Il laissait un fils, Théodose II, âgé de cinq ans, et plusieurs filles, entre autres Pulchérie (403). Anthémius, vaillant capitaine, politique habile et chrétien zélé, se saisit de la direction des affaires pour la gloire du prince et le bonheur des sujets, jusqu'à ce que Pulchérie fût en état de diriger elle-même son frère.

Cette vertueuse princesse et ses deux sœurs s'étaient consacrées à Dieu et menaient dans le palais la vie austère du cloître; ayant renoncé aux vanités du monde, toutes leurs richesses étaient employées à secourir les pauvres, à ouvrir des asiles aux pèlerins et aux malades et à orner les églises où elles aimaient à recueillir les reliques des saints. Pulchérie, dès l'âge de seize ans, se montra plus digne du trône que ses oncles et son père. « Versée dans la connaissance de la langue grecque et « de la langue latine, elle traitait elle-même les affaires, « soit par écrit, soit de vive voix. N'agissant qu'après

« mûre réflexion, elle sut gouverner de manière qu'au-« cune rébellion ne troubla le règne de Théodose II, « auquel elle laissait toute la gloire d'une administra-« tion vigoureuse et douce à la fois. » (CANTU.)

L'empire était en paix avec la Perse depuis bien des années, lorsque Varane ou Barham V qui régnait sur ce royaume, se mit à persécuter les chrétiens. Un grand nombre se réfugièrent à Constantinople ; Théodose II ayant refusé de les livrer à leur persécuteur, la guerre éclata. Le général Ardabur battit les Perses et les Arabes venus à leur secours (420). L'orgueilleux Varane consentit à la paix dont la première condition fut la liberté des chrétiens. Acacius, évêque d'Amide, l'y avait disposé en lui renvoyant sept mille prisonniers perses, rachetés au prix des vases sacrés de son église.

Pulchérie, tout en gouvernant l'empire avec sagesse, entourait son jeune frère de maîtres habiles, propres à combattre son naturel paresseux et à le préparer à porter dignement la dignité impériale ; mais ses efforts furent inutiles. Elle lui fit épouser Athénaïs, fille d'un philosophe païen. Cette jeune fille, persécutée par ses frères, avait imploré la protection de Pulchérie ; celle-ci, ayant reconnue ses grandes qualités, la fit baptiser sous le nom d'Eudoxie, et la donna pour femme à Théodose, comptant sur son influence pour le bien diriger. La nouvelle impératrice ne se montra pas digne du haut rang où elle avait été appelée, et mérita d'être exilée par son époux, pendant les seize dernières années de sa vie.

La mort d'Honorius laissait Théodose II maître de tout l'empire ; il céda l'Occident, moins l'Illyrie entière, à Valentinien, fils de Constance et de Placidie.

Vers le même temps l'Orient se vit menacé par Attila, roi des Huns, qui chassait devant lui tous les Barbares ; Théodose l'éloigna une première fois, en lui payant un tribut énorme ; mais le barbare reparut bientôt et se montra encore plus exigeant. Trois victoires sur les généraux de l'empire l'amenèrent aux portes de Constantinople. Théodose offrit de l'or ; alors les Huns, sur la promesse d'un tribut annuel, s'éloignèrent et se dirigèrent vers l'Occident (450).

Peu après Théodose mourut à l'âge de cinquante ans. Sur la fin de son règne, il avait repoussé les conseils de Pulchérie pour se livrer à d'indignes favoris, oubliant le soin du gouvernement dans les jeux du cirque.

Pulchérie monta alors sur le trône où elle appela Marcien, dont elle connaissait la valeur et la vertu. Sur ces entrefaites, Attila fit réclamer avec hauteur le tribut promis par Théodose II : *J'ai de l'or pour mes amis et du fer pour mes ennemis*, répondit fièrement le nouvel empereur. L'appel de Genséric détourna le roi des Huns de la vengeance qu'il méditait. Sous Marcien et Pulchérie, l'Orient eut quelque repos ; l'Église, désolée par les hérésies de Nestorius et d'Eutychès qu'avaient protégés les favoris du faible Théodose II, commença à respirer. Le pape saint Léon, de concert avec l'empereur, fit tenir à Chalcédoine un concile œcuménique pour réparer le scandale du *brigandage d'Éphèse*, où l'hérésiarque Eutychès avait été absous, et Marcien appuya de l'autorité impériale les décrets des Pères de Chalcédoine. Avec Pulchérie, finit la descendance du grand Théodose en Orient. A la mort de Marcien, l'armée donna la pourpre à Léon qui assura la paix à l'empire en repoussant les

barbares. Léon Ier fit épouser à sa fille Ariane l'Isaurien Zénon; en mourant, il désigna leur fils Zénon pour lui succéder (474). Cet enfant n'occupa le trône que pour le léguer à son père.

Nous interrompons à cette date l'histoire de l'empire d'Orient, connu donéravant sous le nom de *Bas-Empire*, ou *Empire byzantin*, pour le reprendre en étudiant le moyen âge.

Francs.

Les Francs étaient originaires de la Germanie ; leur nom signifiait *hommes libres*. Ils étaient orgueilleux, d'un courage qui allait jusqu'à la témérité, et aimaient à exercer l'hospitalité envers les étrangers qu'ils comblaient de présents au départ. Les auteurs anciens nous les représentent ayant la peau blanche, les cheveux blonds, un regard fier, le visage rasé, sauf des moustaches bien peignées; la voix rude et retentissante ; vêtus d'une saie ou tunique très-courte de peau d'animal et chaussés de bottines de cuir. Leurs mœurs étaient douces; seuls parmi les barbares, ils ne rougissaient pas leurs autels du sang de victimes humaines. A leur entrée dans les Gaules, ils laissèrent les habitants remplir en paix tous les devoirs de la religion chrétienne.

Vers l'an 258 de Jésus-Christ, une armée de Francs s'aventura dans la Gaule et pénétra presque sans difficulté dans l'Espagne. Encouragés par ce succès, ils revinrent plus nombreux. Les empereurs ne pouvant les repousser, leur donnèrent des terres à cultiver et les frontières à garder du côté de la Belgique. L'histoire nomme leur chef Pharamond au commencement de ce siècle,

mais elle n'en dit rien de certain. Son fils Clodion le Chevelu lui succéda et pénétra plus avant dans la Gaule : Aétius le força de rétrograder. Il reparut bientôt, battit Aétius et s'empara de Tournai et de Cambrai. Clodion mourut en 448.

Mérovée, son fils, le remplaça sur le trône sans que les Romains s'en inquiétassent. Il se joignit à eux pour repousser Attila ; ses Francs contribuèrent au succès de la bataille de Châlons-sur-Marne.

Childéric, fils de Mérovée, fut chassé par ses sujets qui confièrent la direction du gouvernement à Égidius, patrice romain. Childéric, retiré en Thuringe, reçut bientôt de son ami Viomade, la moitié d'une pièce d'or qu'ils avaient rompue ensemble au moment du départ. C'était le signal convenu que les esprits étaient disposés à le recevoir. Il fut en effet rétabli sur le trône sans obstacle et épousa Bazine qui, pour le rejoindre, avait quitté son époux le roi de Thuringe. Childéric en eut Clovis.

Grande-Bretagne.

Lorsque l'empire d'Occident s'était vu attaqué de tous les côtés par les barbares, il avait, pour concentrer ses forces sur l'Italie, abandonné les provinces éloignées. La Grande-Bretagne eut donc à se défendre de ses terribles voisins du Nord, les Pictes et les Scotes, contre lesquels les légions romaines avaient souvent combattu. Pressés par ces barbares, les Bretons implorèrent le secours d'Aétius par un message qui commençait ainsi : *A Aétius trois fois consul, les gémissements des Bretons.* Aétius passa la mer, combattit et vainquit pour eux ; mais forcé

de les abandonner pour aller repousser d'autres ennemis, il leur conseilla de former une confédération entre toutes les tribus et de se choisir un chef, un *Bretwalda* ou *Penteyrn*, qui les défendît par l'union de toutes leurs forces.

Les Bretons, réduits à eux-mêmes, reprirent leur ancien gouvernement par *clans* ou familles, et se donnèrent pour chef suprême Vortigern, prince de Cornouailles. Il résida à Londres, ville florissante par son commerce, aussi bien que York, Cantorbéry et Cambridge. Dans une assemblée des chefs de tribus, Vortigern essaya vainement de concerter les moyens de défense ; leur rivalité fit échouer ses projets et le força d'acheter le secours des étrangers.

Il crut le trouver dans des pirates Jutes ou Saxons qui venaient de débarquer sur leur rivage. Ces aventuriers occupaient le Holstein et les côtes de l'Océan, d'où ils partaient sur de frêles embarcations pour piller et rançonner les îles voisines. Vortigern entra donc en négociation avec leurs chefs Hengist et Horsa, et, en retour de leurs services militaires contre les Pictes, il leur offrit l'île de Thanet. Les montagnards du Nord ayant été repoussés par ces nouveaux alliés, les Bretons célébrèrent cette victoire par des fêtes, et Vortigern épousa la fille d'Hengist; mais les Saxons devinrent de plus en plus exigeants et parlèrent bientôt en maîtres. Quand ils furent assurés de leur puissance, ils attirèrent à un festin les grands de la nation et en massacrèrent trois cents. Tel fut le commencement de l'invasion saxonne. Hengist et Horsa appelèrent de la Germanie d'autres tribus et se fixèrent dans la Bretagne. Horsa ayant été tué, Hengist

s'établit sur la rive droite de la Tamise où il fonda le royaume de Kent (455). Vingt-deux ans plus tard, d'autres Saxons conduits par OElla s'arrêtèrent au midi de ce nouveau royaume. Ainsi se formèrent successivement les sept royaumes barbares qui se substituèrent au peuple breton sous le nom d'Heptarchie saxonne.

Parthes.

Depuis l'établissement de l'empire romain, nous avons négligé l'histoire particulière des Parthes qui n'est presque connue, pendant cette période, que par leurs guerres continuelles contre Rome. Avant de terminer l'étude de cette longue époque, désignée communément sous le nom *d'histoire ancienne,* nous allons réunir dans un seul récit les principaux événements de l'histoire des Parthes que nous avons déjà signalés, lorsque nous les avons rencontrés à leurs dates en parlant de l'empire romain.

L'empire des Parthes, né de la conquête, conserva dans tous les temps l'empreinte de son origine et il fut toujours occupé de la guerre étrangère ou de la guerre civile. L'Arménie qui reconnaissait la domination romaine tout en conservant un roi, excitait la convoitise des Parthes, et, pour s'en emparer, ils eurent sans cesse les armes à la main.

Sous Auguste, Phraate, usurpateur du trône de Parthie, ayant réclamé l'appui des Romains contre Tiridate le roi légitime, leur renvoya en signe d'amitié les enseignes enlevées quelques années auparavant à l'armée de Marc-Antoine.

La guerre civile recommença bientôt chez les Parthes, et Tibère, en soutenant un nouvel usurpateur, ne fit

qu'augmenter les discordes. Trajan, vers l'an 107, résolut de dompter ces terribles ennemis des Romains. Chosroës, roi des Parthes, ayant forcé le roi d'Arménie de reconnaître sa suprématie, l'empereur lui déclara la guerre. A la tête de ses troupes victorieuses, Trajan s'avança jusqu'à Babylone, prit Séleucie, Ctésiphonte, et soumit toute l'Assyrie, tandis que Chosroës fuyait devant lui. Adrien abandonna les conquêtes de Trajan et se maintint en paix avec Chosroës qu'il laissa rentrer dans ses États (117).

Une nouvelle attaque de Vologèse, roi des Parthes, ralluma la guerre avec l'empire sous Marc-Aurèle; Cassius, général romain, s'empara d'Edesse, de Babylone et de toute la Médie. Séleucie fut livrée au pillage et quatre cent mille habitants furent passés au fil de l'épée.

Les Parthes recouvrèrent facilement tout ce qu'ils avaient perdu, et les Romains, reconnaissant l'inutilité de leurs efforts pour conquérir ou plutôt pour conserver ces provinces éloignées, se bornèrent dès lors à entretenir les divisions de ces voisins dangereux, afin de les détourner de leurs frontières.

Septime Sévère fit encore une expédition contre les Parthes, pour les punir du secours que leur roi Vologèse III avait donné à Niger; mais il ne put garder que la Mésopotamie (199).

Tout à coup une révolution éclata dans les vastes États des Arsacides, ainsi nommés d'Arsace, fondateur de l'empire des Parthes. Les mages, bien que soumis et opprimés par les Parthes, conservaient l'espoir de voir se relever leur puissance, et ils entretenaient cette espérance chez les Perses vaincus; espérance qui s'exhalait en

vœux inutiles, quand parut Artaxar, fils de Sassan, doué d'une volonté énergique. Il appela les Perses à la liberté et, à leur tête, remporta trois grandes victoires sur Artaban roi des Parthes. Ce prince ayant été tué, Artaxar monta sur le trône. Il commença la dynastie des Sassanides, releva l'étendard de Cyrus et résolut de donner à la Perse l'éclat qu'elle avait eu sous Darius. Les Arsacides détrônés se réfugièrent dans l'Arménie où ils se soutinrent jusqu'au sixième siècle, grâce à la protection des Romains.

Pour ranimer l'esprit national, Artaxar rétablit l'ancien culte de Zoroastre et reprit le titre de roi des rois, de frère du soleil, que portaient autrefois les rois de Perse. Dans son orgueil, il provoqua les Romains. Alexandre Sévère envahit ses États ; mais dès que les Romains se furent éloignés, Artaxar leur reprit leurs conquêtes.

Sapor, successeur d'Artaxar, recommença les hostilités contre les généraux romains qui soutenaient les Arsacides (241). L'empereur Gordien mit les Perses en déroute ; son successeur Philippe conclut avec eux une paix de courte durée, car Sapor se jeta tout à coup sur l'Arménie qu'il occupa ; puis il soumit la Syrie et prit Antioche (259). Valérien, alors empereur, voulut le repousser ; mais il fut vaincu et fait prisonnier. Le roi de Perse traita durement son captif ; après sa mort il le fit écorcher, afin que sa peau, suspendue dans un temple, fut un souvenir perpétuel de la honte des Romains.

Hormisdas succéda à son père Sapor (273) ; c'était un prince juste et ami du savoir. Il ne régna qu'un an. Son successeur Varane ou Barham I fut assassiné et remplacé par Varane II qui fut un excellent roi (277). Après

un règne de dix-sept ans, il laissa le trône à son fils Varane III ; à ce prince succéda Narsès, dont l'ambition fut arrêtée par Galère auquel il fut obligé de céder cinq provinces (303). Hormisdas III favorisa le commerce et la justice et enrichit considérablement la Perse. Sapor II lui succéda en (310). Il provoqua Julien l'Apostat qui fit contre lui d'immenses préparatifs rendus inutiles par la ruse des ennemis. Attiré dans leur pays par une fuite simulée, l'empereur fut tué, et son successeur Jovien ne put sauver l'armée qu'en rendant à Sapor II les cinq provinces cédées à Galère (363).

Ardeschir, puis Sapor III succédèrent à Sapor II et se maintinrent en paix avec Théodose. Varane IV qui vint après Sapor III, fut tué dans une révolte et remplacé par Isdegerd, l'un des plus grands rois de la Perse, mais il persécuta cruellement les chrétiens. Son fils Varane V, un instant chassé du trône, y fut rétabli et continua la persécution commencée par son père (420). Un grand nombre de chrétiens s'étant réfugiés à Constantinople, Varane les réclama : *Il faudra les arracher de mes bras*, répondit courageusement Théodose II ; et il se prépara à soutenir son refus les armes à la main. Des insultes faites à des négociants romains, firent éclater la guerre plus tôt qu'on ne le pensait. Varane fut battu et obligé pour obtenir la paix de s'engager à ne plus persécuter les chrétiens (423).

Il n'est plus question des Perses qu'au milieu du siècle suivant.

Inde.

Avant de terminer l'histoire ancienne, nous dirons un mot de l'Inde et de la Chine qui sont toujours res-

tées en dehors des mouvements des autres peuples.

L'Inde comprend les vastes et riches contrées qui s'étendent des monts Himalaya à l'Océan. On y trouve des plaines d'une fertilité prodigieuse arrosées par un grand nombre de ruisseaux, et des montagnes arides d'où se précipitent des fleuves plus semblables à des torrents, qui traversent des campagnes sans fin avant d'aller porter leur tribut à la mer.

On divise maintenant l'Inde en cinq grandes régions : 1° La région des sources du Gange ; 2° la région de l'Indus ; 3° la région du Gange ; 4° la région du Décan ; 5° la région de l'Indo-Chine.

Tout porte à croire que l'Inde fut très-anciennement peuplée ; Salomon y envoya ses flottes ; Sémiramis essuya une défaite, quand elle voulut y pénétrer ; Cyrus en conquit une partie ; Alexandre la traversa jusqu'au delà de l'Indus, et les philosophes de la Grèce parlent avec admiration des brahmines ou savants de l'Inde.

Malgré les relations des Indiens avec les autres nations, leur histoire, défigurée par leur imagination, est inconnue ; les faits avérés ne commencent qu'à partir de l'an 1000, de l'ère vulgaire. Leur constitution repose sur la distinction des castes, à chacune desquelles ils appartiennent fatalement par leur naissance. La première caste est celle des *Brahmines :* ce sont les prêtres et les savants ; la seconde renferme les *Xathryas*, guerriers et magistrats ; la troisième caste, celle des *Vaïscias*, comprend les marchands et les laboureurs. Enfin les *Soudras* ou artisans forment la quatrième caste. On doit se marier dans sa propre caste ; les enfants nés de pa-

rents de caste différente entrent dans la classe mixte, spécialement adonnée aux métiers.

Au-dessous des Soudras, on trouve les *Parias*, qui paraissent avoir été réduits à cette humiliation par la conquête. Ils sont en horreur aux Indiens et regardés comme des criminels. On n'ose communiquer avec eux, et tout ce qu'ils touchent est considéré comme souillé.

Chaque ville à encore, comme autrefois, ses magistrats particuliers; au-dessus est le roi qui rend la justice.

La chaleur du climat et la fertilité du sol disposent les Indiens à la paresse. Leur plus grand besoin semble être le repos. Les riches déploient un luxe oriental et les femmes aiment à se couvrir de perles et de diamants.

Leur religion est aussi mystérieuse que leur origine; on découvre cependant la vérité à travers leur mythologie, mais profondément altérée par leur imagination extravagante. Les Indiens admettaient la métempsycose et s'adonnaient à la philosophie. Il y eut de très-grandes révolutions religieuses dans l'Inde vers le sixième siècle avant Jésus-Christ, et la nation se divisa en deux sectes, le *Brahminisme* et le *Boudhisme*, sans qu'on puisse dire quelle est la plus ancienne.

« Nul peuple de l'antiquité ne peut se glorifier d'une « littérature aussi riche que celle des Indiens. Elle a « pour caractère propre l'union intime de la poésie et « de la science. On y retrouve les spéculations pro- « fondes et abstraites du philosophe et les images riches « et variées du poëte. Tous les sujets y sont traités, tous « les genres étudiés et développés, mais sous ces formes « gigantesques et ces proportions exagérées qui carac-

« térisent les conceptions primitives de l'humanité. » (l'abbé Drioux.)

On doit aux Indiens le jeu d'échecs, la sphère armillaire, l'algèbre et les chiffres que nous avons empruntés aux Arabes.

L'art chez les Indiens, a revêtu le même caractère gigantesque et fantastique de leur littérature joint à des beautés de premier ordre. Les monumc[illegible] [illegible]levés dans des siècles reculés et qui subsistent enc[illegible] étonnent les voyageurs par leur grandeur, plutôt que par la pureté de goût qu'on admire dans ceux des Grecs. Ce sont des temples creusés dans des rochers de porphyre; dans quelques-uns, on trouve des statues colossales de leurs divinités : il y a certaines parties de l'Inde, où l'on compte ces temples par milliers; puis des pagodes, sorte de temples souvent de forme pyramidale, surchargés d'ornements. La pagode la plus remarquable est à quelques lieues de Pondichéry. On lui attribue quatre mille ans d'existence, ce qui est nécessairement faux.

Chine.

La Chine est bornée au sud et à l'est par la mer, au nord par le désert de Cobi et la grande muraille qui la sépare de la Tartarie, à l'ouest par les montagnes du Thibet. Elle est arrosée par des fleuves dont l'un, le Kiang, parcourt six cents lieues avant de se jeter à la mer par une embouchure de sept lieues de large. L'étendue de la Chine est telle qu'elle réunit tous les climats; tandis que le nord a les froids rigoureux de la Sibérie, les contrées du midi sont dévorées par un soleil brûlant, et celles du centre jouissent d'une température modérée.

Il en résulte une grande variété de productions qui permettent à la Chine de se suffire à elle-même.

L'empire chinois ne fut connu que vaguement des anciens et seulement de leurs marchands qui y allaient, par la Tartarie, chercher les tissus de soie et les étoffes précieuses; mais il est toujours resté en dehors de toute relation politique avec les autres peuples, et n'a jamais admis les étrangers commerçants ou voyageurs qu'avec beaucoup de difficultés.

Les Chinois paraissent moins anciens que les Indous dont quelques-uns les font descendre. Leurs traditions les font venir de l'Ouest, berceau du genre humain; mais leur orgueil perd cette époque dans la nuit des temps.

Les philosophes du dix-huitième siècle, toujours jaloux de donner un démenti à la Bible, accueillirent avec empressement ce que l'on disait de l'antiquité des Chinois, antiquité qui semblait assigner à la naissance du monde une autre date que celle que Moïse indique. Des études plus approfondies ont réduit ces fables au néant, et ne font remonter l'origine des Chinois qu'à un peu plus de deux mille ans avant Jésus-Christ.

Quelque soin que prennent les Chinois d'écrire leur histoire, et quelque nombreux que soient les volumes dans lesquels elle est, dit-on, consignée, les Européens n'en connaissent que des fragments. Nous ne suivrons donc pas l'histoire des dynasties qui ont successivement occupé le trône, et les révolutions qui ont élevé les unes et renversé les autres; nous nous contenterons de dire que l'on en compte cinq, de la fondation de l'empire chinois, dont la date est incertaine, à l'an 220 de notre ère. « Les seize dynasties qui se sont succédé depuis

« cette époque jusqu'à nos jours n'offrent qu'une série « de révolutions dénuées d'intérêt. Immortalisée par « son respect excessif pour les lois et les coutumes an- « ciennes, la nation chinoise n'a pas fait un pas pendant « tout ce temps : ce défaut de vie et de mouvement ôte « à son histoire toute importance. » (L'abbé Drioux.)

Certaines ressemblances entre les Chinois et les Indiens semblent confirmer leur commune origine. « Tous les « deux sont restés étrangers aux révolutions qui ont fait « progresser l'humanité; tous les deux repoussent avec « un stupide dédain les lumières que leur offrent les « étrangers pour éclairer leur ignorance; le Chinois est « superstitieux comme l'Indien, et la naissance détermine « également à leurs yeux le rang, les dignités et les em- « plois. Ils ne connaissent pas d'autres gouvernements « que le gouvernement despotique, et, malgré tous les « efforts de leurs philosophes, ils se sont obstinés à être « immobiles et stationnaires. Cependant le caractère de « ces deux peuples n'est pas le même. L'Indien est do- « miné par son imagination, et toutes ses œuvres portent « l'empreinte de cette faculté puissante. Au contraire le « Chinois est avant tout un homme de calcul et de rai- « son. » (L'abbé Drioux.)

Les Chinois, ainsi que tous les peuples, eurent au commencement des idées pures de Dieu et de sa morale; mais là, comme ailleurs, les passions altérèrent la vérité et inventèrent la mythologie pour sanctionner la corruption. En Chine, ainsi que dans la Perse et la Grèce, il parut des sages qui protestèrent contre cette corruption et rappelèrent les hommes à la vertu. Il est à remarquer que partout et dans tous les temps, ces sages, ces philo-

sophes se montrèrent plus impuissants à retrouver la vérité des dogmes que la vérité de la morale : il en est résulté que leurs préceptes, proclamés bons et que nous admirons encore, suivis par de rares disciples sans postérité, n'ont eu aucune influence sur leurs concitoyens; c'est que leur morale ne reposait pas sur des croyances capables de les soutenir et de leur communiquer la séve de vie.

Le plus célèbre des sages dont s'honore la Chine est Confucius, né 551 ans avant Jésus-Christ, d'une famille illustre. Après avoir rempli avec distinction plusieurs emplois publics, il voyagea pour s'instruire, puis il se mit à enseigner les moyens de devenir meilleur. Confucius fait dériver tous les devoirs de ceux de la famille, et réduit toutes les vertus à une seule, la piété filiale. Les discours du réformateur sont beaux, la morale en est précise, l'expression poétique quelquefois, mais l'enthousiasme et l'onction y manquent tout à fait. Il parle si vaguement de Dieu et de la vie future, que ses disciples pouvaient en déduire le panthéisme et même l'athéisme.

La religion en Chine est considérée comme un règlement d'État et de discipline; il en résulte une opposition systématique à la libre prédication du christianisme qui place la religion au-dessus de toutes les choses humaines.

La monarchie fut la première forme du gouvernement chinois; elle fut remplacée par une organisation féodale, embrassant un certain nombre de principautés. Ce n'est que deux siècles avant Jésus-Christ que la monarchie fut rétablie. L'empereur gouverne avec un despotisme absolu, imité le plus souvent par les mandarins ou gouverneurs des provinces.

Sous le rapport des arts, les Chinois sont restés bien loin des peuples anciens, surtout dans la peinture et la sculpture. Ils imitent parfaitement et avec minutie, mais le génie de la création leur manque. Ils poussent jusqu'à l'absurde le talent d'imitation. Ils ont copié dans les étoffes européennes jusqu'aux défauts du tissu; ayant eu l'occasion de prendre modèle sur un paquebot à vapeur, ils en construisirent un avec le fourneau et la cheminée; mais les roues étaient mises en mouvement à force de bras : ils n'avaient pas compris l'emploi de la vapeur.

Les Chinois ont connu la boussole bien avant les Européens; mais comme ils ne voyageaient pas, elle leur était inutile. Ils ont inventé des vernis et composé des couleurs d'une beauté inimitable, ainsi que leurs porcelaines qui jouissent d'une réputation méritée.

Comme de véritables enfants, « les Chinois aiment le « luxe dans les habits et dans les équipages, les orne- « ments minutieux dans les maisons et les édifices publics, « les fêtes, les illuminations, les couleurs éclatantes, la « musique à grands fracas et les feux d'artifice. » (CANTU.)

Une des merveilles de la Chine est la grande muraille qui la borde au nord sur une étendue de cent quarante lieues environ. « Elle a plus de huit mètres de hauteur, « autant d'épaisseur à sa base, et cinq à la plate-forme, « où six cavaliers peuvent courir de front; elle est cré- « nelée partout, et flanquée de tours à chaque distance « de deux portées de flèches. Elle s'élève, en suivant les « inégalités du terrain, jusqu'à plus de cent quatre-vingt- « huit mètres au-dessus du niveau de la mer. » (CANTU.)

Après la grande muraille de la Chine, il faut placer la

tour de Nankin, « de forme octogone, incrustée en por-
« celaine, et couverte en tuiles vertes vernissées ; sa hau-
« teur est de plus de soixante-six mètres et son diamètre
« de plus de treize. On y monte par un escalier étroit, et
« à chacun de ses neuf étages s'ouvrent huit fenêtres
« qui, comme l'édifice, vont en se rétrécissant. Un toit
« en saillie s'avance à chaque étage, et va de même en
« diminuant. Le tout est couronné pas un énorme globe
« doré, qui, avec le brillant de la tour entière, avec les
« petites idoles dont elle est chargée, et avec ses autres
« ornements, compose l'édifice le plus magnifique,
« comme le plus solide, de toute l'Asie orientale ; il paraît
« remonter à huit siècles. » (CANTU.)

On rencontre en Chine une immense quantité d'arcs de triomphe élevés en l'honneur des hommes qui se sont illustrés par leurs vertus, leurs actions ou leur science. L'architecture en est gracieuse plutôt que belle.

La littérature des Chinois est très-riche si l'on en juge par la quantité de leurs écrits ; mais la difficulté de l'écriture et de la langue la rend inaccessible aux peuples occidentaux.

Nous dirons en finissant que les notions exactes que l'on possède sur la Chine, sont dues aux missionnaires jésuites qui y pénétrèrent dans le dix-septième siècle et qui ont enrichi la science et les lettres de travaux savants et consciencieux.

BELLES-LETTRES.

Plus encore que dans le siècle précédent, les lettres, pendant le cinquième siècle, se réfugièrent dans l'Église pour échapper à la ruine qui menaçait alors toutes les

institutions humaines. En face des maux dont souffrait l'humanité, l'abattement avait saisi toutes les âmes et la religion seule donnait le courage d'élever la voix pour instruire, consoler et prier, et même pour exhaler sa douleur dans de poétiques plaintes.

Nous rappellerons d'abord *saint Jérôme* et *saint Augustin* dont ce siècle revendique une partie de la gloire.

Saint Jean Chrysostome, né à Antioche, eut peu d'égaux pour le zèle et n'en eut point pour l'éloquence. Il avait suivi les leçons du païen Libanius qui disait avec regret, en admirant ses talents : *C'est à lui que j'aurais laissé mon école, si les chrétiens ne nous l'avaient enlevé.* Simple clerc, il avait employé son éloquence à encourager et à consoler les habitants d'Antioche, tremblants devant la colère de Théodose dont ils avaient renversé les statues ; devenu évêque de Constantinople, il la consacra à instruire son peuple, qui, pour entendre ses instructions et même ses reproches, courait comme aux fêtes et aux jeux du cirque. Sa parole était si entraînante, que souvent la sainteté du lieu ne put arrêter les applaudissements de la foule enthousiaste.

On a de lui des homélies célèbres, des traités, des commentaires, des sermons et des lettres sur toute espèce de sujets religieux. Ces ouvrages sont écrits en grec.

Nous avons vu comment cet illustre évêque mourut en exil, victime de la vengeance de l'impératrice Eudoxie à laquelle il avait adressé de justes reproches.

Saint Cyrille d'Alexandrie pendant un long épiscopat obtint du pape Célestin le titre de *généreux défenseur de l'Église* et de *docteur catholique*. Il combattit avec zèle les erreurs d'Arius dans divers écrits.

Théodore, évêque de Mopsuète, se rendit célèbre dans tout l'Orient par sa science et ses nombreux écrits. Malheureusement, en combattant avec zèle les Ariens, il céda à l'orgueil qui aveugla son esprit. On prétend que Nestorius et Pélage ont puisé leurs erreurs dans ses ouvrages; quoi qu'il en soit, ils furent examinés après sa mort et condamnés au concile de Chalcédoine.

Les écrivains de l'Église latine sont plus nombreux; mais leurs écrits, quant à la forme, se sentent de la corruption de la langue latine par le mélange des idiomes des provinces.

Saint Prosper d'Aquitaine, discipline de saint Augustin, consacra sa plume à combattre la pélagianisme. Son chef-d'œuvre est un *Poëme contre les ingrats*.

Saint Vincent de Lérins, frère de saint Loup, évêque de Troyes, quitta la profession des armes qu'il avait embrassée pour se retirer dans le monastère de Lérins, en Provence. Ses écrits ont tous pour but de réfuter les hérésies de son temps.

Saint Sidoine Apollinaire, gendre de l'empereur Avitus, après avoir vécu dans le monde, fut demandé pour évêque par le peuple de Clermont qui connaissait sa grande piété. On a de lui des poésies qui ne manquent pas de verve, et l'histoire des malheurs de son temps où l'on trouve les défauts des écrivains de cette époque.

Saint Léon I, occupa la chaire de saint Pierre, pendant que l'empire succombait sous les coups des barbares; nous avons vu qu'à sa voix, Attila s'éloigna et Genséric épargna les habitants de Rome. Au milieu d'un pontificat aussi agité, il veilla sur l'Église avec une

grande sollicitude et son zèle s'étendit à tout. Son génie, son savoir et sa piété brillent dans ses *décrétales*, ou règlements, dans ses sermons et ses lettres sur la foi et la discipline.

Salvien, prêtre de Marseille, déplora avec tant de douleur les déréglements de l'époque où il vécut, qu'on l'appela le Jérémie de son temps. Il a laissé différents traités religieux qui ont du mérite.

Cassien était de Thrace; après avoir étudié la vie monastique en Orient et en Égypte, il vint à Marseille où il fonda deux monastères, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. On a de lui des traités spirituels, des conférences et des ouvrages sur la vie religieuse.

Prudence, né en Espagne, occupa des postes élevés dans l'administration et l'armée. Il les abandonna pour se livrer à la poésie et à l'étude. Prudence consacra ses talents à la défense de la religion; la plupart de ses écrits sont en vers, et ils lui ont mérité un rang distingué parmi les poëtes chrétiens et parmi les docteurs de l'Église.

RÉCAPITULATION DU Ve SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Église. — Au commencement du cinquième siècle, trois grandes lumières éclairent l'Église : saint Augustin, saint Jérôme, saint Jean Chrysostome. Ce dernier, archevêque de Constantinople, meurt en exil par la vengeance d'Eudoxie, femme du faible empereur d'Orient, Théodose II.

Pélage prêche en Afrique des erreurs sur la grâce. Saint Augustin le dénonce à l'Église et le fait condamner par deux conciles tenus à Carthage, appuyés de l'autorité du pape Innocent I. En Orient, Nestorius, archevêque de Constantinople, en divisant les personnes en Jésus-Christ, émeut toute l'Église ; le concile d'Éphèse condamne cette erreur et donne un grand développement au culte de Marie qu'elle attaquait. Eutychès, simple moine, se fait chef de secte, en confondant la nature divine et la nature humaine dans le Fils de Dieu fait homme. L'Orient est bouleversé jusqu'à ce que l'impératrice Pulchérie et l'empereur Marcien, répondant à l'appel du pape saint Léon, convoquent le concile de Chalcédoine qui condamne l'hérésie d'Eutychès, et répare le scandale du brigandage d'Éphèse. L'Occident est désolé par les barbares. Les Vandales ariens persécutent les catholiques en Afrique, tandis que les évêques protégent la Gaule contre les envahisseurs, et que le pape sauve Rome des fureurs d'Attila et de Genséric. Les monastères se multiplient et conservent dans leur solitude le flambeau des lettres près de s'éteindre.

En face de la ruine du vieux monde, l'Église, fortement constituée, se trouve prête à recueillir l'héritage des empereurs, abandonné au moment du danger. L'autorité souveraine du pape, reconnue depuis les premiers âges de l'Église, nettement formulée par les conciles, est invoquée de tous les points de la catholicité, dès qu'il paraît une doctrine nouvelle. De grands écrivains ecclésiastiques prennent en main la défense de la vérité, chaque fois qu'elle est attaquée. Après saint Augustin et saint Jérôme, paraissent saint Chrysostome,

saint Cyrille d'Alexandrie et saint Léon le Grand.

Empire d'Occident. — Le faible Honorius succède en Occident au grand Théodose. Les barbares envahissent l'empire malgré Stilicon et Aétius, tous deux d'origine barbare. Alaric et ses Visigoths prennent et reprennent Rome et s'établissent dans l'empire. A Alaric succède Attila qui fait tout trembler, et qui tremble cependant à la voix du pape saint Léon le Grand. Rome est sauvée. A peine s'est-il éloigné, que paraît Genséric, le terrible Vandale, déjà maître de l'Afrique.

Pendant que les barbares parcourent l'empire dans tous les sens comme une terre conquise, Constantin est proclamé empereur en Bretagne ; il soumet la Gaule et l'Espagne et vient succomber à Arles, vaincu par le général d'Honorius, Constance, qui est bientôt associé à l'empire. Son fils Valentinien III succède à ce prince. Maxime l'assassine et prend la pourpre. Après lui, le Suève Ricimer ou le sénat place successivement sur le trône Avitus, Majorien, Sévérus, Anthémius, et Julius Népos. Le patrice Oreste y élève son petit-fils Romulus-Augustule ; mais vaincu et pris par Odoacre, il est relégué à la campagne, comme ne méritant pas même d'être craint.

Empire d'Orient. — Arcadius, prince vicieux et faible, règne sur l'Orient que lui a légué Théodose. Il se laisse dominer par d'indignes favoris dont il fait ses ministres, et par sa femme Eudoxie qui persécute et fait exiler saint Jean Chrysostome. Son fils Théodose II est sage et vertueux, tant qu'il se laisse diriger par les conseils de sa sœur Pulchérie, faible et incapable lorsqu'il veut régner seul. Menacé par Attila, il se fait tributaire des Huns pour les repousser. Pulchérie et Marcien relèvent

la gloire de l'empire et protégent l'Église. Léon I marche sur leurs traces. Son petit-fils Zénon ne porte la pourpre que quelques mois : son père Zénon lui succède.

Francs. — Les Francs, poussés ou entraînés par les autres barbares, s'établissent dans la Belgique et au nord de la Gaule où ils fondent une monarchie. Pharamond, leur premier chef dont l'histoire parle, a pour successeur Clodion. Mérovée, fils de Clodion, s'unit aux Romains contre Attila. Childéric, un moment banni, revient et agrandit ses États qu'il laissera à son fils Clovis.

Grande-Bretagne. — Les Bretons, abandonnés par les Romains qui ne peuvent plus les défendre, se donnent un chef dans la personne de Vortigern, et des maîtres cruels dans les Saxons qu'ils appellent contre les Pictes. Hengist et Horsa, après avoir repoussé les montagnards du nord de la Bretagne, se fixent au midi, et le royaume de Kent est le premier des sept qui composeront l'heptarchie saxonne.

Parthes et Perses. — Les Perses, dans le troisième siècle après J.C. ont remplacé les Parthes qu'ils ont vaincus; comme eux, ils sont toujours prêts à attaquer les Romains et à persécuter les chrétiens. Leurs principaux rois sont Narcès, Hormisdas III, Sapor III, et Varane V qui signe la paix avec Théodose II.

Bourguignons, Visigoths, Vandales. — Les Bourguignons se sont établis à l'est de la Gaule; les Visigoths au midi et en Espagne, après la mort d'Alaric auquel a succédé Astaulphe, puis Wallia. Les Vandales, après avoir conquis et ravagé l'Afrique, s'y sont fixés.

L'Inde et la Chine ne peuvent être placées ici, leur

histoire n'appartenant pas plus particulièrement à ce siècle qu'à tout autre.

Belles-Lettres. — Ce n'est que dans l'Église que nous pouvons trouver des écrivains qui méritent d'être cités. Après avoir rappelé *saint Augustin* et *saint Jérôme*, dont nous avons parlé à la fin du siècle précédent, nous nommerons : *Saint Jean Chrysostome* la gloire de l'Église grecque par sa sainteté et son éloquence. *Saint Cyrille d'Alexandrie*, surnommé *le généreux défenseur de l'Église* et le *docteur catholique*. *Théodore de Mopsuète*, dont quelques écrits ont été condamnés au concile de Chalcédoine.

Les écrivains de l'église latine sont : *Saint Prosper d'Aquitaine*, disciple de saint Augustin ; *saint Vincent de Lérins*, qui combattit toutes les erreurs de son temps ; *saint Sidoine Apollinaire*, évêque de Clermont ; *Salvien*, *Cassien* et le poëte *Prudence*. Au-dessus d'eux il faut placer le grand pape *saint Léon Ier* qui sauva Rome en même temps qu'il surveillait l'Église, et maintenait la pureté de la doctrine catholique par des écrits où brillent son génie et son savoir.

CHRONOLOGIE DU Ve SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Invasion des barbares.

408. — Premier siége de Rome par Alaric, roi des Visigoths, qui vient l'assiéger de nouveau l'année suivante.

410. — Troisième siége de Rome par Alaric.

419. — Fondation du royaume des Visigoths.

420. — Fondation de la monarchie française.

427. — Les Vandales, conduits par Genséric, s'emparent de l'Afrique. Pulchérie, fille de Théodose le Grand, gouverne sagement l'Orient pour son frère Théodose II.

431. — Concile d'Éphèse contre l'hérésie de Nestorius.

439. — Genséric ravage l'Afrique. Mort de saint Augustin pendant le siége d'Hippone.

448. — Les Saxons envahissent la Bretagne.

Mérovée commence chez les Francs la dynastie des Mérovingiens.

451. — Attila, roi des Huns, est battu par Aétius, général romain, près de Châlons-sur-Marne.

452. — Siége d'Aquilée par Attila. Fondation de Venise.

Attila s'éloigne de Rome à la voix du pape saint Léon le Grand.

454. — Genséric livre Rome au pillage.

476. — Fin de l'empire d'Occident. Odoacre, chef barbare, s'empare de Rome et dépose l'empereur Romulus Augustule.

481. — Clovis, âgé de 16 ans, succède, chez les Francs, à son père Childéric.

493. — Fondation du royaume des Ostrogoths en Italie par Théodoric le Grand.

496. — Bataille de Tolbiac. Conversion de Clovis, roi des Francs.

ÉPILOGUE.

Pour connaître l'histoire, il ne suffit pas d'étudier les faits et gestes des peuples et des souverains, et de rechercher les détails circonstanciés de la vie des uns et des autres ; cette étude, intéressante sans doute, ne peut satisfaire celui dont le regard s'élevant plus haut voit, derrière les générations, se succédant sur cette terre, la main de Dieu qui les conduit du néant à l'éternité. Pourquoi, se dit-il, en contemplant ce mouvant tableau des nations paraissant et disparaissant pour faire place à d'autres dont la durée n'aura non plus qu'un temps, pourquoi ce bruit, ce mouvement, ce choc des peuples se heurtant contre d'autres peuples ? pourquoi ces guerres, ce sang répandu, ces fléaux qui abrégent la vie de l'homme déjà si courte ? ces révolutions, ces bouleversements qui la troublent ?

L'histoire, étudiée au flambeau de la Foi, répond à toutes ces questions, tandis qu'elle reste muette et lettre close pour quiconque ne voit dans les générations passées que des hommes isolés les uns des autres, tout au plus réunis en nations pour protéger leurs intérêts temporels.

Sans invoquer le secours de la Foi, la raison seule nous dit que l'être intelligent agit avec connaissance de

cause, proportionnant toujours les moyens à la fin qu'il veut atteindre.

Dans quel but Dieu, l'Être souverainement intelligent, a-t-il donc créé l'homme? Pourquoi l'a-t-il si magnifiquement doué? Pourquoi, dans cet être borné, des désirs infinis au milieu d'une nature finie? La religion et la raison s'unissent pour nous répondre que Dieu a créé l'homme pour le connaître, l'aimer et mériter une éternité de bonheur en obéissant à sa loi.

Cette fin est seule digne de Dieu et seule digne de son œuvre, dont il a révélé toute la grandeur par cette parole créatrice : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance,* parole qu'on pourrait appeler les titres de noblesse de l'humanité. Dieu a créé l'homme pour l'élever à lui par la connaissance et l'amour; il lui a tout donné pour qu'il lui rapportât tout, car Dieu est la fin dernière de la création, ainsi que dit l'Apôtre : *Dieu a fait le monde pour l'homme, l'homme pour le Christ, le Christ pour Dieu.*

Si l'homme est destiné à connaître, à aimer, à glorifier Dieu par ses œuvres, si telle est sa vocation individuelle, telle doit être aussi celle des peuples, des nations formées en définitive par le besoin que les hommes ont de vivre en société pour doubler, par l'union, leurs forces physiques, intellectuelles et morales.

L'histoire doit donc nous montrer les nations, comme l'homme isolé, marchant à travers les siècles vers un but commun, Dieu. A cette lumière, si elle est fidèle à sa mission d'enseignement, elle jugera les événements, non d'après leur apparence humaine ou leur importance vulgaire, mais suivant qu'ils rapprocheront ou détourneront

les peuples de la voie qui conduit à Dieu. L'histoire nous fera voir, dans les malheurs qui, d'âge en âge, ont accablé l'humanité et détrempé la terre de sang et de larmes, une expiation devenue nécessaire depuis que le péché est entré dans le monde ; elle nous montrera la souffrance, pour les peuples au même titre que pour les individus, au commencement de tout ce qui est grand, comme si Dieu avait dit à l'humanité ainsi qu'à la femme : *Tu enfanteras dans la douleur ;* elle nous instruira du néant des choses de ce monde par le spectacle de la chute des empires, disparaissant sous le souffle de Dieu, lorsqu'ils ont lassé sa patience et allumé sa colère. Mais, par-dessus tout, l'histoire nous racontera ce que Dieu a fait pour sauver l'homme ; le don infini de son Fils qui leur a rendu la lumière et l'amour étouffés sous les ténèbres et la haine du paganisme ; l'institution de l'Église, tabernacle vivant de la Divinité qui ne veut plus quitter l'homme de peur qu'il ne s'égare et meure de nouveau. « Elle insistera « avec amour et reconnaissance sur la merveilleuse con- « servation de l'Église à travers les siècles, sans mélange « dans sa doctrine, sans altération dans sa hiérarchie, « sans suspension dans sa durée, sans défaillance dans « sa marche. » (Don Guéranger.)

Continuant ses admirables leçons, elle suivra pas à pas la Providence faisant concourir tous les événements aux desseins éternels de Dieu, c'est-à-dire au salut de l'homme, sans violenter la liberté humaine, de telle sorte que cette parole de Fénelon : *L'homme s'agite et Dieu le mène,* est comme un résumé sublime de l'histoire.

Est-il besoin de dire quel intérêt nouveau présentera l'histoire étudiée à ce point de vue ; quels vastes horizons

se découvriront de cette hauteur et les merveilles qui surgiront de cette nouvelle exploration des faits. Est-il nécessaire de prouver les hauts et utiles enseignements puisés dans cette étude et la lumière qu'elle répandra sur le passé, qui, sans cela, n'est plus qu'un vaste théâtre où les peuples succèdent aux peuples, les révolutions aux révolutions ; où la force et le vice triomphent en insultant à la faiblesse et à la vertu : immense tragédie dont la justice paraît exclue ; sans lien, sans but, sans espérance pour le pauvre, sans consolation pour le malheureux. Si Dieu gouverne le monde, s'il le mène, selon la belle pensée de Fénelon, s'il fait tout concourir au salut de l'homme, terme et fin de la création, sa pensée doit être en quelque sorte le gouvernail qui dirige le vaisseau sur lequel l'humanité traverse les siècles au milieu des écueils et des tempêtes. Étudier cette pensée ; chercher à la découvrir à travers les passions des hommes dont elle se joue ; la reconnaître à l'origine des peuples ; la suivre présidant à leur développement et à leur chute, tel est l'objet de cette nouvelle étude pour laquelle il est nécessaire de connaître déjà parfaitement ce qu'on appelle l'histoire, c'est-à-dire le récit vrai du passé.

Le plus grand fait que nous racontent les annales des peuples, celui qui a le plus influé sur les destinées de l'humanité, est sans contredit la naissance de Jésus-Christ. C'est autour de ce fait unique que se groupent tous les autres ; il est le centre, le principe et la fin de la création : placé entre le monde ancien et le monde moderne, le Christ projette sur l'un et l'autre une lumière sans laquelle l'histoire est inintelligible. Il explique le passé et prophétise l'avenir. Bien avant le jour béni où les anges

disent aux bergers : *Un Sauveur vous est né*, il vivait dans les prophéties ; quoique remonté vers son Père, il vit encore dans son Église, dépositaire de son Évangile. Pour lui, deux mille ans avant sa naissance, un peuple a été choisi et séparé des autres peuples ; pour lui, les empires ont paru et disparu, les conquérants ont livré des batailles, les ambitions se sont heurtées et brisées comme des armes, un jour de combat. Promis à Adam, puis à Abraham, il a parlé à Moïse ; David l'a entrevu et salué ; Isaïe a raconté d'avance ses opprobres et proclamé sa gloire ; Daniel a fixé le temps de sa venue, tandis que les puissants Assyriens, dans tout leur orgueil, n'étaient que la verge de sa fureur et que les conquêtes d'Alexandre et des Romains ne faisaient que préparer les voies à la vérité qu'il devait apporter à la terre.

Pour ce nouveau travail, nous avons admis la division de l'histoire généralement reçue, en époques déterminées par les événements les plus remarquables. Dans cette longue période de douze siècles que nous avons parcourue sous le nom d'*histoire ancienne*, nous en trouvons six, ainsi partagées.

Première époque, 776 avant Jésus-Christ. Première Olympiade, ère fixe des Grecs et première date certaine de l'histoire, jusqu'à la fondation de l'empire des Perses par Cyrus, l'an 536 avant Jésus-Christ : elle renferme 240 ans.

Deuxième époque. De Cyrus, l'an 536 avant Jésus-Christ, à l'empire grec ou macédonien fondé par Alexandre le Grand, l'an 330 avant Jésus-Christ : elle renferme 206 ans.

Troisième époque. De l'empire d'Alexandre le Grand,

330 avant Jésus-Christ, jusqu'à la destruction de Carthage et de Corinthe par les Romains, l'an 146 avant Jésus-Christ : elle renferme 184 ans.

Quatrième époque. De la ruine de Carthage et de Corinthe par les Romains, l'an 146 avant Jésus-Christ, jusqu'à la fondation de la monarchie impériale universelle, 29 ans avant Jésus-Christ : elle renferme 117 ans.

Cinquième époque. De la monarchie universelle, 29 ans avant Jésus-Christ, jusqu'à l'avénement de Constantin et du christianisme sur le trône, 324 ans après Jésus-Christ : elle renferme 353 ans.

Sixième époque. De l'avénement de Constantin, l'an 324 après Jésus-Christ, jusqu'à la destruction de l'empire romain d'Occident, l'an 476 après Jésus-Christ : elle renferme 152 ans.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Commençant aux temps vrais ou historiques, avec l'ère grecque des olympiades, 776 ans avant Jésus-Christ, jusqu'à la fondation de l'empire des Perses, 536 ans avant Jésus-Christ : elle comprend 240 ans.

Les livres saints des Juifs ont seuls, jusqu'à cette époque, guidé l'historien d'une manière assurée dans le labyrinthe des âges, car tout ce qui n'est pas consigné dans ces pages divines est revendiqué par la fable. Mais alors le jour se fait dans les annales des peuples et l'on commence à suivre avec certitude la vie des nations, dont la Bible nous montre le berceau et la mythologie nous raconte l'enfance crédule et la jeunesse entreprenante et aventureuse.

Le premier empire d'Assyrie, qui a vu la gloire fabu-

leuse de Sémiramis et les excès de ses successeurs, vient de s'affaisser sous le poids de la corruption et les coups de la révolte ; trois nouveaux royaumes se forment de ses débris. Leur puissance grandit rapidement et les rend capables d'accomplir la mission de justice que Dieu va leur confier.

L'un d'eux, celui de Ninive, est chargé de punir les Israélites schismatiques restés sourds aux avertissements des prophètes. Salmanasar, après avoir renversé Samarie pour punir ses rois coupables, a dispersé les Israélites dans tout l'Orient et effacé pour jamais leur nom d'entre celui des peuples. Dès lors sa mission est accomplie ; Ninive disparaît et ce royaume se confond avec celui de Babylone sous le nom de second empire d'Assyrie.

A côté des Israélites, presque sur la même terre, vivaient les Juifs, ce peuple que Dieu s'était choisi depuis dix-sept siècles, qu'il appelait *son peuple*, auquel il avait donné une loi, des prêtres, des prophètes, en faveur duquel il avait multiplié les prodiges et exterminé des nations pour lui en donner les richesses ; ce peuple sur lequel la Providence semblait concentrer sa tendre sollicitude ; ce peuple, gardien de la vérité et de qui le Messie devait naître, avait oublié Jéhova pour fléchir le genou devant les idoles. Vainement Dieu l'a menacé par la voix des prophètes, il a suivi ses rois qui l'ont entraîné dans l'idolâtrie. Le châtiment des Israélites ne lui a pas ouvert les yeux et ses crimes allument chaque jour la colère du Très-Haut. La piété de Joathan, d'Ézéchias, de Josias, ne peut que retarder la vengeance appelée par une telle ingratitude. Dieu cependant a renouvelé ses avertissements, ses menaces, ses promesses,

et Isaïe a parlé du Messie en évangéliste plutôt qu'en prophète ; mais rien ne peut fixer le peuple juif dans la fidélité qu'il a si souvent jurée au Dieu d'Abraham. Manassès, indigne fils du saint roi Ézéchias, relève les idoles renversées par son père. Le Seigneur irrité le livre à ses ennemis. Captif chez les Assyriens, il crie vers le ciel ; sa pénitence touche le cœur de Dieu qui ne demande qu'à être apaisé et il le replace sur le trône de Judas.

Bientôt les Juifs ont oublié la terrible leçon donnée à Manassès ; l'idolâtrie est rétablie, les crimes se multiplient. Alors Jérémie, le prophète des douleurs, élève la voix ; mais le peuple se rit de maux à venir auxquels il ne veut point croire. Jérémie parle encore, déjà les Assyriens sont aux portes de Jérusalem et une partie des Juifs sont emmenés en captivité. Cependant Juda subsiste et conserve un roi, des prophètes, une patrie. Dieu semble hésiter à frapper le dernier coup. Les Juifs fermant les yeux à cette miséricorde, détournent de plus en plus leurs cœurs de la loi sainte et mettent le comble à leurs iniquités. Alors la colère de Dieu s'enflamme contre ce peuple infidèle ; à sa voix, accourt Nabuchodonosor II, roi d'Assyrie ; il renverse Jérusalem, change la fertile terre de Juda en un vaste désert, et transporte le reste de la nation coupable à Babylone où gémissent depuis vingt ans les premiers exilés.

Mais Dieu n'a point oublié son peuple : sa providence veille sur lui dans la terre étrangère, et pour le consoler il lui envoie des prophètes, entre autres Daniel. Tandis que les Israélites schismatiques, rameau détaché de la nation choisie, sont dispersés dans l'Orient, les Juifs, exilés

à Babylone, y forment un peuple distinct avec ses lois et son culte, respecté de ses vainqueurs auxquels il donne des ministres et fait connaître le vrai Dieu. Ils font monter vers le ciel leurs cris de douleur et de repentir. Dieu les a entendus : dans sa miséricorde, il brise *la verge de sa fureur*, et rejette les Assyriens qui n'ont été que les instruments de sa justice.

Alors paraît Cyrus, roi de Perse, qu'Isaïe a nommé deux cents ans avant sa naissance, comme le libérateur du peuple de Dieu. Par succession ou par conquête, maître d'un empire immense, il trouve à Babylone devenue sa capitale, les Juifs dont les yeux pleins de larmes se tournent sans cesse vers leur patrie ravagée et vers Jérusalem, l'objet de leurs chants et de leurs soupirs.

Mais la captivité des Juifs, si dure pour eux, a été une miséricorde pour l'Orient. Leurs livres saints, qu'ils ont emportés dans l'exil, y ont répandu la connaissance de Dieu et l'attente d'un libérateur. Une grande révolution intellectuelle et morale date de cette époque. L'Orient devient un centre de lumière qui rayonne dans l'Inde, dans la Chine, en Égypte, dans la Grèce. De toutes parts des sages et des législateurs cherchent la vérité, l'enseignent à leurs disciples ou en font la base de lois nouvelles.

Pendant que ces grands événements se passent en Orient, l'Occident se prépare à de hautes destinées. La Grèce reçoit de Lycurgue et de Solon des institutions appropriées à ses besoins. Les peuples, au sortir des temps héroïques, ressemblent à l'homme qui entre dans l'âge mûr, après une jeunesse généreuse et emportée; ils s'agitent, s'organisent, cherchent à se faire une pa-

trie de la terre conquise, à s'y fixer, à s'y agrandir.

En Italie, Romulus jette les fondements de la ville éternelle sur les bords du Tibre, entre le Latium, l'Étrurie et le pays des Sabins. Rome, bâtie sur les limites de ces trois États, ne pourra s'étendre que par la guerre. Formés dès lors au métier des armes, les Romains s'exerceront ainsi à la conquête du monde que la Providence leur destine. Ce peuple, dont le nom est encore inconnu au delà de ses étroites limites, a reçu de Numa des lois basées sur la religion, et déjà l'on peut découvrir dans son caractère le germe de toutes les grandes passions qui doivent faire un jour des Romains les maîtres du monde : le respect pour les dieux et l'amour pour la patrie.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

De la fondation de l'empire des Perses par Cyrus, l'an 536 avant Jésus-Christ, jusqu'à la fondation de celui des Grecs par Alexandre le Grand, roi de Macédoine : elle renferme 206 ans.

Cyrus, maître de Babylone et de tout l'Orient, « reconnaît dans le peuple juif je ne sais quoi de divin. Ravi « des oracles qui avaient prédit ses victoires, il avoue « qu'il doit son empire au Roi du ciel que ce peuple « adore » (Bossuet), et, par un décret célèbre, il permet aux Juifs, captifs depuis soixante et dix ans, de retourner dans leur patrie et de rebâtir leur temple. Ses successeurs ne paraissent occuper le trône de Perse que pour continuer cette mission de miséricorde et protéger le peuple de Dieu contre la jalousie de ses voisins. On dirait, à voir la lenteur que Dieu met à rétablir la nation sainte dans ses antiques droits, qu'il redoute de nouvelles infidélités et

veut prévenir l'oubli des Juifs, en leur faisant désirer chaque faveur et en se rendant pour ainsi dire visible par les soins qu'il prend d'eux chaque jour.

Cependant l'Orient s'affaiblit, énervé par le luxe et la mollesse d'une civilisation païenne.

Les Perses ont pris les vices des nations qu'ils ont subjuguées; avec leurs vertus, ils ont perdu leur antique vigueur. Leurs armées se traînent à la suite de leurs rois; l'Asie tremble sous leurs pas; mais il suffit d'une poignée de Grecs pour anéantir ces bataillons brillants d'or et de pierreries. Marathon, Platée, Mycale, voient fuir les troupes et les flottes de celui qui, dans son fol orgueil, se fait appeler le grand roi.

La Providence destine la Grèce à de grandes choses, aussi elle répand sur elle la force et la vie de l'intelligence dont elle aura besoin. Comme un athlète, avant le jour du combat qui doit lui livrer l'Asie, la Grèce s'essaie dans ces luttes mémorables connues sous le nom de guerres médiques. A cette époque, elle nous représente l'humanité dans toute la vigueur de l'âge mûr et enfante des prodiges. Sparte, Athènes, Thèbes, rivalisent de gloire et lèguent à la postérité des noms à jamais illustres. Mais dans des guerres de rivalité leur nationalité se perd et le renom que les Grecs ont acquis sera tout au profit de la nation qui, après les avoir soumis, se servira d'eux pour accroître sa puissance et sa force. En effet, la Macédoine ne s'élancera à la conquête de l'Asie que lorsqu'elle comptera dans ses armées, ces Grecs dont le nom seul est la terreur des Perses.

Les Romains grandissent en Italie. Le régime paternel de la monarchie, adopté au commencement, ne convient

plus à leur humeur indépendante ; ils se constituent en république, et ajoutent à leurs lois des lois empruntées à la Grèce. Peuple en qui se résument tous les caractères d'une forte jeunesse, rien ne les effraie, ils font face à tout. Chaque nouveau danger qui révèle un nouveau besoin fait surgir une nouvelle magistrature. Les luttes du Forum n'altèrent pas l'esprit national ; le sénat, conseil suprême de la nation, le sera bientôt du monde. L'amour de la patrie, plus fort chez le Romain que la nature même, se fortifie dans des guerres sans cesse renaissantes sur les frontières. Pour lui, la patrie c'était Dieu : elle ne lui devait rien, mais il lui devait tout, corps et âme, vie et biens.

La puissance romaine, avant d'étendre au loin ses vastes rameaux, jetait de profondes racines en Italie, s'incorporant, par la force des armes ou des bienfaits, les populations voisines ou ennemies.

TROISIÈME ÉPOQUE.

De la fondation de l'empire grec par Alexandre le Grand, l'an 330 avant Jésus-Christ, jusqu'à la ruine de Carthage et de Corinthe par les Romains, l'an 146 avant Jésus-Christ : elle renferme 184 ans.

Les destinées de l'empire des Perses sont accomplies : le peuple juif a rebâti Jérusalem ; un nouveau temple voit fumer l'encens des sacrifices en l'honneur du vrai Dieu ; la ville sainte, malgré les Samaritains, est entourée de hautes et fortes murailles et Juda, dorénavant fidèle, obéit à ses pontifes sous la dépendance des successeurs de Cyrus.

Tout à coup, du nord de la Grèce sort un conquérant

prédestiné ; Daniel l'a vu dans l'avenir sous la figure d'un aigle s'élançant avec impétuosité sur sa proie. Devant lui les peuples semblent frappés de vertige, et Alexandre traverse l'Asie en vainqueur. En passant, il a voulu exterminer Jérusalem, fidèle aux Perses ; mais à la vue du grand prêtre son orgueil est terrassé ; il se prosterne devant le Dieu des Juifs et prend Juda sous sa protection.

L'empire des Perses avait réuni sous sa domination presque toute l'Asie. Alexandre, en poussant ses conquêtes au delà des limites de cet empire que son épée victorieuse a brisé, fait connaître aux Grecs des nations dont ils ne soupçonnaient pas même l'existence, et prépare ainsi l'alliance de l'Occident et de l'Orient que les prophètes ont annoncée comme devant précéder la venue du Messie. Mais Daniel a dit que ce vaste empire ne ferait que paraître et qu'il serait dispersé aux quatre vents du ciel. En effet, Alexandre meurt et aussitôt ses généraux se disputent les lambeaux de ces vastes États qu'ils ont aidé à conquérir. Après de sanglants démêlés, de nouveaux royaumes paraissent : leurs limites varient chaque jour. Les uns marchent rapidement à leur décadence et laissent les mille petits peuples qui les composent recouvrer leur indépendance et reconstituer leur nationalité ; les autres comptent encore des jours heureux. Parmi ceux-ci, se distinguent les Égyptiens auxquels la Judée est échue en partage. Bientôt le bonheur et la prospérité les énervent et les corrompent, et quand ils ont perdu la vertu et le courage, ils se placent sous le patronage des Romains, cherchant ainsi un appui dans la servitude.

La Judée, prise et reprise par les successeurs d'Alexandre, passe des mains des Ptolémées à celles des Séleucides. La cruelle persécution des rois de Syrie ranime la ferveur des Juifs et arrête les dissensions sacerdotales. Dieu veille sur son peuple et il se servira de la méchanceté d'Antiochus pour l'accomplissement de ses desseins éternels. Il suscite en effet contre les persécuteurs l'héroïque famille des Machabées, et si la persécution fait des martyrs, elle donne aux Juifs l'occasion de recouvrer leur entière indépendance, en s'exemptant de tout tribut. Dès lors leurs pontifes les gouvernent avec le titre de princes.

Pendant que l'Orient s'affaiblit, la Grèce et la Macédoine usent leurs forces et prodiguent leur sang dans des rivalités mesquines, dans des guerres de ville à ville, de peuple à peuple, sans gloire et sans résultat. Des ligues se forment contre les étrangers et bientôt elles les appellent. Vainement Aratus et Philopœmen relèvent un instant la Grèce, rien ne peut rendre la vie à ces nations épuisées. Leur rôle matériel est fini ; Dieu se retire et elles disparaissent.

Tout à coup le nom romain retentit d'un bout du monde à l'autre. Maîtresse de l'Italie, la fière république s'est élancée à de nouvelles conquêtes. Sur son chemin elle a rencontré les vaisseaux de Carthage, de la riche cité africaine dont le commerce s'étend au loin et dont l'avidité est insatiable : le sort des armes décidera entre ces deux puissances. Les longues guerres puniques mettent dans tout son jour la force de Rome, tenue un instant en échec par le vaillant Annibal. Le nom de Scipion est fatal à Carthage et l'héroïque défense de cette

malheureuse ville ne peut que retarder sa ruine. En même temps la nationalité grecque disparaît sous les ruines de Corinthe ; mais cette patrie des arts et des lettres, perdue dans la vaste unité romaine, dominera bientôt à son tour par l'intelligence ceux qui l'ont vaincue par les armes.

L'ambition de Rome croît avec sa fortune ; déjà elle a touché aux rives de l'Asie et rêve la conquête du monde. On dirait qu'elle pressent sa haute mission et qu'elle voit poindre à l'horizon le jour qui donnera à la terre Celui auquel elle doit préparer un royaume et aplanir les voies. Ses légions sont à la fois en Afrique, en Espagne, en Asie ; elle impose partout ses volontés et rien ne se décide sans elle.

La Sicile, la Macédoine, la Grèce, le territoire de Carthage ne sont plus que des provinces romaines ; l'Égypte et la Judée se placent sous la protection de la puissante république.

Cette époque est une époque de transition destinée à préparer la domination romaine. On croirait, à voir la courte durée du brillant empire d'Alexandre, que Dieu n'a voulu que faire un essai de la fusion de l'Europe et de l'Asie ; car aussitôt qu'elle paraît accomplie, il la brise comme une œuvre prématurée. Dès lors les nations bouleversées par le passage du conquérant macédonien, se heurtent, s'entredéchirent; puis, usées par les guerres et surtout par la corruption, elles s'affaiblissent rapidement et leur décadence prépare une conquête facile aux Romains, que Dieu appelle pour leur donner l'empire universel sous lequel doit paraître le Messie.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

De la ruine de Carthage et de Corinthe par les Romains, l'an 146 avant Jésus-Christ, jusqu'à la monarchie universelle des Romains sous Auguste, l'an 29 avant Jésus-Christ : elle comprend 117 ans.

Rien n'arrête plus l'essor de la puissance romaine ; chaque jour le sénat enregistre une nouvelle conquête : encore quelques années et les limites de la république seront celles du monde connu. Mais à mesure qu'elle recule ses frontières, la corruption se développe dans son sein, non que ce soit la conséquence inévitable de l'union des peuples, « mais reconnaissons que le prin-« cipe du paganisme corrompait tout ; que le genre hu-« main ne s'éclairait et ne se civilisait que pour sa perte ; « qu'enfin, sous la loi du polythéisme, l'unité du pou-« voir, la mise en communication de tous les peuples, « l'accumulation des richesses intellectuelles, au lieu « d'être le salut des sociétés, en amenaient la ruine ». (De Champagny.)

En effet, les conquérants, capitaines et soldats, ne rentraient pas à Rome, chargés de gloire et de butin, avec les mêmes idées qu'ils en étaient sortis. Ils revenaient pleins de mépris pour les vaincus, mais émerveillés des jouissances que prodiguaient la Grèce et l'Asie ; Rome ne tarda pas à être le rendez-vous universel de la fortune et des plaisirs, tandis que les provinces étaient écrasées et spoliées par d'iniques préteurs, pressés de venir étaler leur scandaleuse fortune dans la capitale de l'empire.

Cette soif de l'or et des jouissances, avait étouffé à Rome le sentiment du juste et de l'injuste chez les indi-

vidus, comme l'orgueil et l'ambition l'avaient détruit dans les relations sociales appuyées sur l'esclavage et l'oppression. Le faible devint la proie du plus fort, et bientôt on ne compta que deux classes à Rome, oppresseurs et opprimées. Alors un long cri de vengeance se fait entendre du nord au sud de l'Italie ; les esclaves veulent reconquérir leur liberté ; mais vainement leur sang inonde cette terre où toutes les vertus sont oubliées, où la force est le seul droit.

En Occident comme en Orient, la liberté se débat dans les dernières convulsions d'une lente agonie. Le despotisme, produit par l'orgueil des uns et favorisé par l'avilissement des autres, étend sa main de fer sur toutes les nations civilisées, et, peu à peu elles disparaissent dans la grande unité romaine. L'Espagne fait de vains efforts pour retenir sa nationalité si souvent attaquée ; la Gaule sort de ses antiques forêts pour défendre sa religion et sa liberté; malgré une lutte héroïque et désespérée, elle tombe expirante aux pieds du cruel César qui l'enchaîne à son char de triomphe.

L'Asie est presque toute romaine. Les Juifs, que les vainqueurs semblent avoir oubliés, s'agitent et s'arment pour leurs pontifes devenus rois ; là encore les partis se disputent le pouvoir et appellent les Romains, qui s'imposent en arbitres absolus et disposent de la couronne de Judée. C'est ainsi que l'Iduméen Hérode obtient le trône de David et que s'accomplit l'antique prophétie de Jacob : que le Messie paraîtra, lorsque l'autorité sera sortie de Juda et aura passé dans des mains étrangères. Mais le joug qu'Hérode fait peser sur les Juifs leur est si odieux que, perdant le vrai sens des prophéties, ils dési-

rent et attendent un Messie guerrier et conquérant.

Cependant, aux sanglantes rivalités des Marius et des Sylla, ont succédé, à Rome, les prétentions ambitieuses des César, des Pompée, des Crassus, des Antoine. La liberté et la république ont été frappées également et dans le sénat avec Jules César, et aux champs de Philippe avec ses meurtriers, Brutus et Cassius. Rome a besoin d'un maître. Mais qui sera maître de Rome? Qui sera assez fort pour retenir sous son autorité tant de millions d'hommes? Plusieurs ambitieux se trouvent en présence. La victoire d'Actium donne tout à la fois à Octave César ce titre si envié et la possession de l'Égypte, dernier lambeau de l'Orient qui manquait à l'unité romaine.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

De la monarchie universelle des Romains sous César Auguste, l'an 29 avant Jésus-Christ, jusqu'à l'avénement de Constantin et du christianisme sur le trône, 324 ans après Jésus-Christ : elle renferme 353 ans.

La paix règne sur le monde sous le gouvernement de César proclamé Auguste, prince du sénat, protecteur des arts et des lettres; mais la grandeur et la puissance romaines ne peuvent déguiser « l'inhumanitéet la corrup-« tion, qui sont les deux grands signes auxquels la civi-« lisation païenne est marquée. » (De Champagny.)

Pour comprendre jusqu'où allait l'inhumanité à Rome, la capitale et comme le résumé du monde civilisé, il aurait fallu assister à ses fêtes dont le sang faisait tous les frais, et, en face de ces milliers d'hommes s'entretuant pour le plaisir du *peuple-roi*, entendre les trépignements féroces de cette foule « sans enthousiasme, sans patrie,

« sans Dieu, qui ne connaissait que l'enthousiasme et le « délire de l'homicide. » (De Champagny.)

Voir mourir, assister à l'angoisse de l'agonie, compter pour ainsi dire les dernières pulsations de sa victime : voilà le plaisir du plébéien comme du sénateur et de la matrone romaine, tant le paganisme avait mis de haine au cœur de l'homme! Parlerons-nous de la corruption ? Il nous suffira de dire avec un écrivain célèbre : « La dévo- « tion, la religion païenne, non-seulement était sans pou- « voir pour enseigner, pour encourager, pour comman- « der la vertu ; mais encore, le plus souvent, elle excusait, « elle aidait, elle commandait le vice. » (De Champagny.)

Que dire maintenant du luxe du riche romain? de ses villas, de ses parcs, de ses viviers, de ses repas et de ses plaisirs qui ne connaissaient d'autres bornes que l'impossible?

Ce peuple, qui se vantait autrefois d'être le plus religieux de l'univers, en ouvrant son Panthéon à tous les dieux des nations vaincues, a cessé de croire. Les rhéteurs et les philosophes grecs ont achevé de l'égarer ; ils ont mis le scepticisme à la place de la foi et leurs vains systèmes ont laissé le monde sans espérance. Aussi, une immense tristesse se révèle alors dans les mœurs romaines, ainsi qu'à toutes les époques où la corruption est profonde. Le suicide était devenu le dernier mot de l'antiquité, le seul emploi qui restât de l'énergie humaine incapable de tout autre courage.

Nulle réparation n'était plus possible par la main des hommes, nul n'eût osé l'entreprendre. Trois siècles auparavant, Platon attendait un envoyé du ciel pour instruire

et relever l'humanité déchue, et depuis lors combien elle avait marché en tournant le dos à la lumière !

Cependant le monde était inondé de prophéties annonçant un libérateur; Virgile en avait recueilli un écho dans ses poésies ; les oracles païens eux-mêmes avaient été forcés de parler de ce Dieu à venir, attendu sans être compris. Les temps sont accomplis; les soixante et dix semaines d'années prédites par Daniel touchent à leur fin; les quatre grandes monarchies qu'il a vues sous des images symboliques, comme devant précéder la venue du Messie, se sont succédé. Celle des Assyriens a été brisée comme une verge inutile, après avoir servi à châtier les Israélites et les Juifs; celle des Perses qui l'a remplacée, n'a duré que le temps suffisant pour rendre au peuple de Dieu sa patrie et son temple; puis est venue celle des Grecs. Quelques instants elle a uni l'Europe et l'Asie ; mais en bouleversant toutes les nations, elle a préparé la puissance des Romains, qui ont fondé cette quatrième et dernière monarchie sous laquelle doit naître le Désiré des nations. Le sceptre de Juda est entre les mains d'un étranger ; l'univers est dans l'attente et tous les peuples ont les yeux fixés sur la Judée.

C'est alors que, dans une obscure bourgade de l'empire romain, sur la terre de Juda, l'Enfant-Dieu naît d'une Vierge. Des anges annoncent cette grande nouvelle à la terre et des bergers sont les premiers adorateurs de Celui qui vient conquérir et régénérer le monde par la Croix. Le Fils de Dieu passe en faisant le bien; il accomplit par sa mort la rédemption du genre humain, et laisse aux hommes une nouvelle et sainte doctrine qu'il charge ses Apôtres de porter aux extrémités de l'univers. Fidèles à

l'ordre de leur maître, après la descente du Saint-Esprit, ils se dispersent pour aller conquérir le monde à la vérité.

A peine les Apôtres se sont-ils partagé les nations à évangéliser, que l'on commence à découvrir l'arrêt porté par la Providence contre cette quatrième monarchie de Daniel, qui doit être renversée par la petite pierre descendue de la montagne. La domination romaine vient d'atteindre les plus extrêmes limites, sinon de son étendue, au moins de sa force. Déjà se montrent sur les frontières, ces flots de barbares qui les briseront bientôt comme des digues impuissantes.

Cependant un esprit nouveau commence à se manifester jusque dans Rome, qui tremble devant un Tibère et souffre un Caligula et un Néron; au milieu de cette société si corrompue qu'on ne peut décrire ses mœurs; si inhumaine que l'homicide est son seul divertissement; si usée, qu'elle meurt sans regret, grandit un peuple dont la jeunesse est renouvelée par la pureté et la charité. C'est le peuple chrétien, c'est l'*Église* destinée à remplacer la synagogue infidèle. Elle se présente au monde dépourvue de tout secours humain; ce qu'elle cache de sa doctrine la rend suspecte, ce qu'elle en découvre est rebutant. Ses disciples n'ont ni puissance, ni crédit, ni richesse, ni réputation, ils ont contre eux la corruption et les superstitions du paganisme, la haine des Juifs, l'orgueil national et les prétentions des Romains, la vanité et l'éloquence des philosophes, la puissance et la politique des empereurs, et enfin les calomnies et les dérèglements des hérétiques. La persécution s'élève par la haine de leurs ennemis; ils arrosent les am-

phithéâtres de leur sang et montent sur les bûchers, en se riant des tortures et en bénissant leurs bourreaux. Les catacombes de Rome leur servent de retraite et là, dans ces sombres demeures, la religion du Christ s'étend et se fortifie, comme le chêne, avant de s'élancer vers les cieux et de couvrir la terre de ses vastes rameaux, jette d'abord de profondes racines qui, plus tard, lui permettront de braver les tempêtes. La rage de l'enfer s'épuisera vainement contre l'œuvre divine : le sang fécond des martyrs enfantera des races nouvelles au Dieu du Calvaire.

Le paganisme a été frappé au cœur par la croix du Christ; dans les convulsions de l'agonie, il essaie toutes ses armes contre ce redoutable adversaire; à la persécution il joint la ruse et invente le stoïcisme, « cette sagesse impossible, ce mépris de l'homme, cet orgueil de la vertu » (De Champagny), qui n'a du christianisme que l'apparence. Mais, en dépit des efforts des philosophes, de la fureur populaire et du cri : *Les chrétiens aux lions!* qui pendant trois siècles, retentit d'un bout de l'empire à l'autre, le véritable peuple de Dieu, dont l'ancien n'était que la figure, se multiplie; il est dans l'armée, le sénat, le palais des empereurs; ses maximes se font sentir jusque dans les mœurs païennes : « Depuis ce jour, une loi « plus humaine a commencé de protéger l'esclave contre « la tyrannie de son maître. Depuis ce jour, des lois plus « favorables à la femme ont brisé la dure constitution de « la famille romaine. » (De Champagny.)

Tandis que le christianisme grandissait, que l'Église, appuyée sur le roc vif et immuable de la parole de Jésus-Christ, développait les merveilles de sa constitution et de

sa hiérarchie enviée par Julien l'Apostat; que les successeurs de Pierre se fixaient à Rome, d'où leur sollicitude et leur autorité veillaient à la conservation de la vérité; en un mot, tandis que « l'Église chrétienne vivifiait une « société qui ne voulait pas d'elle » (De Champagny), Jérusalem et le temple étaient renversés; la nation déicide, maudite comme Caïn, comme lui devenait errante sur la terre, portant à tous les siècles, dans des livres qu'elle ne comprend plus, le témoignage de la vérité qu'elle repousse. Cependant l'empire romain, après avoir eu quelques beaux jours sous Trajan et Marc-Aurèle, s'affaisse sous son propre poids et devient le jouet de mille ambitions incapables de soutenir son ancienne grandeur. Les barbares pressent de plus en plus les frontières, moins contenus par les enseignes romaines qu'on leur confie quelquefois, que par la main puissante de celui qui a dit à la mer : *Tu n'iras pas plus loin*, et qui les tient en réserve pour le jour de sa colère.

On dirait que la vie s'éteint dans cette vieille société païenne; ses empereurs sont sans puissance, ses philosophes sans vérité et sans disciples, ses écrivains sans génie; ses temples sont déserts, ses sacrifices abandonnés et ses oracles muets.

Dans la jeune société chrétienne, au contraire, la vie se manifeste par l'autorité de ses pasteurs, les œuvres de sa doctrine, les magnifiques pages tombées de la plume de ses docteurs, la sainteté de ses enfants, et par-dessus tout par les nombreux miracles qui n'ont pas cessé depuis Jésus-Christ.

SIXIÈME ÉPOQUE.

De l'avénement de Constantin, l'an 324 après Jésus-Christ, jusqu'à la destruction de l'empire romain d'Occident, l'an 476 après Jésus-Christ : elle renferme 152 ans.

Depuis la sanglante immolation du Calvaire, la vie de l'Église n'a été qu'une longue lutte contre celui qui est *homicide dès le commencement*. Mais, dans cette lutte de trois siècles, où le christianisme et le paganisme se sont pris corps à corps dans le champ-clos de l'humanité, comme champions de la vérité et de l'erreur, la victoire est restée à Celui qui paraissait vaincu. Le sang du Chef qui à celui des disciples, tel qu'un fleuve de vie, a purifié et fécondé la terre; du sein de la corruption païenne, sont sorties des générations renouvelées par l'Esprit qui, du cénacle, s'est répandu sur le monde.

L'heure du triomphe de l'Église est arrivée; Constantin, vainqueur de tous ses ennemis et éclairé d'une lumière surnaturelle, arbore la Croix sur le Capitole étonné; puis il quitte Rome et la laisse à l'Église, seule capable de lui assurer les destinées éternelles que ses oracles lui ont annoncées.

Mais Satan, cet éternel ennemi du genre humain, confondu par le courage et la foi des martyrs, n'a pas posé les armes. Il déchaîne contre l'Église les hérésies plus redoutables que la persécution, et croit la ruiner en mettant la division dans le sanctuaire. A cette nouvelle attaque, l'Epouse du Christ oppose la vérité dont elle a reçu le dépôt sacré; la voix de ses conciles s'élève, démasque l'erreur, dit à tous ce qu'il faut croire et pratiquer, en même temps que la plume éloquente des Athanase, des

Ambroise, des Hilaire, des Augustin et des Chrysostome fixe, pour les âges à venir, dans des pages immortelles, les règles de plus en plus précises et les dogmes de la Foi.

Le rôle de Rome païenne est fini ; enivrée de sa richesse et de sa puissance, elle a dit, dans son fol orgueil, comme le superbe roi de Babylone en contemplant la terre : *Tout ceci est à moi!* Aussitôt Dieu appelle du nord et de l'orient les vengeurs de ses pontifes et de ses enfants égorgés, et il leur livre cette orgueilleuse reine du monde. Depuis plus d'un siècle, un grand bruit de peuples armés se faisait entendre sur les frontières de l'empire, semblable au roulement lointain du tonnerre qui présage la tempête : c'étaient les barbares. Véritables fléaux de Dieu, ils laissaient la colère divine enfler leurs voiles et pousser leurs épais bataillons.

L'Église est prête à remplir sa mission pendant les mauvais jours qui se préparent ; sa doctrine est définie et enseignée dans de nombreux et savants ouvrages ; la force de sa constitution est attestée par plusieurs siècles d'existence ; et dans sa sainteté, plus manifeste alors qu'à aucune autre époque, Dieu a mis le salut du monde. Il peut maintenant briser la digue qui retenait le flot de l'invasion, le genre humain a une arche de salut dans la barque de Pierre. Au premier choc, l'empire romain, comme un édifice miné sourdement, craque de toutes parts. Un long cri se fait entendre à l'approche des envahisseurs, qui laissent derrière eux le silence des ruines et de la mort. Les empereurs effrayés fuient de ville en ville ; impuissants à les repousser, ils leur versent l'or à pleines mains, sans pouvoir les arrêter. Du nord au midi

le torrent de l'invasion creuse de profonds sillons à travers les cités populeuses et les riches provinces : la désolation est partout. Les peuples éperdus se jettent dans les bras de l'Église; ses pontifes, émus de compassion à la vue de ces populations sans défenseurs, ramassent le sceptre que les maîtres du monde ont, en fuyant, laissé tomber de leurs mains tremblantes : la papauté va sauver l'Occident. A sa voix, Alaric respecte les vaincus réfugiés dans les églises, Attila est troublé, le farouche Genséric accorde la vie aux Romains. Pour toutes les douleurs elle a des consolations, pour toutes les souffrances du soulagement, pour toutes les misères des secours; et quand elle aura donné ses plus précieux trésors pour adoucir le sort des exilés et des captifs, elle se donnera elle-même. Secourable à toutes les misères, présente à tous les besoins, elle cache dans ses monastères le flambeau des lettres près de s'éteindre au souffle de la barbarie.

Lorsque le calme reparut, après cette violente tempête, que les eaux de ce nouveau déluge se furent retirées, tout était bouleversé ; l'empire romain avait été emporté par la tourmente avec ses lois et ses institutions; et la vieille terre de la civilisation et des lettres ne reconnaissait plus ses habitants ignorants et barbares. Mais l'Église était là, possédant les secrets de l'avenir, c'est-à-dire la charité, plus forte que les instincts sauvages des Francs, des Goths et des Vandales. Elle vint à eux, leur parla avec amour, leur communiqua avec l'intelligence et la tendresse d'une mère la vérité et les lumières qu'elle avait sauvées de la ruine générale; elle leur apprit à être hommes et chrétiens, et, « à vrai dire, l'Église a été

« l'institutrice du genre humain ; elle l'a véritablement « élevé, éclairé, ennobli ; enfant violent au berceau, « jeune homme emporté, sauvage, indomptable, l'Église « l'a assoupli, civilisé, poli, amené à l'âge d'homme ; « elle a été son institutrice et sa mère. »

(Mgr. DUPANLOUP.)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

1er SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST. — Sommaire..... 1
Juifs..... 1
Église..... 6
Empire romain..... 25
Belles-lettres..... 49
Récapitulation du 1er siècle après Jésus Christ..... 52
Chronologie..... 55

IIe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST. — Sommaire..... 57
Église..... 57
Empire romain..... 65
Belles-lettres. — Beaux-arts..... 77
Récapitulation du IIe siècle après Jésus-Christ..... 78
Chronologie..... 80

IIIe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST. — Sommaire..... 82
Église..... 82
Empire romain..... 90
Belles-lettres. — Beaux-arts..... 109
Récapitulation du IIIe siècle après Jésus-Christ..... 111
Chronologie..... 114

IVe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST. — Sommaire 115
Église..... 115
Empire romain..... 139
Belles-lettres. — Beaux-arts..... 161
Récapitulation du IVe siècle après Jésus-Christ..... 167
Chronologie..... 170

Ve SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST. — Sommaire..... 172
Les Barbares..... 172
Première race. — Celtes..... 173
Deuxième race. — Germains..... 174
Troisième race. — Slaves..... 176
Huns..... 177
Église..... 179
Empire romain d'Occident..... 194
Empire d'Orient..... 214
Francs..... 219
Grande-Bretagne..... 220
Parthes..... 222
Inde..... 225
Chine..... 228
Belles-lettres..... 233
Récapitulation du Ve siècle après Jésus-Christ..... 236
Chronologie..... 240

ÉPILOGUE..... 242
Première époque (776-536 av. J. C.)..... 247
Deuxième époque (536-330 av. J. C.)..... 251
Troisième époque (330-146 av. J. C.)..... 253
Quatrième époque (146-29 av. J. C.)..... 257
Cinquième époque (29 av. J. C. — 324 ap. J. C.)..... 259
Sixième époque (324-456 ap. J. C..... 265

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

CORBEIL. — Typ. et stér. de CRÉTE

.. 115
.. 115
.. 139
.. 161
.. 167
.. 170
.. 172
.. 172
.. 173
.. 174
.. 176
.. 177
.. 179
. 194
. 214
. 219
. 220
. 222
. 225
. 228
. 233
. 236
. 240
. 242
. 247
. 251
. 253
. 257
. 259
. 265